ISSN 0024-7359



Les Béatitudes : le bonheur inversé

Marie-Etiennette Bély
Christian Biot
Isabelle Chareire
François Genuyt
Dennis Gira
Didier Gonneaud
Colette Kessler
Jacques Nieuviarts

234

sept ? XLVI-4

Juin 1997 - tome XLVII-3

Fondée en 1951 par des Dominicains de la Province de Lyon, Lumière & Vie, revue d'information et de formation, veut satisfaire aux exigences de la recherche théologique, en se faisant l'écho des questions posées au christianisme et des interpellations que la foi adresse à notre temps.

CAHIERS DE L'ABONNEMENT 1997

Lumière & Vie

2, PLACE GAILLETON 69002 LYON
CCP 3038 78 A LYON
TÉL. 04 78 42 66 83 - FAX 04 78 37 23 82

Directeur : Christian Duquoc
Secrétaire de rédaction : Isabelle Chareire
Administrateur : Gabrielle Nolte
Revue publiée avec le concours du centre national du livre

n° 234



Les béatitudes : le bonheur inversé

Les Béatitudes : une espérance lucide

Les Béatitudes : le thème est fascinant — qui ne souhaite le bonheur ? — Il est décevant — qui tient à être faible dans le monde ? — Son traitement risque de sacrifier à l'interprétation lénifiante : on rend moins abruptes des propositions excessives ; ou rhétorique : le langage provocateur de Jésus relève alors davantage de l'ornement littéraire que de la prophétie.

Ces atermoiements ou ces prudences manquent le sens de ces textes sur le bonheur et le malheur. Les propos de Jésus ne sont peut-être ni paradoxaux, ni prophétiques : ils relèvent du constat, ils sont le fruit d'un regard lucide, le bonheur ne tenant pas à la situation de puissance ou à la réputation. Les malédictions, dans l'Évangile de Luc, le soulignent avec force : les riches, les repus, les rieurs et les adulés, contrairement à l'apparence, n'ont pas d'avenir assuré, ils se font illusion sur leur puissance présente, elle est imaginaire car éphémère.

Quant aux heureux : les pauvres, les doux, les pleureurs, les assoiffés de justice, les pardonnants, les purs, les pacifiques, les persécutés, ils sont privés de puissance, ils sont les manipulés de

ce monde de violence, mais ils ont un avenir possible puisqu'ils ne se crispent pas dans la possession présente. La lutte pour la vie où le faible est toujours le perdant est la loi de la nature telle que proposée par le darwinisme et fortement critiquée par Michel Serres dans sa "Légende des sciences". La loi de l'histoire n'est pas la loi de la nature : le faible n'y est pas seulement l'écrasé, il est l'indice d'un avenir autre que celui de la violence partout pratiquée et souvent célébrée.

Dans les propos de table de Hitler, recueillis par M. Pickert, on lit en date du 10 octobre 1941 au sujet de la cruauté de la guerre en Russie : "La vie est cruelle. Devenir, être et disparaître, tout signifie toujours tuer, tout ce qui est né doit mourir. La guerre en Russie est retournée à sa forme initiale ; à la place de la guerre des peuples, il y a la guerre de l'espace. À l'origine, la guerre n'était rien d'autre qu'une lutte pour manger. Aujourd'hui, il s'agit de ressources naturelles. En vertu des lois de la création, celles-ci appartiennent à qui les conquièrent par la lutte. Les lois de la vie demandent que l'on tue sans cesse pour que le meilleur vive".

Les Béatitudes expriment l'anti-nature sur le fond d'une espérance : une autre histoire émerge, celle du Règne de Dieu, elle est déjà à l'œuvre dans celui qui lui donne visage, Jésus. Du constat, on passe à l'espérance que ce qui affleure dans notre monde et dont la qualité du bonheur est l'indice, annonce ce qui est en train d'advenir : la gloire de ceux qui n'ont pas adoré la violence et la puissance.

C'est sous cet horizon que s'inscrivent les articles réunis dans ce cahier. Marie-Etiennette Bély et Didier Gonneaud ouvrent le parcours en exposant la question philosophique du bonheur et en l'ouvrant au don évangélique des Béatitudes. François Genuyt analyse de façon rigoureuse le texte de Matthieu 5, 3-12 et s'efforce d'en faire surgir le sens filial. Jacques Nieuviarts montre que les textes de Matthieu et de Luc renvoient au style de vie et à la pratique de son énonciateur, Jésus. Colette Kessler enracine la proclama-

tion des Béatitudes dans le terreau de la tradition juive. Dennis Gira élargit la perspective en incitant au dialogue avec le monde bouddhique, dans un esprit plus éveillé et plus attentif que ne le propose le bouddhisme édulcoré et occidentalisé qui a succès dans nos pays. Christian Biot rapporte comment ce bonheur annoncé peut se prêcher dans des situations de détresse. Isabelle Chareire, en une synthèse théologique, situe les Béatitudes en leur lieu naturel, la vie théologale, expression du lien original au Dieu trinitaire.

La rédaction a voulu que ce cahier ne fût pas que de réflexion, elle a désiré qu'il incite à la méditation. Ceci explique que des textes courts fassent office d'interludes spirituels entre les articles.

Marie-Etiennette BÉLY - Didier GONNEAUD

De la quête du bonheur au don des Béatitudes

"Que chacun examine ses pensées. Il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais".[1]

Dans cette *Pensée* de Pascal, le désir d'être heureux apparaît comme la quête indéfinie d'un objet impossible à atteindre. Mais Pascal écrit aussi que les actions humaines sont toutes orientées par l'aspiration au bonheur [2]. Parler de bonheur n'est-ce pas relier la condition temporelle de l'homme à sa capacité morale ? Pourtant, depuis deux siècles, les penseurs occidentaux ont entrepris une critique du bonheur comme "concept si indéterminé que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heu-

1. PASCAL, *Pensées*, N° 47, *in Œuvres complètes*, Présentation et notes de L. Lafuma, Paris,Seuil, 1963, p. 506

2. "Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient Ils tendent tous à ce but [...]. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre". PASCAL, *Pensées* N° 148 Lafuma, *op. cit.* p. 519.

reux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que vraiment il désire et il veut" [3] ? Dans la *Critique de la Raison pratique*, Kant affirme que la morale ne saurait être traitée comme une doctrine du bonheur, sauf si l'on entre dans le domaine de la religion [4]. Or la tradition philosophique héritée de l'Antiquité reconnaît justement à l'homme la possibilité de participer à "la béatitude des dieux", grâce à la vie vertueuse qui caractérise le sage. Est-ce à dire qu'à travers le refus d'un présent trop envahi par l'immédiateté de la contingence humaine, le philosophe, grâce à un travail sur lui-même, par la maîtrise des passions, parvient à une sorte d'excellence qui le rapproche du *théos* et le conduit à une certaine plénitude qui est aussi une sorte d'arrêt du temps ? Mais n'est-ce pas là une voie qui promet plus qu'elle ne peut donner ? La proximité des dieux à laquelle rêvent les Anciens lorsqu'ils parlent de béatitude, — et qui n'est pas sans conséquence pour la vie de la cité —, ne trouve-t-elle pas une issue étonnante dans la figure de Jésus proclamant *les Béatitudes* ? Cette annonce du "Règne de Dieu" à destination de ceux qui semblent les plus éloignés de toute félicité ne témoigne-t-elle pas sur un mode paradoxal d'une nouvelle relation entre Dieu et le bonheur de l'homme.

Temporalité et moralité : l'enjeu du bonheur

Bonheur : un mot qui conjoint d'emblée, et du point de vue de l'homme, morale et temporalité. L'heur *(augurium),* c'est ce qui arrive, ce qui est annoncé sous forme de présage. Dire de cet "heur" qu'il est bon, qu'il est bonheur, c'est déclarer tout aussi immédiatement qu'il peut être mauvais : ce qui est faste apparaît comme envers de ce qui peut être néfaste. Bonheur et malheur forment alors un couple ; penser l'un conduit à évoquer l'autre. Cela n'est pas sans donner une énigmatique profondeur au bonheur : avant de signifier la rondeur d'un contentement, la satisfaction d'une plénitude, le bonheur dit l'issue positive d'un risque. Il met l'être humain face à l'in-

3. KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Deuxième Section, traduction V. Delbos, Paris, Delagrave, 1965, p. 131.

4. "La morale n'est pas à proprement parler la doctrine qui nous enseigne comment nous devons nous *rendre* heureux, mais comment nous devons nous rendre *dignes* du bonheur. C'est seulement lorsque la religion s'y ajoute, qu'entre en nous l'espérance de participer un jour au bonheur dans la mesure où nous avons essayé de n'en être pas indignes". KANT, *Critique de la Raison pratique*, traduction de Fr. Picavet, Paris, PUF, 1960, p. 139.

certitude du temps : je peux être dans le malheur, j'aurais pû être malheureux, et voilà que je suis heureux(se). Le temps m'apporte le bonheur ou plutôt, le temps s'est fait bonheur et non malheur.

Mais ce rapport au temps porte en soi une dissymétrie : tout en pouvant être malheur, n'est-ce pas comme bonheur que le temps révèle sa véritable signification ? L'adjectif heureux devrait être neutre, pour désigner le temps qui arrive, qu'il soit bon ou mauvais : mais il coïncide en fait avec bienheureux, en opposition avec malheureux. Implicitement le langage exprime ainsi que le temps semble fait pour le bonheur.

C'est aussi parce qu'il y a temps qu'il y a possibilité de jugement moral : l'heur qui m'arrive est exigence de me prononcer sur ce que j'attends de bon ou de mauvais. Sans le temps, ce qui est bon ou mauvais ferait simplement l'objet d'une pure constatation et non d'une évaluation. Mais parce qu'il y a temps, je suis face à une indétermination : qu'est-ce qui est bon, qu'est-ce qui est mauvais ? Cette alternative renvoie-t-elle à un hasard abstrait ? Contient-elle au contraire une exigence qui me concerne comme me concerne de l'intérieur la question du bonheur ? Le bonheur n'est-il pas toujours ce que j'ai à faire mien, ce qui attend de moi que je le réalise en sorte qu'il soit “mon” bonheur ?

Temps et moralité se médiatisent ainsi dans et par la question du bonheur : si je ne me pose plus cette question, le temps n'est plus qu'une durée inerte, où plus rien ne peut se passer, puisque plus rien ne peut me toucher de l'intérieur. Et, réciproquement, si je pose la question de ce qui est bon ou mauvais, c'est parce que bonheur et malheur sont les deux possibilités intrinsèques à toute temporalité traduite par une conscience humaine qui intériorise les événements selon une signification finalisée qui devient histoire ; le temps se déploie alors *en moi* et non plus face à moi.

S'il y a temps parce qu'il y a bonheur, c'est qu'il y a aussi moralité. Par la question du bonheur, bien et mal ne sont plus des catégories abstraites : il y va du sens que je donne à ma propre existence. Qu'est-ce que je deviens dans cette temporalité ? Puis-je y devenir moi-même ? Ce qui est bon ou mauvais apparaît alors comme l'alternative où la liberté se manifeste : devenir soi dans le temps, n'est-ce pas l'exigence d'avoir à choisir ? Peut-il y avoir un bonheur qui ne

soit pas le fruit d'une liberté se reconnaissant elle-même dans sa propre histoire ?

Cette conjonction du temps et de la moralité fait que le bonheur, dans l'acte même où il ne peut pas ne pas être voulu, est aussi ce qui est là en étant toujours déjà-là. L'acte par lequel je suis heureux m'échappe fondamentalement : constater mon bonheur c'est le reconnaître comme m'ayant déjà précédé, sa conscience est actuelle en étant rétrospective. Cependant, dans l'acte même où je suis heureux en me découvrant déjà heureux, je ne peux pas ne pas éprouver une crainte, celle de voir s'échapper ce bonheur dont le surgissement vient de surprendre.

C'est dire à quel point le bonheur plonge ses racines au sein d'une liberté qui se reconnaît elle-même dans sa propre histoire. La liberté se veut en voulant ce qui lui échappe, en voulant sa propre temporalité. En disant le bonheur comme bon-heur, le langage exprime donc une lumineuse cohérence de la liberté et de son histoire. Être heureux, c'est être devenu tel, c'est l'acte totalement et irréversiblement singulier d'une liberté qui intériorise son propre devenir.

Critique de la notion de bonheur

Sous ses deux aspects de moralité et de temporalité le bonheur subit depuis le XVIII[e] siècle une certaine suspicion : il est en position défensive, au moins chez Kant et Hegel. Le noyau dur de cette critique c'est l'idée d'une incompatibilité entre bonheur et action. Ce qui définit l'homme comme conscience morale, ce n'est pas le bonheur de se reconnaître lui-même dans ce qu'il devient : il y a là une sorte de passivité contraire à sa dignité rationnelle. La moralité commence avec l'exigence, pour la liberté de se manifester dans ce qu'elle fait et pas seulement dans ce qu'elle est. Seule une telle exigence peut libérer la raison du subjectivisme où s'enferme le bonheur érigé comme norme. En effet, le bonheur peut-il faire sugir ce qui est bon en soi, ce qui vaut par soi, et pas seulement ce qui est bon pour moi ? Or l'action est rendue possible par une norme objective, valable universellement : agir, c'est accéder à l'objectivité et l'homme ne peut agir humainement qu'en allant jusqu'au bien objectif.

Contesté comme principe moral authentiquement humanisant, le bonheur est, dans le même mouvement, suspecté dans son rapport au

temps. Déjà la sagesse des dictons affirme que les peuples heureux sont sans histoire. À l'inverse, ce qui fait l'histoire, ce qui pousse l'homme en avant, ce n'est pas une satisfaction ou un contentement, c'est la lutte, la contradiction, le dépassement de soi dans et par l'adversité. Les grandes réussites humaines, les actions éclatantes se mesurent à ce qu'elles ont surmonté et vaincu. Alors le bonheur n'est qu'un idéal inaccessible, toujours espéré mais surtout pas réalisé. Il ne vaut que comme asymptote de l'obscur désir qui propulse l'homme en avant de lui-même, le tire hors des satisfactions immédiates de l'instinct, le met face à son inachèvement. L'action humaine ne procède pas du bonheur, mais du besoin à jamais inassouvi d'être heureux.

Parce qu'elle pénètre de l'intérieur dans la question du bonheur comme moralité et temporalité, cette suspicion fait ressortir les deux déficiences qui empêchent le bonheur d'accéder au rang de concept rationnel, et donc susceptible d'engager l'homme sur la voie de sa liberté :

- Le bonheur, ce n'est jamais qu'un monstrueux "fourre-tout". Entreprendre de déterminer le contenu d'une telle notion, c'est la voir immédiatement imploser ; elle se recroqueville sur sa vacuité, elle ne signifie rien de cohérent. Que veut l'homme en voulant être heureux ? Autant de consciences subjectives, autant de réponses. Pire encore : pour la même subjectivité, que de contenus incompatibles se succèdent, voire se superposent en toute naïveté !

- Une telle indétermination de contenu fait du bonheur la forme suprême d'une démission : l'homme ne doit pas s'attacher à être heureux, mais tout au plus à se rendre digne de l'être, ce qui est tout autre chose.

Si le bonheur suppose la passivité de ce qui est reçu de l'extérieur, rien n'est plus indigne de l'homme. Qui pourrait vraiment se satisfaire d'un bonheur dont il ne soit pas pleinement acteur ? Plutôt ne pas être heureux que de jouir d'un bonheur dont je ne sois pas l'auteur : telle semble être la dignité proprement morale de l'homme. Il y a donc une contradiction radicale dans la volonté d'être heureux : comment vouloir activement ce qui ne peut qu'être passivement reçu ? Comment intérioriser ce qui ne peut venir que de l'extérieur ? Bref : le bonheur ne semble pas constituer un objet réel pour la volonté humaine, il n'est qu'une image indigne, un mirage dangereux où la liberté se noie dans l'illusion d'elle-même.

L'alternative philosophique opposée par Kant au bonheur prend la forme de morale du devoir. Mais le devoir peut-il être pensé dans sa positivité s'il n'inclut pas la dimension du bonheur ?

L'équilibre global du système kantien reste sur ce point instable, oscillant entre une polémique contre le bonheur, et, d'autre part, l'exigence ultime de la moralité, à savoir un souverain bien qui soit la synthèse du devoir et du bonheur, mais sans que cette synthèse puisse mettre en mouvement l'édifice de la moralité. Le système kantien vient buter sur le postulat d'une réconciliation entre devoir et bonheur, mais cette réconciliation reste à l'extérieur du système qui la postule. Du devoir comme axiome *a priori* se déduit l'enchaînement d'une moralité anhistorique. Il revient au devoir seul de mettre la liberté face à elle-même. L'édifice de la liberté exige bien l'identité ultime du bonheur et du devoir, mais le bonheur ne peut se concrétiser comme tel qu'en aliénant la liberté humaine.

La critique du bonheur semble donc s'accompagner d'une sorte de myopie historique. Vite expédiées sous l'accusation d'eudémonismes, les sagesses traditionnelles sont reléguées au rang de résidus archéologiques, ou de naïvetés encombrantes pour une raison enfin adulte. Cependant, critiquée au nom d'une morale rendue rationnelle comme morale du devoir, la tradition philosophique ne se laisse pas aussi facilement réduire.

Bonheur et béatitude

Depuis quelques années on voit resurgir dans bon nombre de publications ou de colloques la question du bonheur et de la béatitude [5]. Ce terme de béatitude *(Seligkeit)* chez Kant renvoyait à la doctrine chrétienne, à ce qui est "objet d'espérance" dans l'ordre d'une vie au-delà de la mort [6] Or, bien avant le christianisme, ce sont les

5. Cf COMTE-SPONVILLE, A., *Traité du désespoir et de la béatitude*, I, *Le Mythe d'Icare* ; II, Vivre, Paris, PUF, 1984, 1988 - MISRAHI, R, *Traité du bonheur*, 2 tomes, Paris, Le Seuil, 1983 - VAN DEN BOSCH P., *La philosophie et le bonheur*, Paris, Flammarion, 1997...

6. "La béatitude est représentée (dans la doctrine morale chrétienne) comme ne pouvant être atteinte que dans une éternité [...] la béatitude ne peut être atteinte dans ce monde sous le nom de bonheur (autant qu'il dépend de notre pouvoir) et par conséquent ne constitue exclusivement qu'un objet d'espérance", KANT, *Critique de la raison pratique*, *op. cit.* p. 138.

dieux grecs qui sont appelés "bienheureux" car ils sont immortels et bénéficient d'une existence sans ombre ni peine. Platon, dans le Timée [7], puis Aristote surtout, introduisent l'idée que le divin est en l'homme comme un dieu intérieur qui l'inspire et le conduit à une vie vertueuse et contemplative. L'*Éthique à Nicomaque* est souvent présentée comme typique d'une morale eudémoniste : la norme interne et la fin ultime de cette morale étant la "vie heureuse" à laquelle parvient le sage. Certes, la question de l'unité organique de cet ouvrage d'Aristote se pose et rend difficile l'interprétation de cette morale [8]. De plus, l'*Éthique à Nicomaque* pose un problème de cohérence externe avec d'autres points de vue développés ailleurs, sur la vie bienheureuse comme caractéristique essentielle du divin. Quel lien a-t-il entre les grandes méditations du livre lambda de la Métaphysique [9] et les conseils presque terre à terre de *l'Éthique* sur le nombre optimum d'amis ?

Il semble que le point commun soit la volonté d'Aristote de prendre la mesure d'un problème fondamental. Vouloir s'accomplir dans son humanité, c'est rencontrer une difficulté qui surgit de ce vouloir lui-même : c'est faire l'expérience de sa propre contingence. Il y a là, autour d'une question centrale, un point d'articulation des perspectives aristotéliciennes : comment trouver les médiations qui transformeront cette contingence en liberté ?

La contemplation métaphysique de la béatitude divine se retourne alors en refus d'immédiateté : ce que cette vie bienheureuse est par soi, l'homme doit le construire patiemment, et la vertu est un véritable "travail sur soi" qui repousse la facilité d'un présent trop envahi par le sensible. Le bonheur apparaît comme ce qui va à la fois

7. PLATON parle en *Timée* 34b, du dieu "bienheureux" *(eudaimona theon)*, "solitaire, se connaissant et s'aimant lui même"...Traduction Albert Rivaud, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

8. Avons-nous affaire à un livre hybride, morcellant des considérations disparates sur le bonheur, la vertu et l'amitié, ou bien les considérations d'Aristote sur le bonheur s'intègrent-elles dynamiquement à une vision globale ? En particulier, l'amitié est-elle un traité autonome, ou bien n'est-ce pas en débouchant sur la question de l'amitié que le bonheur révèle sa signification morale fondamentale ?

9. "Si donc Dieu a toujours la joie que nous ne possédons qu'à certains moments, cela est admirable, mais s'il l'a bien plus grande,cela est plus admirable encore. Or c'est ainsi qu'il l'a. La vie aussi appartient à Dieu, car l'acte de l'intelligence est vie, et Dieu est cet acte même ; cet acte subsistant en soi , telle est la vie parfaite et éternelle. Aussi appelons-nous Dieu un Vivant éternel parfait ; la vie et la durée continue et éternelle appartient donc à Dieu, car c'est cela même qui est Dieu". *Métaphysique*, Livre *lambda*, 7, 1072b 14-30, traduction J. TRICOT, Paris, Vrin, 1940.

séparer et identifier l'homme au divin. Jamais le bonheur humain ne sera la pleine et totale actualité divine. Mais l'homme peut, et la morale commence là, construire lui-même un bonheur qui sera, dans les conditions propres de son humanité, l'équivalent de cette vie de plénitude parfaite.

Le Dieu d'Aristote n'est pas jaloux : voilà ce que manifeste cette possibilité qu'a l'homme de construire, dans et par la contingence de sa vie, un bonheur qui le fera accéder à une forme partielle, mais bien réelle de divinisation. Même éphémère, fragile et menacée, cette divinisation est un accomplissement ultime. Si l'homme découvre sur son chemin sa propre contingence, c'est parce qu'il est déjà en route dans la construction d'un bonheur qui est sa manière propre de réaliser un bonheur divin.

Cette logique profonde de générosité (Aristote dit aimablement que les poètes sont de grands menteurs lorsqu'ils affirment de la divinité qu'elle est jalouse) sous-tend le lien entre amitié et bonheur. Il est de la nature du bonheur d'être partagé. À travers tous ses méandres, l'*Éthique à Nicomaque* trouve son unité profonde dans l'affirmation qu'un bonheur de solitaire est un bonheur contre nature. Pour être réellement vertueuse l'autarcie du sage doit devenir bonheur partagé : c'est de cette communication de la vie heureuse que l'amitié reçoit sa signification morale.

Dans ce lien entre amitié et bonheur, la morale trouve un principe dynamique : comment passer du principe de plaisir au principe d'utilité, puis accéder au principe de vertu ? L'éthique aristotélicienne construit patiemment une dialectique surgie du dynamisme contenu dans la notion de bonheur. Il y a certes, dans cette notion une indétermination, et les premières lignes de l'*Éthique à Nicomaque* ne le cèdent en rien aux pages les plus sévères de Kant sur ce point. Mais là où Kant tire argument pour disqualifier philosophiquement le bonheur, Aristote reconnaît une exigence : l'indétermination même de son contenu conduit à donner sens à la contingence de l'existence humaine. À travers cette indétermination je ne suis plus rivé à mon propre exister, j'ai à chercher dans quelle direction il me revient de travailler pour l'accomplir.

Dans la plénitude de son actualité, la vie bienheureuse du *theos* renvoie alors l'homme à lui-même, vers ce travail de sagesse par lequel devient possible un bonheur à sa mesure. Dans une culture dominée

par l'évidence que le bonheur humain est déjà en tant que tel une insolence que les dieux doivent punir, Aristote met en avant un principe de liberté : l'homme a le droit d'être heureux, s'il réalise selon son mode humain l'équivalent de ce qu'est pour Dieu sa propre béatitude. Si dieu est "bienheureux", l'homme, lui, édifie un exister heureux. Il y a à la fois ambition, puisque le bonheur absolu est toujours à l'horizon, et modestie, puisque l'homme se doit d'être humainement heureux : la morale d'Aristote, dans ses limites et ses déficiences, a tenté de tracer un chemin qui va du bonheur à la liberté.

Bonheur et Béatitudes évangéliques

Ambiguïté philosophique du bonheur ? Oui, au sens où la tradition occidentale n'aboutit pas à une conceptualisation univoque. La question du bonheur fait apparaître l'extrême difficulté de cette tradition à penser cette notion : les suspicions concernant le bonheur se débarrassent de cette tradition en la réduisant à un eudémonisme. S'il y a ambiguïté, c'est au sens où, face au bonheur, la pensée moderne se trouve devant la tâche à la fois d'intégrer une critique dénonçant une passivité aliénante, et de resituer cette critique dans une tradition de pensée qui, d'Aristote à Spinoza, fait de la question du bonheur une voie pour penser le rapport de l'absolu à la contingence humaine.

Sur fond de cette ambiguïté, une relation se dessine alors entre la tradition occidentale et les Béatitudes évangéliques. Relation dissymétrique, puisque les Béatitudes mettent en crise tous les théismes et dénoncent leur violence cachée. Mais relation réciproque pourtant : l'Évangile n'est réellement nouveauté qu'en portant à son terme tout ce que l'homme a déjà obscurément en lui.

En mettant obstinément un lien entre bonheur et absolu, la tradition occidentale semble vouloir aller au bout d'une question qui reste toujours en suspens : Dieu est-il vraiment Dieu en étant heureux ? Et dans ce cas, qui est ce Dieu, quel rapport peut-il entretenir avec cet être humain voué au tragique de la contingence ?

Les Béatitudes proclament une réponse provocante, quasi insupportable : Dieu est heureux et c'est pourquoi Jésus ne peut pas commencer sa prédication en parlant d'autre chose que du bonheur. Les Béatitudes parlent des hommes, elles parlent de Jésus, parce qu'elles par-

lent d'abord de Dieu, de son "règne" qui est de justice et de paix : seul un Dieu heureux peut donner la force d'affronter le mal.

C'est peut-être sur ce point que la rencontre entre notre tradition philosophique et les Béatitudes peut faire ressortir la radicale nouveauté de l'Évangile. Au cœur du réel et de l'histoire, y aurait-il une négativité, une sorte de tragique qui pourrait aller juqu'à faire penser que Dieu lui-même serait en quelque sorte "traversé" par le malheur qui monte vers lui depuis les terribles agonies de la conscience humaine ?

Mais, et telle semble être la difficile contestation des Béatitudes, un tel Dieu n'est qu'apparemment une réponse au mal. Si Dieu n'est pas heureux, pourquoi se battre contre le mal ? Tout est perdu d'avance. Mais si, à l'inverse, avec son habituelle pudeur concernant les choses divines, Jésus proclame que Dieu est heureux, alors tout peut toujours commencer, tout est rendu possible, y compris et surtout une victoire sur le malheur. C'est la force de ce bonheur qui s'affirme dans les Béatitudes, comme principe du salut lui-même : chaque béatitude énumère comment, sur chacun des malheurs de l'homme, Jésus énonce un bonheur qui ne surplombe pas avec insolence l'histoire humaine, mais rend possible sa transfiguration.

En ce sens, Jésus est bien au-delà d'un "maître de morale" ; il est réellement ce qu'il proclame, il est lui-même ce Dieu Bienheureux qui va jusqu'à l'agonie et l'abandon sur la croix. Les Béatitudes n'ont rien d'abstrait. La tradition philosophique occidentale éclaire alors quelque chose de la liberté de Jésus : avant même toute confession de foi, elle met devant une des raisons qui rendent compte de l'histoire singulière du Christ ; d'avoir affirmé haut et fort, à l'aube de son ministère, qu'il veut être heureux du bonheur même de Dieu, d'avoir voulu, dans sa propre humanité, vivre ce bonheur, d'avoir fait de ce bonheur le principe de son activité publique, voilà ce qui conduit Jésus à affronter sans protection la violence mortifère. Bonheur démuni, radicalement dépossédé de lui-même, mais qui révèle la vraie valeur de la vie. Jésus, dans le Sermon sur la Montagne (Mt, 5-7) comme dans le Sermon sur la Plaine (Lc, 6, 20-49), fait don de sa présence dans une relation singulière à ceux qui sont capables de confiance, ceux qui sont oublieux d'eux-mêmes, prêts à *recevoir hic et nunc*, au cœur de l'existence quotidienne, la joie qui comble et transfigure tout le réel.

C'est ici qu'apparaît *la* véritable Béatitude qui donne sens *aux* Béatitudes évangéliques : loin de l'indifférence, de *l'"apatheia"* des sages, la béatitude oriente le consentement de tout l'être (ce qui suppose intelligence et volonté) vers le "Règne de Dieu" qui est offert, donné comme un trésor où peut reposer le cœur de l'homme.

*

*   *

Seule la foi peut confesser que Dieu, en ressuscitant Jésus, lui donne raison d'avoir voulu vivre et mourir porté par une telle béatitude. Mais tout homme peut déjà reconnaître que la proclamation des béatitudes le rejoint là où son désir d'absolu le met devant sa propre contingence. L'homme "heureux" n'est-il pas alors celui qui, sans chercher directement le bonheur, trouve la joie comme un don, un surcroît inattendu bien qu'espéré profondément ? Cette joie illumine l'existence et permet de traverser les épreuves, elle donne sens à l'apparente contradiction des Béatitudes.

Marie-Etiennette BELY - Didier GONNEAUD
Faculté de philosophie, Université Catholique de Lyon

J.-Cl. SAGNE

"Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu"

Formé par la prière du désert et nourri de l'Écriture Sainte, Isaac le Syrien parle souvent de la pureté du cœur ou de l'âme. Sans rien systématiser, il livre le témoignage de son expérience et il résume dans la pureté du cœur tout le mouvement et toute la pédagogie des Béatitudes de Jésus en saint Matthieu.

Comme source de la pureté du cœur, Isaac le Syrien désigne la foi qui nous permet de connaître et de recevoir la pureté de Dieu. La fréquentation de la Parole de Dieu entraîne le disciple sur le chemin de Jésus qui est le chemin de l'humilité et de la patience. La pureté du cœur est justement le fruit du total détachement, de la prière persévérante et de la constance dans les épreuves.

Pour ce qui est du contenu de la pureté du cœur, Isaac le Syrien mentionne souvent la simplicité et la tranquillité de l'âme. Il insiste étonnamment sur l'attitude de l'enfance (19e discours, Œuvres spirituelles, *DDB 1981, pp. 129-131).*

La paix est la disposition habituelle de l'âme humble et confiante, demeurant dans la présence de Dieu (le souvenir de Dieu).

Là où le témoignage d'Isaac le Syrien atteint toute sa force et son originalité, c'est dans le lien qu'il pose entre la pureté du cœur et la miséricorde (19e discours, p. 131 et 21e discours, p. 143). Deux

textes majeurs peuvent nous interpeller : "Lorsqu'il considère que tous les hommes sont bons, et lorsque nul homme ne lui paraît impur et souillé, alors il est vraiment pur en son cœur (85ᵉ discours, p. 431)...

"La perfection de tout chemin est dans ces trois choses : dans le repentir, dans la pureté, et dans la perfection. Qu'est-ce que le repentir ? C'est abandonner les premières choses, et s'en affliger. Qu'est-ce brièvement que la pureté ? Ceux qui ont un cœur compatissant pour toute la nature créée. *Et qu'est-ce que la perfection ? C'est la profondeur de l'humilité : abandonner toutes les choses visibles et invisibles — le monde sensible et le monde intelligible — et ne pas se soucier d'elles. Il lui fut encore demandé une autre fois : qu'est-ce que le repentir ? Il dit : c'est un cœur brisé et humilié, c'est la double mort volontaire à toute chose. Et qu'est un cœur compatissant ? Il dit : c'est un cœur qui brûle pour toute la création, pour les hommes, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons, pour toute créature. Lorsqu'il pense à eux, et lorsqu'il les voit, ses yeux versent des larmes. Si forte et si violente est sa compassion, et si grande est sa constance, que son cœur se serre et qu'il ne peut supporter d'entendre ou de voir le moindre mal ou la moindre tristesse au sein de la création. C'est pourquoi il prie en larmes à toute heure pour les animaux sans raison, pour les ennemis de la vérité et tous ceux qui nuisent, afin qu'ils soient gardés, et qu'ils soient pardonnés dans l'immense compassion qui se lève en son cœur, sans mesure, à l'image de Dieu, il prie même pour les serpents" (81ᵉ discours, p. 395).*

La pureté du cœur, c'est faire miséricorde à tous les êtres.

J.-Cl. SAGNE

François GENUYT

Les Béatitudes selon saint Matthieu (5,3-12)

Il est bien des manières de lire un texte. En se plaçant par exemple du point de vue de sa *rédaction* : par qui, pour qui ou contre qui a-t-il été écrit, quelles ont été les sources et les étapes de sa composition, l'objectivité de ses informations. Ce travail, de nature historico-critique, a été conduit de nos jours à son point d'aboutissement [1]. Cependant l'histoire racontée — le *dit* du texte — n'est jamais l'histoire vécue par les acteurs du récit, car le simple fait de l'écrire l'a déjà décollée du contexte pour l'élever à la hauteur du *sens*, un sens adressé aux lecteurs de tous les temps. Un texte n'est donc pas seulement le produit d'une histoire, il en est producteur par la lecture qui en sera faite de génération en génération. On se place alors du point de vue de sa *réception*. Telle sera notre perspective : se laisser questionner par le texte plutôt que de le soumettre à nos questions. Que révèle-t-il aux lecteurs que nous sommes ? Que peut-il signifier ?

Signifier, c'est faire connaître par des signes. Ce qui peut s'entendre en un triple sens : a) faire signe du geste ou de la main, b) faire

---

1. Renvoyons à l'ouvrage classique de J. Dupont, *Les Béatitudes*, Gabalda, 1973, 3 tomes, et à son résumé (excellent) dans le N° 24 des Cahiers Evangiles, *Le message des Béatitudes*, Cerf 1978. Consulter également l'article très documenté de M. Dumais "Sermon sur la Montagne", *SDB*, 69, col. 797-817, Letouzey, 1994.

savoir quelque chose, c) faire connaître une intention. J'analyserai le texte des Béatitudes sous ces trois chefs :

- comment s'adresse-t-il au lecteur : son expression poétique,
- de quoi parle-t-il : son contenu,
- que me veut-il : son effet de parole.

I

Un poème en trois strophes

Les Béatitudes composent un ensemble parfaitement construit qui brille, tel un cristal sans défaut, ne serait-ce que du point de vue de l'expression.

3 *Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux*
4 *Heureux les doux, car ils hériteront la terre*
5 *Heureux ceux qui sont dans le deuil, car ils seront consolés*
6 *Heureux les affamés et assoiffés de justice, car ils seront rassasiés*
7 *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*
8 *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu*
9 *Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu*
10 *Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux*
11 *Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira contre vous toute sorte de mal à cause de moi ;*
12 *Réjouissez-vous, parce que votre salaire sera grand dans les cieux, car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes avant vous.*

La liste des Béatitudes se laisse diviser en trois strophes d'égale longueur (en langue grecque, 36 mots pour la première et la deuxième, 35 pour la troisième), comportant chacune une suite de quatre énoncés [2].

2. E. PUECH, "4Q525 et les péricopes des Béatitudes en Ben Sira et Matthieu", *RB*, 98 (1991) p. 97.

Une première division permet de détacher la 9e Béatitude en raison de son orientation particulière. Alors que les 8 premières s'énoncent à la troisième personne, la 9e l'est à la seconde personne et celui qui parle ("Moi") s'adresse directement à ceux qui l'écoutent ("Vous").

Un indice littéraire vient confirmer cette première division. L'annonce de la 8e Béatitude reprend celle de la première : "car le Royaume des Cieux est à eux". Cette procédure, qu'on appelle d'inclusion, englobe la série des maximes construites en troisième personne, ce qui les distingue à nouveau de la 9e Béatitude.

La série des 8 premières Béatitudes se divise à son tour en deux strophes de 4 maximes. On constate que le premier membre de la 4e et de la 8e Béatitude tombe sur le terme de "justice", dont on sait par ailleurs qu'il revient avec insistance dans le texte matthéen parce qu'il est à la source de toute activité conforme (ou ajustée) à la volonté de Dieu.

Quant à la 3e strophe (9e Béatitude), elle établit entre le locuteur et ses auditeurs une relation de type personnel et l'on verra peu à peu l'importance décisive de cette observation.

L'expression poétique des Béatitudes, par sa construction savante, le rythme qu'elle imprime, donne à ce qu'on pourrait appeler son geste de parole une force d'attraction qui soulève l'attente et retient l'attention du lecteur.

II

Le contenu des annonces

Les Béatitudes obéissent toutes au même schéma et leur unité découle de sa répétition. Chacune comporte en effet, a) une déclaration de bonheur, b) la désignation d'une catégorie de bénéficiaires (les pauvres, les doux, les miséricordieux, les persécutés, etc.), c) la définition d'une variable du bonheur (les Royaume des Cieux, l'héritage, la consolation, etc). Ces trois éléments du schéma remplissent trois fonctions bien précises. La première est de souhaiter le bonheur sous la forme d'une *salutation* adressée aux différents groupes de l'auditoire, les foules au loin, les disciples à proximité : "Quel bonheur de vous rencontrer, car même si nous sommes à plus ou moins grande

distance, nous sommes tout de même à portée de voix". La deuxième fonction consiste à énumérer les qualités ou *titres* qu'ont les êtres humains à être salués de la sorte : "salut à vous tous, pauvres, affligés, affamés de justice..." Enfin la troisième explicite les *bienfaits* dont ils ont ou auront la jouissance. Ceux-ci sont l'objet d'une annonce (déclaration ou promesse, il faudra en décider). Le rapport du présent au futur exprime une tension entre le maintenant et l'avenir, et celle-ci justifie en partie le paradoxe qu'il y a à attribuer du bonheur à ceux que l'opinion commune range d'ordinaire parmi les malheureux.

Les 8 premières Béatitudes : "cherchez d'abord le Royaume et sa justice" (7,33)

Laissant provisoirement de côté la 9e Béatitude, je m'attacherai principalement à mettre en lumière l'organisation des 8 premières. Chacune a sa valeur. Condensés d'expériences passées et matrices d'expériences à venir, les Béatitudes résument une longue tradition comme elles sont les têtes de chapitre que remplira la suite de l'évangile. Mais elles ne forment pas pour autant une liste arbitraire. Il importe au premier chef de manifester l'ordre dans lequel elles se présentent, strophe par strophe, et les relations qu'elles entretiennent entre elles.

Les observations faites sur leur expression poétique peuvent nous guider dans ce travail. La procédure *d'inclusion,* signalée plus haut, suggère que les 8 premières Béatitudes sont à placer dans le champ du Royaume des Cieux, que d'ailleurs les prédications antérieures de Jean-Baptiste et de Jésus avaient annoncé. C'est à l'intérieur de ce champ, distendu entre le "déjà là" et le "pas encore", qu'il faut mesurer les enjeux des Béatitudes.

Corrélatif à ce champ et, pour ainsi dire, de même extension que lui, s'impose la figure de la "justice". Comme le dira plus tard le Sermon sur la Montagne, le "Royaume des Cieux" et la "justice" sont à chercher en priorité parce qu'ils vont de pair. Si le "Royaume" enveloppe les 2 premières strophes (vv. 3 et 10), la "justice" les ponctue l'une et l'autre (vv. 6 et 10). La première figure rassemble les biens annoncés, la seconde attire à elle les *titres* qualifiant les sujets du bonheur. Ces deux figures sont à creuser.

Les Béatitudes et la justice

Concernant les titres au bonheur, on constate que ceux de la première strophe sont relatifs à des *états* ou des *situations* (de pauvreté, de deuil, d'humilité, de faim et de soif), tandis que ceux de la deuxième strophe sont relatifs à des *activités* ou des *pratiques* (la miséricorde, la droiture du cœur, les œuvres de paix, l'endurance aux persécutions pour la justice). Vue la prééminence accordée à la figure de la "justice", on peut avancer une double hypothèse.

- Dans la première strophe, les 3 premiers titres énoncent les conditions nécessaires à la poursuite du quatrième : pas de faim véritable de la justice sans le dépouillement de l'appétit de possession (cas de ceux qui sont et se veulent pauvres), sans l'épreuve du deuil ou de la perte (cas des affligés), sans rejet de la volonté de puissance (cas des doux et des humbles). Les 3 premiers titres énonceraient donc les conditions préalables au désir de la justice.

- Dans la deuxième strophe, les 3 premiers titres décrivent assez bien les activités qui découlent normalement de la "justice" : la miséricorde, les œuvres de paix, la droiture du cœur. Dans la suite du Sermon sur la Montagne, c'est la justice qui commande toutes ces activités (et bien d'autres encore, cf. 6,1), et, ce faisant, elle attire inévitablement des persécutions.

Les bienfaits et le Royaume

Quant aux bienfaits annoncés, il se regroupent naturellement dans et par le Royaume des Cieux. Tout à la fois Royaume et Règne, celui-ci les précède en quelque sorte dans le temps, puisqu'il est accordé par deux fois au présent, alors que les autres variétés de bonheur le sont au futur. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il est par définition le *lieu* où tous les autres biens viendront se ranger, et la *force* par laquelle ils pourront se déployer dans le temps.

La justice et le Royaume

Reste à préciser les rapports entre la "justice" et le "Royaume". Le Royaume est octroyé aux justes. Or c'est par la "justice" que les justes sont justes. Que faut-il entendre par ce terme ? Pour l'évangile de Matthieu, il est assez évident que la "justice" fait l'objet d'une pra-

tique, d'un "faire" (6,1), c'est l'un de ses premiers sens. Pour autant, on ne se pose pas la question de savoir si l'homme est capable d'opérer ce faire par lui-même. Il n'y a donc pas lieu d'opposer Matthieu à Paul sur ce point, comme si l'un faisait dépendre la "justice" des œuvres de l'homme, et l'autre du don que Dieu accorde à la foi. Le Sermon sur la Montagne ne s'inquiète pas des conditions de sa réalisation, il cherche à délimiter son exercice et son champ d'application. À ces deux questions répondent les deux occurrences de la "justice" dans les Béatitudes.

Au v. 6, la justice est objet de faim et de soif. Un tel désir n'est pas forcément satisfait par lui-même : les bienheureux seront rassasiés, on ne dit pas par qui ni comment. La suite du Sermon donne à penser que la "justice" est moins une activité particulière que la source "abondante" (5,20) d'une multitude d'activités qui seront décrites tout au long des chapitres 5 à 7 [3].

Au v. 10 se prépare un déplacement décisif du problème de la "justice". On nous dit qu'elle est la cause pour laquelle le bienheureux souffre "persécution". Or cette même "persécution", il y aura bonheur encore à la supporter mais pour une autre raison : à cause de "Moi". Ainsi, par le biais des "persécutions", le texte pose une équivalence entre la poursuite de la "justice", et la suite de Jésus, puisque le "Moi" du Christ vient en place de la "justice".

Heureux les persécutés à cause de la JUSTICE
Heureux si l'on vous persécute à cause de MOI

C'est dire que la "justice" est la plaque tournante qui fait basculer l'ensemble des Béatitudes vers la rencontre et l'adhésion au Christ Jésus.

La 9e Béatitude : "qui perd sa vie à cause de Moi, la trouvera" (16,25)

La 9e Béatitude marque la réorientation des Béatitudes sur la personne de Jésus. On savait déjà que la "justice" commandait les dispositions et activités des bienheureux. Or il y a superposition de la

---

3. Pour justifier ce propos, voir J. CALLOUD, F. GENUYT, *L'Evangile de Matthieu*, I, Centre Thomas More, 69210 L'Arbresle, p. 35-37.

"justice" au "Moi" de Jésus. C'est donc l'ensemble des attitudes drainées par la "justice" qui sont transférées sur le sujet qui dit "Moi". On serait en droit de traduire : "Bienheureux les pauvres, doux, miséricordieux... à cause de Moi". Dès lors, les Béatitudes ne sont plus de simples dispositions morales envers les valeurs proposées : pauvreté, humilité, miséricorde, pureté.., elles font entrer ceux qui les pratiquent dans une histoire où le sujet risque sa vie en épousant le destin de qui l'appelle. Plus que des qualifications du sujet, elles projettent le sujet dans un rapport intersubjectif au "Moi" de Jésus, qui non seulement l'emporte sur tous les autres, mais le retranche de sa propre vie :

"Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite n'est pas digne de moi. Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera" (10,37-39).

Comment dès lors ne pas voir dans les Béatitudes les modalités d'existence d'une nouvelle naissance ? Il ne s'agit pas d'accéder à quelque état de perfection, il s'agit de nouer sa vie à Quelqu'un : la naissance, c'est l'instauration de ce rapport d'appartenance qui propulse le sujet dans la sphère d'existence du Christ. Le justice qui justifie tend à se confondre avec l'être du sujet saisi dans son rapport à l'Autre — plus précisément, dans un rapport de fraternité qui l'introduit dans le royaume des fils de Dieu. Pour évoquer ce statut filial, il n'est que de relever le réseau assez serré des relations de parenté dessiné par le texte. Au v. 4, la dévolution de "l'héritage" aux doux ne se comprend que de la transmission qui va de père à fils. L'appellation de "fils de Dieu" est attribuée explicitement aux "artisans de paix" (v. 9), et c'est elle qui soutiendra le deuil des affligés. On est donc conduit à poser une double équivalence : entre "juste" et "sujet" (instauré par la relation au Christ), entre "sujet" et "fils de Dieu". Tel est le dévoilement progressif des Béatitudes : les sentiers du bonheur demandent un guide, la justice un juste, le royaume un héritier, les frères du Fils un Père. Aussi bien, faisons-nous nôtre la conclusion de M. Dumais : "Finalement, la justice est une qualité de la filiation ; mieux encore, elle est filiation. Elle se situe au-delà de la justice morale des pharisiens, parce qu'elle est constitutive de l'être même ; c'est une justice morale qui est, dans sa source, une justice ontologique, une justice théologale" [4].

4. M. Dumais, *op. cit.*, SDB, col. 806-807.

III

L'effet de parole

S'interroger sur l'effet de parole revient à se demander ce que *fait* Jésus en proclamant les Béatitudes. Il faut distinguer ici entre les deux premières strophes et la troisième. Les deux groupes se distinguent d'abord en ce que l'un parle en troisième personne, de sorte que le locuteur s'efface derrière ce qu'il dit, tandis que l'autre parle en seconde personne, si bien que le locuteur s'implique immédiatement dans ce qu'il dit. Ensuite, la situation envisagée pour les auditeurs n'est pas la même. Dans les 8 premières Béatitudes, les "titres" au bonheur renvoient à des situations présentes (de pauvreté, d'humilité, etc.), tandis que dans la 9e les titres au bonheur renvoient à des situation futures ou conditionnelles ("lorsqu'on vous persécutera..."). Enfin, la force d'énonciation est différente dans les deux cas. La 9e Béatitude ne s'exprime plus à l'indicatif, elle le fait à l'impératif : "Réjouissez-vous, exultez...". Il ne s'agit pas, croyons-nous, d'une injonction ou d'un commandement, mais d'une parole efficace. Le persécuté est déclaré heureux et, par cette déclaration, *fait* heureux de ce qui lui est promis en raison de son endurance. Le bonheur n'est pas promis en conséquence d'un devoir. Ne peut y correspondre que la foi, celle qu'on accorde à une promesse.

L'effet de parole qui traverse les 8 premières Béatitudes est plus difficile à dégager. Elles tranchent sur la 9e Béatitude par leur impersonnalité et leur universalité. Elles ne sont pas une liste de conseils, de prescriptions et, pour tout dire, elles ne sont pas des commandements du type : "faire ou être ceci pour avoir cela" (être pauvre en esprit pour avoir le Royaume des Cieux). Le bonheur n'est pas annoncé en *conséquence* de l'observation d'une loi quelconque, pour la bonne raison qu'il est déjà présent. Il est déclaré, c'est-à-dire purement *annoncé.* L'effet est celui d'un dévoilement, non d'un commandement ni même d'une promesse car une promesse ne peut s'énoncer qu'en première personne (bien entendu, il est possible de rappeler les promesses faites par un Autre). Le locuteur exprime donc son contentement devant un état de chose ou une situation qu'il juge heureux. Il ne fait pas plus : ses félicitations disent ce qui est arrivé à... et admis par ses interlocuteurs : Heureux les pauvres en esprit *puisque* (de ce que et non *parce que*) le Royaume des Cieux est à eux.

Le changement d'orientation dès la 9e Béatitude est complet. Les interlocuteurs ne sont pas encore persécutés, insultés ou calomniés. Ils le seront. Du nouveau est attendu. Il est prévu sous la forme du bonheur. Ce bonheur au futur relève donc de la promesse, performance créatrice du futur. En outre, la 9e Béatitude, par la continuité qu'elle établit entre les persécutions infligées autrefois aux prophètes et celles qui attendent les interlocuteurs, fait entrer ces derniers dans l'histoire et les installe dans le rôle de prophètes et témoins du locuteur ("Moi").

On comprend mieux dès lors l'articulation de la 9e Béatitude sur les précédentes. Celles-ci peuvent être tenues pour des maximes de sagesse valables pour tous et tous les temps. Compte tenu de la tradition juive, elles sont acceptables par tous, car elles constituent le fond commun sur lequel les interlocuteurs peuvent s'entendre et s'apprécier. Sous les appellations de "pauvres, affligés, doux, faiseurs de paix", ils admettent être comptés pour Bienheureux — non pas malgré mais à cause de leur situation. Sans doute demeurent-ils pour l'instant ce qu'ils sont : dans leur pauvreté, leur faim, leur attente. C'est que le bonheur éprouvé n'est pas l'équivalent d'un objet manquant : il n'attend pas que la situation ait été corrigée. Il est déjà là comme est déjà là le Royaume.

En revanche la 9e Béatitude présente quelque chose d'entièrement nouveau et dont la réalisation (bonheur, persécution, salaire) est toute entière à venir. Avenir dont la réalisation, précisons-le, est fonction des tâches à accomplir par celui qui dit "Moi" et dans lesquelles les auditeurs sont appelés à s'investir. Car il y a dans la 9e Béatitude, plus qu'un rappel de la Tradition, un appel lancé par un Maître à ses disciples.

Toutefois, il est nécessaire, pour entrer dans cette nouvelle voie, de tenir pour acquis l'horizon de sagesse et de pratiques déployé par les 8 premières Béatitudes. Celles-ci représenteraient ce qu'il faut admettre en principe pour entendre ce que la 9e a à dire au groupe choisi des disciples. Ce qu'il faut croire pour comprendre la 9e Béatitude, voilà ce que rappelle l'énoncé des Béatitudes premières.

Conclusion : une double articulation

Le poème des Béatitudes enregistre un clivage entre les deux premières et la troisième strophe. Les 8 premières Béatitudes représentent des pratiques de sagesse, traditionnelles dans la religion juive, mais assez universelles pour que d'autres spiritualités puissent s'y reconnaître. Ces pratiques sont dynamisées par la faim et soif de justice. Mais, comme on l'a vu, par les persécutions dont sont victimes les bienheureux, cette passion pour la justice rejoint et se confond avec l'amour singulier, historique et vital pour Celui qui parle, Jésus, — amour de préférence portée au péril de sa vie. Il en résulte une double concentration : de la pratique des Béatitudes sur la justice, de la justice sur le Christ. Le révélateur de ce double mouvement de concentration, ce sont les persécutions. La raison en est cachée. On suppose qu'avant de s'établir dans la justice, les êtres humains sont aux prises avec un état d'injustice, passé sous silence, mais qui donne nécessairement à la pratique des Béatitudes un tour onéreux, voire douloureux. Il y a un prix à payer dont la raison ne sera donnée que lors de la troisième annonce de la Passion : "le Fils de l'homme est venu pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude" (21,28).

Ces réflexions nous amènent à tenir les 8 premières Béatitudes pour les conditions sans lesquelles l'adhésion au Fils de l'homme serait impossible (cf. l'épisode du jeune homme riche 19,16-26). Mais, en revanche, l'adhésion au Christ donne à la pratique des Béatitudes une impulsion nouvelle : elle leur enlève tout caractère d'obligation morale pour en faire le style de vie libre, franc, aisé des fils de Dieu, promis à l'héritage du Royaume, et mystérieusement porteurs de la gloire à venir.

François GENUYT
Dominicain

M.-F. BERROUARD

"Heureux les pauvres de cœur : Le royaume des cieux est à eux"

Évêque d'Hippone en Afrique du Nord de 395 à 430, saint Augustin reprend, en la christianisant, la spiritualité de l'Ancien Testament et en particulier des psaumes au sujet de la pauvreté du cœur. Les vrais pauvres, "les pauvres de Dieu" comme il les appelle, dont Jésus a proclamé la béatitude au début du sermon sur la montagne, sont pour lui en effet "tous les humbles de cœur, établis dans la double charité", l'amour de Dieu et l'amour du prochain, "qui ne présument pas d'eux-mêmes, mais n'ont d'espérance qu'en celui-là seul en qui l'espérance n'est pas trompée", "qui louent Dieu quand ils font quelque bien, qui s'accusent quand ils font quelque mal". Ils sont les membres du "Christ, pauvre en nous, avec nous et pour nous", car le Pauvre par excellence est le Christ, comme il l'explique aux fidèles en leur commentant le premier verset du psaume 40, tel qu'il le lit dans sa traduction.

"Aie l'intelligence de l'Indigent et du Pauvre afin que tu sois rendu riche par sa pauvreté. Que veut dire : Aie l'intelligence de l'Indigent et du Pauvre ? Comprends que le Christ est lui-même l'Indigent et le Pauvre qui dit dans un autre psaume : Je suis indigent et pauvre, le Seigneur a souci de moi, Ps *39,18. Que faut-il comprendre au sujet de l'Indigent et du Pauvre ?* Qu'il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, devenu pareil aux hommes

et reconnu comme homme par son extérieur, Phil *2,7, riche auprès du Père et pauvre au milieu de nous, riche en tant que Dieu et pauvre en tant qu'homme. Aie l'intelligence de l'Indigent et du Pauvre, qu'est-ce que cela veut dire ? Comprends que, là où t'a été présenté sa faiblesse, là se cache la divinité. Il est riche parce que c'est sa nature, il est pauvre parce que c'était alors ta nature. Et pourtant sa pauvreté est notre richesse, comme sa faiblesse est notre force, comme sa folie est notre sagesse, comme sa mortalité est notre immortalité. Aie l'intelligence du Pauvre : n'en juge pas selon la pauvreté des autres. Celui qui s'est fait pauvre est venu enrichir les pauvres. Alors, ouvre le trésor où mettre la foi, accueille le Pauvre pour ne pas demeurer pauvre"* (En. in ps *40,1).*

M.-F. BERROUARD

Jacques NIEUVIARTS

Jésus, l'homme des Béatitudes

"Il marche, sans arrêt il marche, écrit Christian Bobin. Il va ici et puis là. Il passe sa vie sur quelque soixante kilomètres de long, trente de large. Et il marche. Sans arrêt. On dirait que le repos lui est interdit. Ce qu'on sait de lui, on le tient d'un livre. Avec l'oreille un peu plus fine, nous pourrions nous passer de ce livre et recevoir de ses nouvelles en écoutant le chant des particules de sable, soulevées par ses pieds nus. Rien ne se remet de son passage et son passage n'en finit pas." [1] Oui, il marche, et sa présence, le mouvement de ses pas, le son de sa voix, ses gestes et ses paroles sont béatitudes, parce qu'ils sont présence. Présence de Dieu. Ce sont ces paroles et lui, l'homme des béatitudes, que nous aimerions scruter en ces quelques pages.

I

Le chant immense des Béatitudes

Les évangiles attribuent à Jésus lui-même 20 béatitudes différentes [2]. Chez Matthieu comme chez Luc, elles constituent l'exorde

1. *L'homme qui marche*, Le temps qu'il fait, 1995, p. 7.
2. Les 9 célèbres de Matthieu 5,3-12 et leur parallèle en Lc 6,20-23, auxquelles il faut joindre Matthieu 11,6 ; 13,16 ;16,17 ; Lc 11.28 . 12,37.38 43 ; 14,14 ; 23.29 . Jn 13,17 . 20.29 . Luc en contient 3 qui ne sont pas de Jésus (Lc 1,45 ; 11,27 ; 14,15). On en trouve encore 11 autres dans le NT (dont 7 dans l'Apocalypse).

de ce que l'on peut appeler un discours-programme. Au début de son ministère en Galilée, Jésus expose, en ces quelques paroles, la manière dont il conçoit les exigences de Dieu, ou peut-être, de façon plus surprenante et plus simplement encore, dit-il en ces mots le cri de l'urgence de Dieu lorsqu'il intervient et rouvre le destin du pauvre, le touchant de bonheur.

Matthieu a 9 béatitudes, Luc en a 4, mais elles sont suivies de leur contrepartie : anti-béatitudes ou malédictions ? Elles présentent, d'un évangéliste à l'autre, une différence de contenu : Luc envisage des situations concrètes et pénibles qui sont cause de souffrance ; Matthieu évoque plus des dispositions spirituelles, des attitudes d'âme. À la base des "béatitudes" portées par cette double tradition, une affirmation simple, un cri qui ouvre l'espace et le temps au bonheur des pauvres : "Heureux les pauvres, parce que le Royaume de Dieu est à eux. Heureux ceux qui ont faim, parce qu'ils seront rassasiés. Heureux les affligés, parce qu'ils seront consolés." Telles apparaissent bien être, en effet, les béatitudes dans leur état le plus primitif. [3]

Ces paroles présentent des béatitudes que l'on pourrait qualifier de théologiques : Jésus y énonce la présence, en sa personne et en son message, dans sa rencontre présente des pauvres, du choix de Dieu en leur faveur, de la prise de parti de Dieu à leur égard. Matthieu développera ces béatitudes, sur la base en particulier des paroles de plusieurs psaumes, appelant ses auditeurs à entrer dans le mouvement du Royaume qui advient. Ces paroles sont chez lui l'ouverture du discours sur la montagne, qui dira jusqu'où va la pauvreté d'esprit ou de cœur et la recherche active de la justice du Royaume. Luc dira leur actualité aujourd'hui pour les pauvres et les opprimés, fustigeant les riches comme entravant la venue de ce Royaume. Nous reviendrons sur ces différences importantes entre les deux évangélistes, mais observons d'emblée que la dernière béatitude, chez chacun d'eux, touche ceux qui se seront prononcés en faveur de Jésus jusqu'à affronter, "en son nom", la persécution, béatitudes "christologiques" ou "ecclésiales" puisqu'elles nous disent la situation du disciple à la suite du maître.

---

3. Cf. en particulier J. Dupont, *NRT* 98, 1976, p. 99, ou plus largement, pour toute cette étude, J. Dupont, *Le message des Béatitudes*, CE 24, Paris, Cerf, 1978, synthèse simple et lumineuse d'une étude magistrale, qui constitue l'œuvre de référence sur la question : *Les Béatitudes*, Paris, Gabalda, 1954, nouvelle édition entièrement refondue : T. I, 1958, T. II, 1969, T III, 1973.

II

Une forme ancienne et des paroles neuves...

Mais avant même d'aller plus loin dans l'observation de ces textes, il nous faut, afin de mieux saisir la teneur et la portée, la signification des béatitudes évangéliques, ouvrir le regard sur le monde dans lequel vit Jésus, sur le terreau dans lequel s'enracinent ou résonnent les béatitudes évangéliques, aussi bien que l'ensemble de celles qui émaillent — ou peut-être portent — la révélation néotestamentaire. Il nous faut comprendre le parler de Jésus, peut-être aussi le voir puiser aux Écritures. Les béatitudes qu'il dit ont ce goût d'eau vive.

Deux études déjà anciennes [4] montrent combien les béatitudes s'enracinent dans l'Ancien Testament [5]. *Makarios* traduit en grec le terme hébreu *'ashré*, qui apparaît 45 fois dans la Bible hébraïque, fréquemment sous forme poétique redoublée (Ps 144,15 ; 32,1s. ; 119,1s....). Ces béatitudes sont particulièrement nombreuses dans le livres des Psaumes (où *'ashré* revient 26 fois), et dans celui des Proverbes (8 fois). "De tout temps en Israël, affirme C. Keller, on a formé des béatitudes, bien qu'elles ne nous soient attestées que depuis le Xe siècle environ" [6]. Et c'est toujours un homme (jamais Dieu) qui est sujet des béatitudes.

La béatitude est le plus souvent une exhortation individuelle, impersonnelle ; elle est en cela conforme à la tradition littéraire des Sages et nettement distincte de celle des Prophètes, qui préfèrent les formes collectives et directes. En outre, la grande masse des béatitudes, comme le note A. George, "veut moins se complaire dans le bonheur qu'en montrer le chemin... En (leurs) fonctions diverses, elles proclamaient à peu près toutes la grâce de Dieu et ses exigences... [7] L'usage littéraire manifeste ainsi clairement la fonction des béatitudes : elles sont une forme classique de l'exhortation morale et religieuse

4. A. George, "La "forme" des Béatitudes jusqu'à Jésus", in *Mélanges bibliques rédigés en l'honneur de André Robert*, Paris, Bloud & Gay, 1957, 398-403 ; C. Keller, "Les "Béatitudes" de l'Ancien Testament", dans *Hommage à Wilhelm Vischer*, Causse, Grasse, Castelnau, Montpellier, 1960, 88-100.
5. "L'Ancien Testament hébreu en compte 45..." (A. George, p. 399).
6. Art. *cit.*, p. 89-90.
7. Art. *cit.*, p. 401-402.

(cf. par ex. Is 56,1s. ; 30,18...). Au moment où Jésus va les reprendre, elles commencent à s'éclairer aux perspectives eschatologiques. Le bonheur qu'elles annoncent, c'est celui que promet la Parole de Yawhé. Ce bonheur est-il autre que Dieu Lui-même ? [8]

Si la béatitude hébraïque est exhortation, elle est en même temps, au plus profond, bénédiction. Et à ce titre, elle ne vise pas tant à célébrer le bonheur présent des personnes qu'elle vise, qu'à considérer leur avenir : elle est promesse pour l'avenir. C. Keller a cette belle formule : "lorsque l'hébreu emploie le mot 'bonheur', il suscite en quelque sorte, la réalité ainsi désignée... *L'essentiel pour la Bible, c'est la part créatrice que Dieu prend à l'avènement du bonheur.*" [9] Nous sommes là au cœur des béatitudes telles que Jésus va les proclamer de toute sa prédication, de toute son action, de tout son être.

III

Car les temps sont accomplis : le temps de Dieu est arrivé !

Il convient, pour comprendre les évangiles et leur ouverture, dès les premiers mots de Jésus (Mc 1,14-15 ; Mt 5,1-12 ; Luc 4,16-21), de garder très présentes à l'esprit les paroles du Second Isaïe, le prophète de l'exil : "Comme ils sont les bienvenus, au sommet des montagnes, les pas du messager qui nous met à l'écoute de la paix, qui porte un message de bonté, qui nous met à l'écoute du salut, qui dit à Sion : « Ton Dieu règne ! » (Trad. TOB) ; "Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui annonce la paix, du messager de bonnes nouvelles qui annonce le salut, qui dit à Sion : "Ton Dieu règne." " (Trad. BJ) (Is 52, 7).

On a depuis longtemps observé dans ce verset en sa version grecque l'origine du mot qui traversera de lumière les temps de la foi nouvelle, et désignera la Parole qui dit la Bonne Nouvelle de la venue, en Jésus, des temps nouveaux : le mot "évangile". Qu'est donc cette

8 [illegible]
9 [illegible] nous soulignons

bonne nouvelle ? La venue du salut de Dieu, qui se dit équivalemment en terme de règne de Dieu.

Les premières paroles de Jésus sont pour dire l'advenue de ce temps et du règne de Dieu. Elles sont pour dire les temps accomplis et la parole du prophète Isaïe (61,1-2) présente en lui en sa plénitude. La promesse messianique traverse tout l'AT, elle reposera sur des hommes marqués de l'onction de Dieu et par là-même de son Esprit, et appelés dès lors à régner au nom même de Dieu sur son peuple (cf. 1 S 8 ; Is 11, 1-9 ; Is 61, 1-2). Elle sera présente comme un ferment dans la foi d'Israël tout au long de son histoire (2 S 7), même en ses heures les plus sombres, au temps de l'Exil (Am 9, 11-15 ; Ez 34, 23ss. ; 37, 24-28...). Mais cette promesse décevra car ils décevront, les hommes sur qui reposent cette promesse. Au temps de l'Exil encore, Le Seigneur le dira par son prophète : ils ont déçu, les bergers de son peuple, ils ont éconduit le troupeau au temps de la nuit et du brouillard, c'est pourquoi, dit le Seigneur : "voici que j'aurai soin *moi-même* de mon troupeau et je m'en occuperai" (Ez 34, 11). Il faut laisser résonner à l'infini ce moi-même de Dieu. Il ouvre, en droite ligne, à la parole de chair dite par le fils sur les collines de Galilée et jusqu'au Golgotha : "Heureux les pauvres, le royaume de Dieu est à eux !". Sa parole conjugue futur et présent pour dire la venue des temps nouveaux, la plénitude en lui de la promesse.

Qu'est donc la parole des béatitudes, si ce n'est la présence de ces temps nouveaux en Jésus ? Qu'est-elle si ce n'est la présence en lui du Royaume, le parti pris en lui, de Dieu, pour les brebis faméliques de son troupeau laissées pour compte quand elles étaient chair même de Dieu. Comme l'affirme X. Léon-Dufour, "la béatitude, c'est le Messie en personne (...). Il faut reconnaître dans la proclamation de Jésus l'inauguration solennelle du Royaume des Cieux, l'irruption du nouveau monde parmi les pauvres" [10]. Les Béatitudes sont la mise en œuvre, l'écho répercuté jusqu'à l'infini, en la personne de Jésus, de l'antique prophétie d'Isaïe (61,1-2) jamais éteinte, mais au contraire, en attente de plénitude. Lui, l'homme de Nazareth, l'homme des béatitudes, laisse advenir en sa parole et en ses gestes la plénitude du

10. X. Léon-Dufour, *L'évangile selon saint Matthieu*, Profac, Faculté de Théologie de Fourvière, Lyon, 1972, p. 64 et 65.

temps de Dieu, car il est Fils... et appelle à vivre de même (Mt 17, 24-27).

En quoi les pauvres seraient-ils meilleurs que les autres pour mériter le bonheur qui leur est annoncé ? Il ne s'agit en rien de mérite, ni d'humilité, ni de pratique, ni même d'esprit de pauvreté. Dieu descend proclamer que les derniers temps sont là, en la personne de Jésus qui porte à pleine éclosion les prophéties. Comme le dit encore X. Léon-Dufour, "c'est un pur fait d'élection, c'est-à-dire de prédilection divine pour les pauvres" [11]. "Il paraît évident à Jésus, affirme en d'autres termes J. Dupont, que Dieu est du côté des pauvres" [12]. Si le pauvre se trouve dans une situation privilégiée par rapport au Royaume de Dieu, c'est précisément parce que Dieu, en tant que Roi, se place nécessairement du côté des pauvres et des faibles. "En vertu même de ses prérogatives royales, il prend parti pour les faibles contre les forts, pour les pauvres contre les riches, pour les opprimés contre les oppresseurs. Dieu veut régner en rendant heureux ceux qui sont maintenant dans le malheur." [13].

Ici s'origine de la façon la plus forte l'option préférentielle pour les pauvres à laquelle des femmes et des hommes de notre temps, sur les cinq continents — mais peut-être en particulier en Amérique du Sud —, ont donné jusqu'au sang, pressentant jusque dans ses conséquences les plus brûlantes l'urgence des droits de Dieu dans les conditions de vie de leur peuple, devenant jusqu'au sang frères de l'homme de Nazareth, l'homme des béatitudes de Dieu, se portant sans retour "là où Dieu est menacé dans l'homme et l'homme menacé comme image de Dieu" [14].

En invitant les pauvres et les malheureux à se réjouir, Jésus exprime son assurance que le règne de Dieu est proche ! Et ce qu'il dit est intimement lié à son être. Luc le dit à sa façon, dès la prédication de Jésus à la synagogue de Nazareth (Luc 4). Matthieu le dit avec clarté, dans des mots identiques à ceux des béatitudes : "Venez

11. *Ibid.* 63. On trouvera aux pages précédentes (61-62) une notice intéressante rappelant la richesse du vocabulaire désignant en hébreu la pauvreté ou le pauvre.

12. *NRT* 98, 1976, p.101

13. J. Dupont, "Les Béatitudes, le cœur du message de Jésus", in G. Langevin, *Jésus aujourd'hui, historiens et exégètes à Radio-Canada*, T. 2, Montréal / Paris, Bellarmin / Fleurus, 1981, 83-84.

14. Règle de Vie des Augustins de l'Assomption, § 4

à moi vous tous qui peinez... car je suis doux et humble de cœur..." (Mt 11,28-30). Le lien des Béatitudes avec la personne de Jésus s'exprime de multiples manières : miracles (Luc 10,23 = Mt 13,16) et exorcismes (Luc 11,20 = Mt 12,28), attestent la présence actuelle du Royaume, sa réalité présente. Ils posent les signes de cette réalité présente du Royaume. Les Béatitudes ne sont pas paroles, elles sont gestes, elles sont actes qui libèrent les pauvres et les enchaînés, réalisation des paroles de l'oracle d'Isaïe plusieurs fois évoqué (Is 61,1-2). Le Christ lui-même, toute sa personne, est la teneur du Règne divin et de sa béatitude. Les Béatitudes, en ce sens, sont interprétation de l'existence de Jésus.

Ceci peut éclairer un aspect essentiel : recenser 20 béatitudes (ou tout autre nombre d'ailleurs), c'est s'arrêter à des mots et vouloir arrêter la parole. Mais cela est-il possible ? Ce ne sont pas 4, ni 5, ni 9 béatitudes, ni 20, que Jésus a prononcées. Le calcul ici est vain. Ce serait des milliers. Les Béatitudes actuelles sont comme le joyau ciselé par la mémoire croyante. Mais celle-ci est intimement consciente que les mots ne sont rien hors de celui qui est parole : il dit et il est. Il dit et cela est, parce qu'il est ce qu'il dit, il est Parole vive. Son être est béatitude et c'est la rencontre qu'il opère des êtres blessés qui est béatitude : il touche le lépreux et il est guéri, il appelle Zachée et lui court de bonheur, il accueille la femme pécheresse et elle est rendue à la beauté.

"Les Béatitudes ne sont pas une règle, mais l'annonce de la Bonne Nouvelle. Jésus le dit à l'entrée de sa route, et c'est toute l'histoire du Salut qu'elles racontent. Elles ne sont pas une anthropologie, mais une théologie. Ce qu'elles annoncent, c'est l'Amour de Dieu, et le Verbe de Dieu, en les disant, se dit lui-même" [15].

---

15. M.H. Caron, "Les béatitudes évangéliques", *Résurrection* 29, 1969, p. 37.

IV

Matthieu et Luc en des accents différents : la béatitude a plusieurs voix

Matthieu et Luc présentent deux versions sensiblement différentes des béatitudes. Celles de Matthieu ont fait l'objet de fréquents commentaires et nous y avons fait allusion plusieurs fois dans les paragraphes précédents. Nous nous attacherons ici aux Béatitudes de Luc, qui présentent la particularité que nous avons observée et qui ne laisse d'étonner, d'être immédiatement suivies d'anti-béatitudes : "Malheureux vous les riches...". Simple constat ? Malédictions ?

On s'est souvent interrogé : Jésus a-t-il prononcé ces "malédictions" ? Les a-t-il prononcées à la suite des Béatitudes ? S'agit-il d'un travail rédactionnel de Luc ? Et l'on s'est livré à des conjectures sur qui, de Matthieu ou de Luc, serait plus proche des paroles de Jésus, des *ipsissima verba*. On s'est souvent attaché aux "malheur !" de ces anti-béatitudes de Luc, peut-être sans assez remarquer que ce cri est véritablement, en Jésus, frémissement des entrailles face à tout ce qui entrave le Royaume qui vient. N'était-il pas, précisément, pris aux entrailles, chez Marc, à la vue du lépreux qui le supplie (Mc 1, 41). Ne frémit-il pas de ce cri, le *"ouai* !" grec, à la vue des villes du bord du lac qui refusent les signes du royaume et de sa venue (Mt 11,21, Luc 10,13), ou encore en Mt face au monde et aux fauteurs de scandales (18,7, 2 fois) ? Ne redit-il pas de façon répétée ce cri face à l'endurcissement des pharisiens et des scribes (un reproche asséné sept fois en Mt 23, deux fois seulement, dans l'équivalent plus bref de Luc 11,42-44) ?

Ce frémissement des entrailles est comme la forme inversée, en Jésus, de ce qui, en ses paroles et en ses gestes, dit l'urgence du Royaume et du parti-pris de Dieu pour les pauvres. Malédiction ? Oui, mais peut-être plus encore dépit, face à des formes d'endurcissement du cœur qui mènent à la mort, au refus mortifère du royaume qui vient, face au refus de la venue de Dieu. Déjà le Deutéronome, aux temps anciens, et les prophètes avec lui, appelaient le peuple au parti-pris pour la vie (Dt 30, 15-20)... mais en vain (Jr 18, 12) ! Les anti-béatitudes sont probablement à entendre dans ce mouvement : frémissement et tristesse jusqu'à la colère, de l'homme des Béatitudes appelant en un dernier cri un peuple englué dans la richesse et en voie de mort.

Les paroles de Jésus ici sont très juives, D. Flusser l'a bien montré, sur la base de textes tels qu'Is 40,29-31 ou du Testament de Juda 25,3-5 : "Les béatitudes et malédictions de Jésus, affirme-t-il, sont juives. Et dans leur contenu spécifique, leurs concepts et leurs termes même et leur caractère littéraire antithétique, elles sont un élément d'un ensemble plus vaste (...). Elles expriment une protestation sociale, enracinée dans la religion juive et dans les espérances eschatologiques du Judaïsme..." [16]. Flusser pense que Jésus a prononcé à la fois les béatitudes et les anti-béatitudes, Matthieu aura gardé les premières. Nous le penserions volontiers.

C.H. Dodd a pour sa part montré combien l'ensemble lucanien est cohérent : "les 'malheur !', écrit-il, répondent si étroitement aux béatitudes que l'on ne peut douter que l'évangéliste entendait bien former, des 'malheur !' et des béatitudes un tout" [17]. Il remarque en effet que "heureux" et "malheureux" forment une antithèse très attestée dans les textes de l'Ancien Testament et les textes rabbiniques (cf. Is 3,10-11 ; Ec 10,16-17 ; 8,12-13 ; Berakot 61b, Yoma 87a). Il s'agit là d'un modèle littéraire bien établi, désignant l'annonce d'un renversement de condition : les pauvres sont choisis par Dieu comme héritiers de son Royaume ; les riches ont déjà reçu le confort qui peut leur revenir, ils porteront le deuil et pleureront face aux misères qui arrivent sur eux, leurs rires se changeront en deuil.

Le thème est fréquent dans le monde hellénistique. On le retrouve aussi dans l'épître de Jacques. C'est là une idée répandue à l'époque. Mais nous y reconnaissons aussi une problématique très caractéristique de Luc : elle traverse de part en part le troisième évangile. Toutes les études qui lui sont consacrées le montrent [18].

L'évangile de Luc s'ouvre en effet sur la bonne nouvelle annoncée aux humbles : Marie, jeune fille de Galilée, loin de la fière Jérusalem.

---

16. D. FLUSSER, "Some notes to the Beatitudes (Matthew 5:3-12, Luke 6:20-26)", *Immanuel* 8, 1978, 37-47, en particulier ici p. 41.
17. C.H. DODD, "The Beatitudes", in *Mélanges bibliques rédigés en l'honneur de André Robert*, Paris, Bloud & Gay, 1957, 404-410, ici p. 405.
18. On pourra lire en particulier le commentaire de C. L'EPLATTENIER, *Lecture de l'évangile de Luc*, Paris, Desclée, 1982. Son étude, attentive à la construction d'ensemble de l'Évangile de Luc, est très intéressante sur ce point.

Des bergers et des pauvres, dans la nuit de Béthléem, entendront de la voix des anges le message de la naissance du Sauveur et se hâteront dans la joie. Le cantique de Marie, profondément inspiré du cantique d'Anne (1S 2,1-10) dont il reprend les thèmes, exalte les pauvres relevés de la poussière tandis que les riches sont renvoyés les mains vides. Le même évangile présente le riche insensé voulant thésauriser, mais à pure perte (Luc 12,13 et jusqu'à 34 ; cf. encore 16,9-14). Il présente encore le pauvre Lazare gisant à la porte du riche... qui n'a pas de nom, comme si lui en tenait lieu la gangue de ses biens... Nous connaissons la suite (16,19-30). Le même thème du détachement des richesses fait l'objet de nouvelles recommandations aux chapitres suivants (Luc 18,18-30), tandis que Zachée éclate de joie quand il a été touché par le regard et la parole de Jésus. Dès lors, il est prêt à tout donner en réparation du tort qu'il a pu faire (Luc 19,1-10). Contraste entre l'état présent et la destinée future des riches et des pauvres. On notera en outre que les béatitudes et les malédictions ou anti-béatitudes de Luc sont immédiatement suivies, chez lui, par l'enseignement de Jésus sur l'amour envers les ennemis... Probablement l'ensemble forme-t-il une unité, ainsi que l'a montré S. Agouridès [19].

Luc, comme Matthieu, mettra en relief le choix attendu du disciple à la suite du maître : "quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple" (Luc 14,33). On a souvent observé, à juste titre, que les Béatitudes de Luc sont beaucoup plus concrètes et engagées sur le terrain social, que celles de Matthieu [20]. "Matthieu, écrit ainsi J. Dupont, veut faire comprendre à ses lecteurs chrétiens que les béatitudes les concernent ; mais alors que Luc les reprenait comme un encouragement, Matthieu y voit l'occasion de rappeler les exigences du message évangélique" [21]. Dans l'un et l'autre évangiles, le disciple est invité à suivre le maître, l'homme des béatitudes, sur le chemin de dépouillement. Et la béatitude vise finalement le temps eschatologique. C'est là qu'elle entraîne le pauvre : au ban-

---

19. S. AGOURIDÈS, "La tradition des Béatitudes chez Matthieu et Luc", in A. DESCAMPS et A. de HALLEUX, *Mélanges bibliques en hommage au R.P. Béda Rigaux*, Gembloux, Duculot, 1970, p. 9-27.
20. "Tandis que Luc tournait la notion complexe de "pauvres" vers sa composante sociale, Matthieu l'oriente sur sa composante spirituelle" (X. LÉON-DUFOUR, *L'évangile selon saint Matthieu*, Profac, Faculté de Théologie de Fourvière, Lyon, 1972, 71).
21. "Les Béatitudes, le cœur du message de Jésus", in G. LANGEVIN, *Jésus aujourd'hui : historiens et exégètes à Radio-Canada*, T. 2, Montréal / Paris, Bellarmin / Fleurus, 1981, 80.

quet où Lazare est accueilli dans le sein d'Abraham (Luc 16, 22). Là s'opère l'inversion des destins, le retournement de réalité qui rendait vaines les richesses de l'insensé (Luc 12,13-21). C'est la conscience vive de ce retournement inhérent au Royaume qui fait s'écrier à Jésus cette autre béatitude à inscrire dans le droit fil des autres : "Heureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu" (Luc 14,15).... béatitude qui renvoie à nouveau, dans le contexte immédiat, au respect et à l'accueil du pauvre !

Le bonheur fuit la richesse, instable et fragile, trompeuse. Il est pour le pauvre parce que déjà s'opère, en la venue de Jésus, l'inversion des destins qui, inscrite sur le terrain extrêment concret des réalités sociales, est comme aspirée par la venue des temps messianiques, ces temps à la fois "déjà là et pas encore". Pauvres et riches deviennent ainsi les signes des deux mondes. Peut-être est-ce ce qui fait écrire à K. V. Truhlar : "À l'exception de 1 Tm 1,11 et 6,15 — où Dieu est proclamé "bienheureux" — les Béatitudes néotestamentaires concernent l'homme qui vit sous l'emprise du "Règne" — *basileia* — après l'avoir librement accueilli : soit qu'il ait un "titre" au Royaume, soit qu'il attende encore son avènement, soit que, plus simplement, il y participe de fait... La spiritualisation (de Mt 5,3-12) n'introduit d'ailleurs aucune différence fondamentale dans les textes respectifs, les dispositions religieuses et morales, caractéristiques des "bienheureux" étant implicitement supposées par la formule de Luc" [22].

On saisit là une évolution de la béatitude visant les pauvres, qu'a bien montrée X. Léon-Dufour [23] pour l'évangile de Matthieu, mais qui rend compte aussi du message de Luc pris dans son ensemble : en un premier stade, prophétique, le Messie est envoyé aux pauvres qui sont privilégiés de Dieu. On comprend qu'à ce stade le cri de Jésus s'en prenne à l'arrogance illusoire des riches. Le second stade est de type sapientiel : les pauvres sont ici-bas le signe du ciel, par opposition aux riches qui sont le signe de la terre. De ce stade relève la présentation qui est faite par Luc du pauvre Lazare opposé au riche dépourvu d'identité et de nom ! En un troisième stade, catéchétique, sera visée la pauvreté intérieure, condition nécessaire pour entrer dans

---

22. *Concilium* 39, 1968, p. 31.
23. *L'évangile selon saint Matthieu*, p. 73.

le Royaume des cieux : "heureux qui mangera le pain dans le royaume de Dieu" (Luc 14,15).

Ainsi pouvons-nous lire dans toute leur force les béatitudes de Luc, dont tout son évangile montre la direction. Profondément enracinées dans le terrain social, elles n'ouvrent pourtant pas à la lutte des classes, mais elles sont l'appel à la légéreté à l'égard de toute richesse. Les Actes des Apôtres le rediront, présentant la communauté idéale comme celle où rien ne sera accaparé ni revendiqué en propre (Ac 4, 32), écho de l'ancienne parole placée comme un fronton au livre de la Loi : "Il n'y aura pas de pauvres chez toi !" (Dt 15,4).

V

Le bonheur des pauvres pour toujours ! Les Béatitudes ouvrent un chemin de disciples

Les Béatitudes disent la prédilection de Dieu pour les pauvres. Et c'est en la personne et dans la présence de Jésus que Dieu fait irruption et que s'opère l'avènement de son Règne. La destinée de chacun se joue désormais, Jésus lui-même l'affirme, dans son attitude à son égard : il invite à le suivre, sur la voie escarpée de celui qui est béatitude et donne sa vie sans retour pour qu'elle soit sans retour dite et donnée aux pauvres (Mt 10,32-33 ; Mc 8,38 ; Luc 9,26 ; 12,8-9 ; Ph 2, 6) : "heureux êtes-vous quand ils vous insulteront et persécuteront à cause de moi..." (Mt 5,11-12 ; Luc 6, 22-23). Les Béatitudes ouvrent un chemin de disciples. Et elles invitent quiconque suit Jésus ou s'en réclame, à reconnaître précisément dans le pauvre sa présence concrète et actuelle. C'est là qu'elle est offerte à la rencontre de quiconque recherche les traits de Dieu (Mt 25, 31-46).

L'Ancien Testament déjà prescrivait, inlassablement, que les pauvres soient secourus, telle était la juste obéissance à Dieu : "qui fait grâce aux pauvres, bonheur à lui" (Prov 14,21) , "bonheur à qui a égard au misérable" (Ps 41,2)... C'est le message permanent et le plus radical des prophètes [24], il traverse l'ensemble de la Bible. "À vrai dire, affirme C. Keller, je ne vois qu'un seul groupe de béatitudes néotestamen-

24. Is 1,10-20 ; Is 58 ; et tous les textes relatifs à la connaissance de Dieu en Jérémie : 5,1-6 ; 9,1-8 ; 22,13-19 ; 8,4-7 ; 31,31-34 ! ; les textes relatifs à la critique du culte, et bien d'autres encore.

taires qui seraient inconcevables dans le canon hébraïque : celui que forment, d'une part, celle qui bénit la mère de Jésus (Luc 1,27) — bénédiction d'ailleurs que Jésus ne tarde pas à remplacer par une autre parfaitement vétérotestamentaire — et d'autre part toutes celles que le Seigneur a exclusivement destinées à ses disciples qui le suivent et qui vont souffrir pour son nom (Mt 5,11 ; cf. 1 P 4,14 ; Mt 13,16). Dorénavant, toute l'histoire du salut sera explicitement centrée sur Jésus-Christ".[25]

Les Béatitudes, dès lors, sont plus que proclamation de bonheur, elles sont plus que le chant ou le cri qui salue l'irruption de Dieu, bonheur pour le pauvre, elles sont appel à la pauvreté... Entendre les Béatitudes y configure peu à peu. "L'esprit des béatitudes n'est pas celui d'une conquête, mais d'un don. Le don d'une vie toute neuve qui naît, dans les disciples, de l'accueil et de l'adhésion au Royaume de Dieu au plus intime de leur être" [26].

Et c'est dès lors l'ensemble des autres béatitudes des évangiles qui sont appelées, dans le sillage de celles-ci. Bonheur de la rencontre de Jésus (Mt 13,16 — béatitude redoublée ; cf. Luc 10,23 — ; 17,4 !), et bonheur à qui le reconnaît (Mt 16, 17) et ne trébuchera pas à cause de lui (Mt 11,6 ; à l'opposé Luc 23,29 !), mais sera trouvé vigilant (Mt 24, 46 ; Luc 12,37 et 38. 43). Heureux qui pense au pauvre et au faible (Luc 14,14) ! Heureux qui prendra le tablier pour se placer aux pieds même de plus petit que lui pour le geste du service (Jn 13,17). Heureux sera celui qui, probablement sous ces multiples formes, sans avoir vu, aura cru ! (Jn 20,29) [27].

Toutes ces béatitudes ne sont-elles pas autant de variantes de la béatitude que Jésus place en préférence à celle que lui adressait une femme : "Heureuses les entrailles qui t'ont porté !". "Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent !" (Luc 11,27-28 ; cf. la fin du discours sur la montagne en Mt 7,24-27, même si le mot "heureux" n'y apparaît pas !). Car cette parole configure au Dieu saint (Mt 5,47), le tout autre, l'inimaginable, le Dieu fou (1 Co 1-2) ou-

25. "Les 'Béatitudes' de l'Ancien Testament", p. 99-100.
26. M. Perroni, "Un contraste puissant", *Verbum Caro* 26 / 103, 1972, 26.
27. Nous transposons ici au futur la béatitude qui, en Jn, est au passé.

vrant à un comportement aussi radicalement surprenant (Os 11, 8-9) chez qui le suit (Mc 8,33 ; Ph 2,5-11).

Heureux, ultimement, celui qui se sera nourri de la parole ouvrant à l'homme l'espace infini de Dieu (Ap 3,1 ; 22,7) et qui franchira la grande épreuve (Ap 14,13), veillant jour et nuit (Ap 16,15). Heureux les invités au festin de l'Agneau (Ap 19,9) ! Heureux ceux qui auront lavé leur vêtement dans le sang de l'agneau ! (Ap 22,14) et sont devant le trône de Dieu le servant jour et nuit ! "Celui qui triomphe, c'est l'Agneau, qui a sur lui les signes de la passion, et avec lui tous ceux qui viennent de la grande épreuve, et qui ont lavé leurs vêtements dans son sang" (Ap 7,14) [28]. Dimension eschatologique liée aux Béatitudes puisqu'elles sont révélation de Dieu et en sont le chemin.

On ne peut, finalement, *redire* les Béatitudes de Jésus que si on les fait ! Bonheur paradoxal de Dieu, offert à quiconque épouse sa cause. Dieu est en quête de femmes et d'hommes pour partager cette passion de l'homme... Telle est la béatitude paradoxale attachée à la *"sequella Christi"*, à la "suivance" du Christ" (Mt 5,11-12 ; Luc 6,22-23). Entrer dans les Béatitudes, c'est être touché de ce bonheur de Dieu qui pousse à le donner. C'est épouser la cause des droits de Dieu et indissociablement du pauvre, sans qui l'on pourrait manquer Dieu (Mt 25, 31-46).

"Les exigences des Béatitudes et du Discours sur la montagne traduisent une mission historique impartie à l'homme par Dieu. En tant qu'interprétation de l'existence du Christ, ces injonctions affrontent l'homme à l'événement de l'Incarnation de Dieu comme accomplissement de l'histoire, en même temps qu'à l'événement de la réconciliation du monde avec Dieu en Jésus-Christ." [29]

Jacques NIEUVIARTS
Faculté de Théologie de Toulouse

28. M. Perroni, p. 30.
29. K. V. Truhlar, *Concilium* 39, 1968, p. 35.

Martin HILLAIRET

"Heureux les artisans de paix ils seront appelés fils de Dieu"

Il y a des mots qu'on retrouve toujours : ils se déroulent comme une guirlande dans tout l'espace de l'existence. Ainsi en est-il du mot "Paix". Depuis le banal "Fiche-moi la paix" jusqu'au vénérable souhait liturgique "Que la paix soit avec vous"... en passant par la septième béatitude "Heureux les artisans de paix".

La paix, tout le monde en parle. Il y a un accord unanime pour désirer son existence. Mais il y a de multiples manières de l'envisager concrètement. Comme il peut y avoir de nombreuses façons de prononcer ce mot, selon l'humeur du moment.

En tout cela que peut-il y avoir de commun ? Certainement un désir qui peut être décrit en tryptique :

- le désir d'une harmonie intérieure qui permettrait de s'éprouver heureux de vivre, d'être rassuré devant l'adversité, de ne pas craindre l'avenir. Une confiance en la vie qui établit l'âme dans la paix ;

- le désir d'une réconciliation avec les autres, qui désarme les conflits en leur accordant une résolution heureuse ; dans une rencontre interpersonnelle qui donne à croire que l'amour est possible, et que la parole peut enfin circuler entre toi et moi ;

- le désir d'une situation politique qui garantisse un rapport harmonieux entre les nations, par une répartition juste des moyens économiques, culturels et sociaux. Ainsi ne plus avoir à craindre les guerres qui apportent toujours le malheur.

Qui viendra satisfaire ce désir à trois visages ? Dans la Bible, le messie est précisément appelé "Prince de la Paix" et Isaïe décrit l'ère messianique comme le temps d'une paix universelle, d'où toute violence serait exclue. Et ne chantons-nous pas à Noël : "La paix, c'est toi qui nous la donnes, la paix offerte à tous les hommes, la paix de Dieu".

Pourtant la proposition qui nous est faite par la septième béatitude paraît ouvrir une exigence nouvelle. Il ne s'agit pas d'une simple attente. On peut la traduire : "Bienheureux les faiseurs de paix." Autrement dit, une certaine attitude intérieure ne suffit pas, il faut mettre la main à la pâte, il faut envisager d'agir parce que cette paix promise dépend de ma propre entreprise.

Tout se passe comme s'il nous revenait de faire nôtre l'ère messianique tant attendue. Du coup, le faiseur de paix découvre que l'Évangile — cette bonne nouvelle qui annonce le bonheur — engage l'être tout entier. Être faiseur de paix, c'est marcher, c'est aller à la rencontre, joindre le geste à la parole, engager le corps même dans cette aventure. Le faiseur de paix est quelqu'un qui est à l'affût du moindre moyen lui permettant de faire avancer cette paix pour lui, les autres et la société dans laquelle il vit. Mais alors, il est confronté au caractère inévitablement limité de ses moyens ; ne pas consentir à ses limites serait refuser de travailler pour la paix.

Alors, ce faiseur de paix est sans cesse exposé au risque et voué à l'obstination. Exposé au risque parce que faire la paix suppose une démarche de tous les partenaires concernés, et qu'on n'est jamais sûr d'avoir utilisé les moyens les plus adéquats. Voué à l'obstination parce que la paix obtenue n'est toujours que partielle et le peu obtenu ne durera qu'en demeurant très vigilant. En réalité, elle est toujours à faire même lorsque l'on croit y être parvenu. Finalement, le faiseur de paix ne peut exister qu'en ne renonçant jamais.

Et voilà que la septième béatitude lui attribue un titre que jamais il n'aurait pu revendiquer pour lui-même : "il sera appelé fils de Dieu". Lui qui œuvre avec des moyens risqués pour une réalité

toujours à reprendre, comment peut-il devenir héritier de Dieu sinon par cette obstination à vouloir que l'humanité ne s'enlise pas dans une résignation à ce qui sépare. Par cette obstination, il inscrit l'espérance au cœur même des réalités les plus difficiles et les plus douloureuses. Par ce combat, il devient l'ange de ce monde. Il n'est pas étonnant dès lors que le bonheur lui soit promis.

Martin HILLAIRET

Colette KESSLER

Exégèse juive des béatitudes matthéennes

Martin Buber disait : "l'exégèse est l'art de celui qui écoute". En écoutant le texte des Béatitudes, les chrétiens se sentent appelés par Jésus à entrer par lui et avec lui dans le royaume de Dieu déjà présent.

Les juifs, quant à eux, pour qui le Nouveau Testament n'est pas Écriture sainte, mais qui n'hésitent plus à le lire, à l'écouter "comme un témoignage autorisé de l'histoire de la foi juive" (Léo Baeck), perçoivent ici, comme dans beaucoup d'autres textes du Nouveau Testament, les paroles d'un Jésus juif, nourri par la prière de son peuple, qui veut transmettre à sa manière, en un enseignement fort et condensé, l'essence de "la Loi et des Prophètes". Les différentes écoles dans la tradition rabbinique lui en donnaient le droit, chacune étant considérée comme délivrant une des façons de comprendre la Parole du Dieu vivant. Mais, là plus qu'ailleurs, comme l'a très finement remarqué Schalom Ben Chorin, celui qui enseigne paraît s'identifier si totalement à sa parole, à sa "Bonne nouvelle" *(Bessora* en hébreu), que celle-ci est devenue "chair" *(Bassar* en hébreu) [1], ce qui donne au discours une "nuance" tout à fait spécifique. Il est très difficile, ici plus que dans certains autres passages du Nouveau Testament, de rat-

1. Schalom BEN CHORIN, *Mon Frère Jésus*, Seuil, Paris 1983, p. 64.

tacher le style des paroles de Jésus soit à celles des prophètes soit à celles des sages, soit même aux aphorismes de sagesse de la Bible.

Certes, nous allons le montrer dans le corps de cet article, c'est bien dans la tradition biblique et juive qu'il faut chercher les sources d'inspiration des Béatitudes. Mais, placées dans l'évangile de Matthieu en tête du discours de Jésus (le Sermon sur la Montagne), les "Béatitudes" apparaissent bien comme exemplaires pour inaugurer la présentation de son enseignement. Écrites par l'évangéliste *après* l'événement, admis par lui dans la foi, de la mort et de la résurrection de Jésus, elles sont déjà au cœur du paradoxe de la proximité et de la distance entre les différentes expressions de l'expérience religieuse d'Israël et la confession de foi chrétienne.

Heureux

"Heureux" est l'interpellation d'ouverture. "Heureux" se dit en hébreu *Achré* d'une racine qui peut signifier bonheur mais également un pas, une marche.Le mot contient une idée de joie, mais aussi de droiture, de rectitude. *Achré* ne peut signifier quelque chose de statique, il cache un déplacement, une dynamique. Le terme apparaît 44 fois dans le texte massorétique, dont 26 fois dans les psaumes ; 30 versets commencent par *Achré.* Celui qui le prononce proclame devant la multitude la joie véritable qu'il ressent pour la partager. La racine verbale à partir de laquelle est construit le mot *Achré* est dans certains textes mise en parallèle avec *Hallel* qui signifie "louer Dieu". *Achré* est employé notamment à l'ouverture du psautier (1,1) ; "Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants ... mais qui met son désir dans la *Tora* de l'Éternel". À maintes reprises, le psalmiste commence sa prière par *Achré* pour dire le bonheur vivifiant, unique de celui qui met sa confiance en Dieu, qui L'aime et Le craint, pour exprimer la joie perçue dans l'observance des commandements (Ps 33,12 ; 34,9 ; 84,5 et 6, etc). Il sait aussi que seul celui qui prend soin de son frère le plus démuni peut marcher dans la voie tracée par Dieu : "Heureux qui a souci du pauvre et de l'indigent" (Ps 41,2). *Achré* est prié trois fois par jour par les versets 1 et 15 des psaumes 84 et 144 : "Heureux ceux qui demeurent dans Ta maison..., heureux le peuple dont le Seigneur est Dieu", joints à la récitation du signifiant psaume alphabétique 145. Moïse, dans son discours d'adieu à Israël, s'était écrié (D 33,29) : "Heureux es-tu, Israël ! Qui est comme toi, peuple

sauvé par le Seigneur ?", et le prophète Isaïe affirmait : "Heureux tous ceux qui espèrent en Lui."

Ces "Béatitudes" de la Bible sont en quelque sorte résumées dans la prière du matin sous la forme : "Heureux sommes-nous, que notre part est belle, ... puisque chaque jour, soir et matin, nous devons proclamer : Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un", et par cette invocation si dense : "Heureux qui écoute Tes commandements et place sur son cœur Ta *Tora* et Ta Parole". Le vrai bonheur ne peut être uniquement matériel, il n'est pas un bonheur forcément apparent, il est le bonheur secret éprouvé par ceux qui acceptent de "témoigner" de l'existence et de l'Amour du Créateur en faisant le bien autour d'eux.

Ayant retrouvé le climat biblique et liturgique dans lequel Jésus parlait, nous pouvons maintenant aborder le texte des "Béatitudes" dans l'Évangile. Nous suivrons le texte de Matthieu, plus complet que celui de Luc (sans avoir, pour notre sujet, à entrer dans le débat exégétique intrinsèque à l'Évangile sur l'antériorité et l'authenticité de l'un ou de l'autre). Nous noterons les différences quand elles rejoignent notre sujet.

Qui sont ceux que Jésus met en marche vers le véritable bonheur ? Les "pauvres en esprit", les doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim de justice ... Quel véritable bonheur promet-il ? Les versets 3 et 10 l'expriment : "le Royaume des Cieux est à eux". Ces deux béatitudes contiennent en inclusion les six autres. La neuvième semble s'adresser plus directement aux disciples et Jésus, oserait-on dire, s'y implique personnellement : "Heureux êtes-vous ... lorsqu'on vous persécute *à cause de moi.*"

Le Royaume des cieux

Les huit premières Béatitudes semblent donc ébaucher une approche de ce que veut signifier l'expression "Royaume des Cieux".

De fait, l'espérance en la venue du "Royaume des Cieux " était familière aux pharisiens. En hébreu, celà se dit : *Malkhout Shamayim*, et en araméen : *Malkhouta dishamayma*. Les Cieux, c'est l'expression employée à la place de "Dieu", ou plus exactement du Tétragramme YHWH, pour "ne pas profaner le nom divin". (Luc, s'adressant à un

auditoire grec, dit : "Royaume de Dieu"). Nous ne pouvons ici développer en détail le fait que l'expression en tant que telle ne se trouve pas dans la Bible, mais que c'est en la scrutant, en cherchant les sens multiples de la Parole de Dieu, que les pharisiens avaient élaboré ce concept clef (*Value concept* dans la terminologie employée par Max Kadushin [2]).

Pour eux, Dieu règnait dès la Création du monde, mais Abraham le premier le reconnut comme "Dieu du ciel *et de la terre*" (Gn 24,2) en s'engageant à agir envers les hommes "selon la justice-charité et le droit". Commentant le dernier verset du Cantique de la mer Rouge : "L'Eternel règnera à jamais" (Ex 15,18), ils affirment qu'il fallait qu'Israël accepte de proclamer Dieu sur terre, Le reconnaisse, Le confesse et agisse conformément à l'exigence de la Tora pour que Sa souveraineté soit établie à jamais. C'est d'ailleurs lors de la rencontre de Dieu avec son peuple au Sinaï, quand d'une seule voix et d'un seul cœur Israël dit à Dieu : "Tout ce que l'Eternel dit, nous le ferons et nous l'écouterons" (Ex 24,8), qu'il entrait collectivement dans l'Alliance, et qu'alors, selon la terminologie pharisienne, "il prenait sur lui le joug du Royaume des Cieux avec joie".

La notion pharisienne de Royaume des Cieux se développera en deux directions que l'on peut qualifier l'une d'universalisation, l'autre de personnalisation. La première est fondée notamment sur le verset de Za 14,9 : "Alors Dieu sera Roi sur toute la terre, en ce jour il sera Un et Un sera son Nom". Après que le peuple d'Israël eut reconnu son Dieu comme Créateur et Roi de l'univers, pouvait être dite l'espérance d'une annonce universelle du Royaume comme il est dit (Ps 96,10) : "Allez dire aux nations : le Seigneur est Roi".

La personnalisation, c'est pour chaque homme et chaque femme en Israël, la possibilité, dans l'ici et maintenant de sa vie, par la soumission aux *mitzvoth* religieuses et éthiques, "en se séparant de l'iniquité", "en dirigeant son cœur vers Dieu", en se concentrant tout spécialement lors de la récitation du *Chema Israël* (la profession de foi juive : D 6,4), la possibilité d'expérimenter ici-bas comme un avant-

2. Max Kadushin, *The Rabbinic Mind*, Bloch Publishing Company, New York 1972.

goût du Royaume de Dieu. Comme l'écrit David Flusser [3] : "Dès à présent il peut y avoir, pour ainsi dire, "des citoyens du ciel".

Dans son commentaire du Sermon sur la Montagne, Gerald Friedländer [4] cite comme origine de l'expression *Malkouta dichamayema* deux passages de Daniel (2,44 et 7,14) dans lesquels est promise la réalisation terrestre d'un Royaume éternel mis en place par Dieu et dirigé par "le Fils de l'Homme" Ses habitants seront appelés "Saints du Très Haut".

On peut donc dire que la notion de "Royaume des Cieux" était à l'époque de Jésus une des composantes de l'espérance d'Israël, que son contenu était multiple, tendu entre un "déjà" et un "pas encore", entre un "ici-bas" et un "au-delà". C'est là précisément qu'est venue s'insérer la personne de Jésus et le développement donné à cette espérance par les Évangélistes, spécialement Matthieu. Chez eux, certes, l'espérance en la venue du Royaume est tendue aussi entre un "déjà" et un "pas encore" mais avec des insistances opposées.

On peut dire qu'aujourd'hui encore nos deux religions vivent de cette espérance de la venue du Royaume, exprimée pour chacune dans une de ses plus antiques prières : Pour le judaïsme, le *Kaddish* où il est demandé à Dieu "d'établir Son Règne dans un temps proche" ; pour le christianisme, le "Notre Père" (qui a pour source le *Kaddish*) avec sa demande : "Que Ton Règne vienne". Au fil des siècles, la différence entre les deux conceptions s'est creusée, distanciée. Mais aujourd'hui il nous faut, par une reconnaissance réciproque, savoir redécouvrir les questions qui émergent de chacune de nos traditions, en étant précisément provoquées par le dialogue.

"Heureux les pauvres de cœur (ou : les pauvres en esprit), heureux les doux, ils auront la terre en partage"

Un *midrash* ancien appelé *Mekhita* illustre très bien l'arrière-plan rabbinique des deux premières Béatitudes. Commentant le verset (Ex 20, 21) : "Moïse s'est approché de la nuée", la *Mekhilta* s'interroge : pour-

3. David FLUSSER, *Jésus*, Seuil, Paris 1970.
4. Gerald FRIEDLANDER, *The Jewish Sources of the Sermon on the Mount*, Ktav Publishing House, New York, 1969.

quoi a-il pu le faire ? Elle répond : parce qu'il est dit ailleurs (Nb 12.3) que "Moïse était très humble" ; or, l'Écriture affime que la *Shekhina* (la Présence de Dieu) "réside avec les humbles", et la *Mekhilta* de citer Isaïe 57.15, 61.1 et 66.2: "Dieu, qui réside dans les hauteurs sublimes ...., est aussi dans les cœurs contrits et humbles ..." "L'esprit du Seigneur m'a conféré la mission de porter un heureux message aux humbles." "J'aime à embrasser de mes regards ceux qui ont l'esprit abattu, qui tremblent à ma parole."

Les "pauvres" correspondraient donc aux *Aniim* ou *Anawim*, ou encore *Evionim*, dont il est si fréquemment question dans les psaumes et dont le cri monte aux oreilles de Dieu ; eux qui sont doux, apaisés même dans l'épreuve de la pauvreté. Ils peuvent être appelés Serviteurs de Dieu (Ps 86, 1 et 2). Ce sera une des tâches du Messie que de défendre les droits des humbles (Is 11,4...).

Un parallèle à ces deux premières Béatitudes a été découvert par le Professeur David Flusser [5] avec plusieurs passages des Manuscrits de la mer Morte. Sans entrer ici de façon savante dans l'exégèse si fournie du Professeur D. Flusser, nous voudrions signaler que l'on relève dans la communauté de Qumran, chez les Esséniens, l'existence d'hommes appelés les *Anivé harouah* (les humbles, ou les pauvres de cœur) qui dans la pauvreté s'efforçaient d'être des hommes au cœur contrit et ouverts à l'Esprit.

D. Flusser et Shalom Ben Chorin attirent notre attention sur la familiarité des gens de Qumran, comme du Jésus des Béatitudes, avec le Psaume 37. On connaît la méthode des rabbins : méditant sur tout le texte d'un psaume, Ils ne citent que tel ou tel verset qui donne la tonalité de ce psaume (procédé bien connu des liturgies chrétiennes dans le choix de l'antienne d'un psaume ou d'un cantique, procédé utilisé également dans les évangiles et les épîtres de Paul). Ainsi citent-ils le verset 11 : "Les humbles posséderont la terre et se délecteront dans une paix parfaite." Certes, "posséder la terre" pouvait signifier dans l'exégèse de Qumran "hériter véritablement du pays", voire même prendre possession de la montagne de Jérusalem, dans un proche avenir eschatologique. Mais il ne faut pas oublier qu'une interprétation spiri-

5. David Flusser, Judaism and the Origins of Christianity, Magnes Press, the Hebrew University, Jerusalem 1988

tuelle de ce verset du psaume a été donnée dans plusieurs passages classiques du *Talmud,* notamment dans *Mishna Sanh.* X,1 : "Tout Israël a part au monde futur, car il est dit : tout le peuple sera composé de justes qui hériteront à jamais de la terre (Is 60,21), et dans un autre texte très suggestif de la *Guemara de Babylone* (Souc. 29b) où est rapportée une parole d'un grand maître babylonien du 4e siècle après J.C., du nom de Rav : "Les biens des habitants seront détruits pour quatre raisons : à cause de ceux qui gardent pour eux le salaire des ouvriers ; à cause de ceux qui trompent les ouvriers sur leur salaire ; à cause de ceux qui rejettent le joug de leurs épaules et en chargent le prochain ; et à cause de l'arrogance ; l'arrogance est leur point commun ; mais des humbles, on dira : 'les humbles hériteront la terre'."

Certains exégètes juifs ou chrétiens ont voulu voir dans les "pauvres en esprit" ceux qui sont appelés dans la tradition pharisienne, puis rabbinique, les *Am Haaretz,* c'est-à-dire les illettrés, les ignorants. S'agissait-il alors de la part de Jésus d'un encouragement à l'intention des ignorants face à l'orgueil de certains maîtres pharisiens ? Certes, nous pouvons lire dans le *Talmud* des réflexions comme celle-ci : "Personne n'est pauvre si ce n'est en connaissance" [il faut entendre : de la *Tora* et de la Loi] (Ned. 41a) ou encore : "Un *Am Haaretz* ne peut être pieux" (Avoth 2,5). Mais il est certain que la majorité du peuple avait une profonde admiration pour les sages. Il est évident aussi que les pharisiens, comme Jésus, mettaient l'humilité au rang de vertu essentielle, comme le montrent les adages suivants : "La générosité, l'humilité, l'abnégation caractérisent les disciples d'Abraham..." (Avoth 5,22) ; ou encore : "La *Tora* ne se maintient que par les humbles" (Tan.Ki Tavo 24b). Mais on peut se demander avec Claude Montefiore [6] si "les rabbins auraient écrit 'Heureux sont les pauvres en esprit' sans que la seconde Béatitude soit : "Heureux sont les Sages' ou 'Heureux sont ceux qui étudient la *Tora*'".

Il est important ici de noter que dans les *Pirké Avoth,* un Rabbi du 2e siècle après J.C., commentant Jr 9,22 et 23 — une Béatitude avant l'heure de Jésus — disait : "Quel est le vrai riche? Celui qui est content de son sort, ainsi qu'il est dit : Si tu te nourris du travail de tes mains, tu seras heureux et content (Ps 128,2) ; heureux dans

6. Claude Montefiore, *Rabbinic Litterature and Gospel Teachings,* Ktav Publishing House, New York 1970.

ce monde, content dans le monde à venir." Il disait aussi : "Qui est digne de respect ? Celui qui honore toutes les créatures." On perçoit dans ces adages combien les rabbins, se préoccupaient de la place faite au prochain, quel qu'il soit, et à tout être créé par Dieu.

"Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés"

Qui sont ceux qui pleurent ? Le langage de Matthieu incite à penser qu'il se fonde sur plusieurs versets d'Isaïe (57,18 ; 61,1-3) et sur plusieurs versets de psaumes où Dieu apparaît comme le consolateur des endeuillés, particulièrement des *Avelé Tsion* (des endeuillés pour Sion). Les endeuillés, dans Isaïe, ne se lamentent pas pour un deuil personnel, mais pour un désastre national. Il est traditionnel dans le judaïsme d'unir la mémoire collective à l'aventure individuelle et de se réjouir en évoquant Dieu comme consolateur de son peuple. Un des noms donnés au Messie dans le *Talmud* est : *Menahem*, le Consolateur (Sanh. 98b). Remarquons que la forme lucanienne de ce verset : "Heureux vous qui pleurez maintenant, vous rirez", évoque immédiatement le verset 2 du Ps 126, très présent dans la liturgie du *shabbat* et des fêtes, et une de ses interprétations talmudiques : "Rabbi Yohanan disait au nom de Rabbi Shimeon ben Yahaï : il est interdit à la bouche d'un homme d'être pleine de rire en ce monde, car il est écrit (Ps 126,2) : "*Alors* notre bouche s'emplira de chants joyeux et notre langue d'accents d'allégresse". Quand ? Au temps où "l'on dira parmi les nations : l'Éternel a fait pour eux de grandes choses" (Id. 3). On disait de Rabbi Shimeon ben Lakish qu'après avoir entendu l'enseignement de son maître sa bouche ne fut plus jamais emplie de rire en ce monde (Ber. 31a).

"Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés"

Cette béatitude évoque deux versets bibliques : "L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de ce qui sort de la bouche de l'Éternel" (Dt 8,9), et la parole du prophète Amos (8,11) qui annonce "le temps où la faim et la soif envahiront le pays, non pas la faim de pain ni la soif d'eau, mais la faim et la soif de la Parole de Dieu", cette Parole qui seule peut garantir la justice. On a retrouvé aussi une très ancienne prière d'im-

ploration de pardon *(Selihah)* récitée pendant les Dix jours de Pénitence, dont la phrase conclusive est ainsi formulée : "Ton peuple, ton héritage, qui ont faim de Ta Bonté, soif de Ta Grâce, et qui languissent pour Ton Salut, sauront et connaîtront qu'à l'Eternel notre Dieu appartient la miséricorde et le pardon." Là aussi un parallèle certain est à établir avec la parole de Jésus.

"Heureux les miséricordieux, il leur sera fait miséricorde"

Comme le dit Ben Chorin : "Ici, la justice du talion selon la *Tora* se trouve interprétée de manière positive." C'est dans l'esprit même de l'interprétation juive. Sans avoir ici à entrer dans l'interprétation légale et nécessaire de cette fameuse loi, il faut mentionner que l'idée que miséricorde sera faite aux miséricordieux est énoncée par le *Talmud* (Shab. 151b) : "Celui qui fait miséricorde à ses semblables, il lui sera fait miséricorde"; par ailleurs, dans la Mekhilta se trouve l'adage : "Dieu agit avec vous comme vous agissez envers vos semblables".

"Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu"

L'expression "cœur pur" *(baré lev* ou *baré lévav)* existe dans les psaumes. On lit notamment au psaume 24,3 et 4 : "Qui montera à la montagne de l'Éternel, qui se tiendra en son saint lieu : celui dont les mains sont sans tache et dont le cœur est pur." S'approcher de l'Éternel, s'attacher à lui est donc bien le sort de "ceux qui ont le cœur pur". Asher Finkel [7] rapproche le terme *Baré lev* de *Nicheberé lev,* qui signifie "cœur brisé", de Is 61,1 où précisément "l'esprit de l'Éternel repose... sur celui qui est appelé à porter *la bonne nouvelle* aux humbles, à guérir les cœurs brisés et *à délivrer ceux qui sont captifs* (l'expression hébraïque est *velaassourim pekah qo'ah* que la Septante traduit par "donner la vue aux aveugles"). S.T.Lachs [8], dans son *A Rabbinic Commentary on the New Testament*, suggère que la phrase

---

7. Asher FINKEL, *The Pharisees and the Teacher of Nazareth*, Leiden 1964.
8. S.T. LACHS, *A Rabbinic Commentary on the New Testament*, Ktav Publishing House, New York 1987.

des Béatitudes "ils verront Dieu" puisse être considérée comme un commentaire middrashique de ce verset d'Isaïe.On peut également rapprocher l'expression "verront Dieu" de l'expression rabbinique courante : "voir la *Shekhina* " ou "accueillir la *Shekhina* ", le mot *Shekhina* étant utilisé pour désigner l'attribut d'immanence de Dieu. Pour les rabbins, quiconque accomplit un commandement de tout son cœur mérite que la Shekhina demeure auprès de lui.

"Heureux ceux qui font œuvre de paix, ils seront appelés fils de Dieu"

C'est une parole bien connue du grand Hillel, qui vécut au 1er siècle avant J.C. (Avoth 1.12) : "Ils font partie des disciples d'Aaron ceux qui aiment la paix et la poursuivent".

Le nom même de Dieu est Paix, dit la tradition (Lév. R. 9,9). Poursuivre la justice et la paix, c'est suivre le modèle d'Abraham notre père, c'est réaliser l'image de Dieu en l'homme, c'est donc dans la perspective biblique devenir fils de Dieu. La paternité de Dieu pour tous les hommes est mise en relation avec la notion de paix par le prophète Malachie 2,10 : N'avons-nous pas tous un seul Père, n'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ?".

Il nous faut reconnaître ici, dans la ligne de ce que nous avons dit à propos du "Royaume des Cieux", qu'avec Jésus et dès la rédaction du Nouveau Testament le terme "Fils de Dieu" et celui de "Père", se chargent d'une spécificité lourde de sens qu'il ne faut pas nier, sans pour autant y inclure les développements théologiques qui viendront par la suite.

"Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, le Royaume des cieux est à eux"

"Être persécutés pour la justice, persécutés par fidélité à l'amour de Dieu et à la *Tora* : les juifs savaient que leur élection, leur vocation pouvaient amener jusque là. N'avaient ils pas déjà perçu, comme cela est rapporté dans différentes sources, qu'en acceptant la *Tora* au Sinaï, en acceptant d'incarner la volonté de Dieu sur la terre, ils devenaient objets de haine (le mot "haine", *sinea*, est rapproché phonétiquement de Sinaï) pour tous ceux qui refusaient ce que signifiait

cette *Tora* ? À l'époque même de Jésus, sous la domination romaine, n'eurent-ils pas à subir le martyre pour ne pas renier leur foi? Après l'émergence du christianisme, cela fit, hélas, partie de leur destin.

Avoir ainsi mis en lumière les parallèles des paroles de Jésus avec des sources juives montre sans doute l'importance de l'étude du judaïsme pour mieux comprendre le message de Jésus. L'ébauche d'une telle réflexion peut aider à réduire le fossé qui, trop longtemps, s'est creusé entre les frères de Jésus et les héritiers de ses disciples. Puisse-t-elle permettre aux chrétiens et aux juifs, à tous ceux qui en notre temps ont soif de paroles d'espérance, de pouvoir entendre dans les "Béatitudes", ce petit joyau religieux et éthique, une Voix de Paix pour tous.

Colette KESSLER
Professeur de judaïsme
Vice-présidente des Amitiés judéo-chrétiennes

Revue d'éthique
et de théologie morale
"Le Supplément"

N° 202 Août-Septembre 1997

ÉTHIQUE BIOMÉDICALE ET THÉOLOGIE

Abonnements 1997 - France + DOM-TOM : 420 F TTC - Étranger : 506 F HT
CCP PARIS 4263-95 D - BP 65 - 77932 PERTHES CEDEX

Alain DURAND

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice

Si je proclamais dans les rues d'une ville quelconque : "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice", *outre l'étonnement que cette parole publique pourrait provoquer chez le passant, il y aurait sans doute mésentente sur le sens du propos évangélique. Le mot justice est trompeur. Quelles que soient les observations qu'exégètes, théologiens et pasteurs pourront faire pour expliquer qu'il ne faut pas ici entendre ce mot au sens habituel, le sens habituel ne va pas pour autant déserter le mot qu'il habite. Les justes sont et resteront, dans l'esprit de ceux qui entendent ce mot, des personnes dont le comportement reconnaît à autrui ce qui lui est dû. Est juste celui qui respecte le droit d'autrui. Est juste aussi celui qui, au-delà de la relation individuelle, travaille pour que les structures qui concourent à la répartition des biens matériels et culturels dans la société fonctionnent de façon équitable, c'est-à-dire en permettant que tous aient accès à une vie digne.*

Le passant qui comprendrait ainsi la béatitude évangélique passerait à côté du message qui lui est destiné. Certes, on peut regretter que la béatitude ne désigne pas cette justice sociale qui fait tant défaut. Dans un monde qui ne cesse de multipier les pauvres, avoir faim et soif de justice au sens actuel du terme ne mériterait-il pas de trouver rang parmi les béatitudes ? Quoi de plus grand, quoi de plus urgent de nos jours que le souci de la justice ?

Créant aujourd'hui comme autrefois des surprises dont il a le secret, Jésus ne dit pas ce que nous avons tant envie d'entendre. Avoir faim et soif de la justice dite "sociale" ne fait pas partie des béatitudes. Et il en va évidemment de même lorsque nous rencontrons une fois de plus le même mot dans une autre béatitude: "Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le royaume des cieux est à eux".

Le sens de cette béatitude ne peut être perçu qu'à la lumière du malheur proclamé pour les scribes et pharisiens hypocrites qui ferment à eux-mêmes et aux autres ce royaume des cieux. Pour comprendre cette justice mise au rang des béatitudes, il faut lire le portrait des injustes que trace saint Matthieu dans la suite aux chapitres 5 et 6. "Si votre Justice ne surpasse pas celle des scribes et pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux." *(5, 20) Il n'y a plus moyen de se faire illusion : est bienheureux celui qui ne s'estime pas avoir des droits devant Dieu parce qu'il aurait accompli la loi — celle-ci fût-elle l'accomplissement de la justice sociale ! — mais parce qu'il se tient devant Dieu dans sa propre vérité d'homme à jamais incapable de mériter quelque parcelle du royaume des cieux. Est bienheureux non pas celui qui construit de ses mains et à la sueur de son front une société où régnerait la justice sociale des hommes — puisse une telle société advenir et puissions-nous tous y travailler — mais celui qui sait ne jamais rien gagner devant Dieu à partir de l'œuvre de ses mains. Est bienheureux celui qui ne s'arrête pas à la lettre — aussi bien des lois que des dogmes en vigueur dans l'univers civil et le monde religieux — mais se risque à suivre l'esprit qui la déborde allègrement de toute part. Bienheureux, plus simplement encore, celui qui n'agit pas pour se faire valoir aux yeux des hommes au point que l'opinion d'autrui devienne le critère de son comportement, c'est-à-dire sa nouvelle loi.* "Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes pour attirer leurs regards" *(6,1). Celui qui a faim et soif de justice, celui qui est persécuté pour elle, est le portrait inversé du* "scribe et du pharisien hypocrite". *Au premier est donné le royaume des cieux, aux autres il est fermé.*

Il faut être reconnaissant au Christ de n'être pas venu bénir nos valeurs ni couronner nos grandeurs. Il nous révèle aujourd'hui une dimension difficilement accessible à nos esprits marqués du sceau de l'action historique, une vérité oubliée qui conditionne tout le reste : la grâce est le sol de l'action, l'élection précède la construction. La justice de Dieu n'est pas l'œuvre de nos mains, elle n'est que reçue.

Être capable de recevoir est le seul chemin qui puisse conduire au don de soi.

La béatitude de la justice est là, aujourd'hui, pour arracher les artisans de justice humaine à l'illusion qu'une telle pratique pourrait les rendre "justes" devant Dieu. Nul ne possède le royaume des cieux parce qu'il est un bon ouvrier, mais il peut être un bon ouvrier celui qui accepte que Dieu lui donne de l'être. Aussi étonnant que cela soit, celui qui ne reçoit pas sa vie comme un enfant, celui qui se comporte comme la source même de son être, ne peut pas ouvrir un libre avenir à la cité des hommes. Il s'enferme dans un absolu qu'il engendre dans sa fière volonté de faire du bien aux autres. Ah, scribes et pharisiens hypocrites ! Que peut donner celui qui a perdu jusqu'au souvenir de ce qu'il a reçu ?

Avoir faim et soif de justice, c'est n'être jamais quitte avec la loi, avec toute loi, qu'elle soit du ciel ou de la terre. Nous pouvons mettre dans cette loi impuissante à nous rendre saints toutes les exigences qui naissent de la lutte contre ces injustices qui ont pour noms exploitation, racisme, pauvreté, faim, analphabétisme. Saint Matthieu y mettait l'aumône (6, 1-2). Je suis persuadé que la société (plus) juste qui reste toujours à construire tirerait avantage à ce que ses artisans soient animés de l'esprit des béatitudes. Avoir faim et soif, c'est le contraire de l'achèvement, de la fermeture, de la vérité conçue indépendamment des autres. Une telle béatitude porte des fruits en écoute de l'autre puisqu'elle prend racine non dans notre capacité de donner mais de recevoir, c'est-à-dire en cela même qui nous constitue créatures d'un Dieu auquel nous devons tout. Cette béatitude creuse en nous le comportement indispensable à qui veut lutter pour un monde juste : écouter d'abord les victimes. Sans cela, tout est vicié et le pharisaïsme n'est pas loin. Quelle bonne œuvre peut-on faire lorsqu'on est repu de sa propre vérité ? Bienheureux ceux qui ont faim et soif !

Quand se rencontrent aujourd'hui la justice dont parle les béatitudes et cette justice dite sociale qui habite désormais notre langage quotidien, quand ce mot de justice mêle ainsi des sens différents difficilement conciliables dans nos têtes, c'est aussi pour nous dire quelque chose, à savoir qu'il n'y a de vraie justice faite par les hommes que sur fond d'une autre justice, qui ne peut qu'être reçue. Il n'est pas nécessaire que cette dernière soit toujours nommée. Il n'est surtout

pas requis qu'elle soit politiquement célébrée, mais il importe qu'elle creuse son sillon dans le cœur des artisans d'un monde différent.

Il y a une aumône destinée à rester secrète au cœur du monde, nous dit Jésus (Mt 6, 1-3). Il y a, en termes actuels, des œuvres de justice qui ne sont pas accomplies pour la gloire de leurs auteurs mais pour le bien des victimes. "Ton Père qui voit dans le secret te le rendra". Quant à ceux pour qui la justice de Dieu n'aurait rien à voir avec un comportement d'hommes créateurs de justice humaine, il est à peine besoin de souligner combien le royaume des cieux leur est étranger. Comment, en effet, les "bienheureux" auxquels sont adressées les promesses du royaume (Mt 5,3-11), parmi lesquels se trouvent les affamés de justice et ceux qui sont persécutés pour elle, ne seraient-ils pas les mêmes que les "bénis" du Père (Mt 25, 34) qui reçoivent précisément en partage ce royaume préparé pour eux depuis la fondation du monde parce qu'ils ont rompu le pain à l'affamé, visité le prisonnier et accueilli l'étranger ?

Décidément le mot justice, hier et aujourd'hui, n'est pas trop riche de sens divers pour que nous entendions quelque chose de la Parole de Dieu !

Alain Durand, o.p.

Dennis GIRA

Béatitudes chrétiennes et bouddhisme "occidental"

Il est aujourd'hui impossible d'ignorer le fait que le bouddhisme, maintenant reconnu officiellement par les autorités civiles, attire de plus en plus de personnes. En effet, depuis janvier 1997, cette tradition, quasiment inconnue en France il y a quelques décennies, a droit à l'antenne tous les dimanches matins dans le cadre des émissions religieuses programmées sur France 2. Quant à sa puissance de séduction, une enquête menée par l'institut CSA auprès des jeunes (18 - 24 ans) et publiée dans *La Vie* du 27 mars 1997 a beaucoup à nous apprendre. Les résultats indiquent que les jeunes jugent le bouddhisme plus épanouissant et plus porteur d'espoir que le christianisme [1], ce qui est une situation paradoxale dans un pays mondialement connu pour son héritage chrétien. Et puis il y a le succès des visites très médiatisées du Dalaï-Lama dont la dernière (26-30 avril 1997) a rassemblé six mille personnes à la Rochette, en Savoie. Le bonheur authentique de ceux qui étaient venus y écouter son message de paix, d'espoir et de libération intérieure paraissait évident. Et ce bonheur — « béatitude » — est partagé par des centaines de milliers d'autres

1. Pour une analyse détaillée de ce sondage, voir *La Vie* du 27 mars au 2 avril 1997, n° 2691, p. 18-30.

Français et par des millions d'autres Occidentaux, en Europe et en Amérique du Nord.

Il n'est pas question ici de présenter la tradition bouddhique dans toute sa cohérence. Cela a déjà été fait dans le numéro 193 (août 1989) de *Lumière et vie* consacré aux « bouddhismes en Occident ». Il s'agit maintenant de réfléchir plus spécifiquement, d'une part au bonheur que propose le bouddhisme et, d'autre part, à celui que beaucoup d'Occidentaux cherchent quand ils se tournent vers cette tradition pour les soutenir dans leur quête intérieure (l'un peut, en effet, ne pas toujours coïncider avec l'autre). En guise de conclusion, nous essaierons de dégager ce qui, par rapport à la Voie bouddhique, est spécifique à la cohérence chrétienne telle qu'elle se présente dans les Béatitudes.

I

Le bonheur proposé par le bouddhisme

Pour comprendre ce qu'est le bonheur proposé par le bouddhisme, il faut sans doute réfléchir aux deux premiers versets du *Dhammapada* (recueil d'aphorismes de l'ancien canon d'écritures saintes bouddhiques) :

« En toutes choses, l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant, tout provient du mental. Si un homme parle ou agit avec un mauvais mental, la souffrance le suit d'aussi près que la roue suit le sabot du bœuf tirant le char. »

« En toutes choses l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant. Tout se fait par le mental. Si un homme parle ou agit avec un mental purifié, le bonheur l'accompagne d'aussi près que son ombre inséparable. » *(Dhammapada,* Les Deux Océans, p. 9)

Ce texte montre clairement à quel point la souffrance et le bonheur sont tous deux liés au mental, et donc au regard que l'on pose sur le monde — et sur soi-même. Selon l'analyse bouddhique, l'homme souffre sans cesse d'une insatisfaction, d'une frustration dont il connaît mal la source. Or, cette souffrance vient de l'ignorance foncière, qui est la sienne, du fait pourtant évident pour un bouddhiste, que tout est éphémère, y compris l'homme et tout ce qui lui est le plus cher.

Chacun en effet est en général convaincu qu'au fond de lui quelque chose résiste aux changements qui sont pourtant le lot de tous les autres phénomènes en ce monde, et c'est ainsi qu'il pose sans cesse des actes égocentriques pour tenter de trouver son épanouissement. Malheureusement, ceux-ci le plongent de plus en plus profondément dans la souffrance qui, comme dit le *Dhammapada*, le suivra « d'aussi près que la roue suit le sabot du bœuf tirant le char ». C'est là en effet que joue l'implacable loi *karmique* (le *karma* est l'acte et ses conséquences — et tout acte égocentrique posé dans cette vie portera un fruit négatif dans une vie ultérieure, ce qui bloquera l'homme dans le cycle sans fin des morts et des naissances ou *samsara).*

Le Bouddha, après avoir analysé cette « maladie » qui touche tous les hommes, explique que l'on peut en guérir. Pour celà, il faut déraciner les passions qui poussent chacun à poser ces actes égocentriques et c'est ainsi que, peu à peu, l'ignorance qui aveugle les êtres sur leur véritable nature se dissipera. Le véritable bonheur pour l'homme, dans cette perspective, c'est donc la libération de tout attachement (aux choses, à ses idées, à son soi illusoire). Il comprend que tout ceci ne mérite absolument pas l'importance que, dans son ignorance, il lui accordait. Autrement dit, l'homme fait l'expérience du *nirvana* (littéralement « l'extinction ». Mais il ne s'agit pas de l'extinction du soi, mais de la fausse idée qu'il s'en fait).

Alors, comment arriver à ce bonheur, le seul qui vaille et qui accompagne l'homme « d'aussi près que son ombre inséparable » ? En suivant les traces du Bouddha. Car ce maître incomparable a laissé toute sorte de conseils concernant l'éthique, la discipline mentale et la sagesse, qui seuls permettent à l'homme de voir les choses comme elles sont réellement. Dans le bouddhisme il n'y a ni Dieu, ni révélation, ni « dogme » imposé par une autorité quelconque. Chacun est invité à faire sienne l'expérience d'éveil qui, il y a 2500 ans, a fait du Prince Siddhartha un Bouddha — un « éveillé » — et chacun est encouragé à vérifier pour lui-même que le véritable bonheur, la libération de toute souffrance, dépend de l'effort qu'il fait pour vivre quotidiennement dans la liberté totale vis-à-vis de tout attachement, ce qui permet en même temps de pratiquer une compassion qui ne peut être qu'universelle car elle n'est limitée ni par les « préférences » pour les uns ni par les « aversions » pour les autres. Ce n'est pas sans raison que l'image du bouddhisme en Occident est celle d'une tradition pacifiante et extrêmement tolérante.

II

Le bonheur recherché par de nombreux bouddhistes occidentaux

La cohérence interne de cette quête bouddhiste d'un bonheur qui ne soit pas fondé sur les sables mouvants d'un monde foncièrement éphémère est quelque chose d'impressionnant. Mais ce bonheur là est-il toujours celui que cherchent les Occidentaux qui s'intéressent au bouddhisme ? Certains diraient que oui, d'autres que non. D'autres encore insinueraient que l'exotisme les attirent, ou tout simplement qu'ils ont été déçus par un christianisme en déclin. Ce sont là, me semble-t-il, des réponses trop rapides à une question très complexe.

Lorsqu'on essaie de faire la liste des raisons pour lesquelles de nombreux Occidentaux s'intéressent au bouddhisme, on constate que plusieurs d'entre elles correspondent à des attentes auxquelles le bouddhisme, dans l'idéal, peut effectivement répondre. Les enseignements bouddhiques sur le caractère éphémère de toutes choses par exemple, peuvent être facilement acceptés par ceux qui sont profondément insatisfaits du monde tel qu'ils en font l'expérience. Et ceux qui ne peuvent consentir à l'idée d'un Dieu d'amour — qui tout en étant tout-puissant, ne peut rien faire, ou pire, ne fait rien, pour éliminer la souffrance des innocents — mais qui pourtant veulent suivre une voie spirituelle authentique, accueillent aisément le bouddhisme. Ils trouvent en effet dans cette tradition, une voie bien balisée depuis 25 siècles par de grands maîtres spirituels, mais nul n'y parle jamais de Dieu. Le problème de Dieu et le problème du mal (la souffrance des « innocents » s'explique de manière cohérente dans le cadre de la loi *karmique*) sont alors évacués d'un coup. D'autres encore qui veulent assumer la responsabilité totale de leur propre développement spirituel se retrouvent également dans le bouddhisme car il souligne l'importance de la pratique spirituelle et éthique de chacun. Quant aux hommes qui partagent l'aversion généralisée de ce siècle pour tout ce qui peut sembler « dogmatique », ils ne peuvent que se sentir à l'aise dans une tradition où l'expérience est toujours le critère de la vérité. Et même si le bouddhisme propose à chacun une grille de lecture pour l'aider à mieux comprendre sa propre expérience, il n'impose jamais une vérité qui ne puisse pas être vérifiée. À chacun d'évoluer à sa vitesse propre. Il faut noter que cela ne veut pas dire — et là,

de nombreux Occidentaux font une erreur — qu'il n'y ait pas d'exigences dans le bouddhisme et que toutes les vérités se vaillent. La voie bouddhique est au contraire très exigeante, et il n'y a pas plusieurs vérités libératrices. Dans les formes les plus anciennes du bouddhisme, il est clair que quiconque ne comprend pas les notions fondamentales concernant le caractère illusoire de son propre moi et de tout phénomène, ne peut arriver à l'éveil. De l'autre côté, dans les formes plus tardives du bouddhisme, l'expérience de la non-dualité est fondamentale. Celui qui n'accepte pas la relativité de son propre moi et des relations entre des individus demeurera donc dans l'ignorance. Certes, il sera toujours toléré, mais aussi longtemps qu'il restera attaché à sa manière erronée de penser — en continuant à faire des distinction entre sujet et objet, entre sujet et sujet, comme s'ils avaient une existence indépendante — il ne pourra faire l'expérience d'un véritable bonheur.

S'il y a des attentes, comme celles que nous venons de voir, auxquelles le bouddisme répond magnifiquement, d'autres posent certaines difficultés. Le pourquoi de ces difficultés se reflète dans les mots mêmes qui sont employés pour les exprimer car ils ne s'incrivent pas du tout dans le vocabulaire habituel du bouddhisme. Le problème du vocabulaire est d'ailleurs extrêmement important et les maîtres bouddhistes en France en sont très conscients. Il n'y a pourtant là que la pointe d'un iceberg culturel gigantesque dont la plus grand partie reste cachée et risque un jour ou l'autre d'être cause de naufrage pour qui ne le saisit pas. On peut s'interroger par exemple sur ce qui attend un Français (ou un Occidental en général) qui chercherait son bonheur ou son épanouissement « personnel » dans le bouddhisme. Dans le sondage de *La Vie*, 46 % des jeunes ont affirmé penser que le bouddhisme « favorise l'épanouissement personnel » (seuls 29 % disent la même chose du christianisme). Mais que veut dire le mot « personnel » pour eux, et quelle est donc la nature du bonheur qu'ils cherchent ? Sont-ils prêts à accepter la radicalité de l'enseignement bouddhique sur le caractère illusoire de ce moi qu'ils veulent « réaliser » ou « épanouir », souvent avec beaucoup de passion.

Nombreux sont également ceux qui sont persuadés que le bouddhisme propose un enseignement qui valorise « la réincarnation » et qui offre donc à l'homme la possibilité de s'épanouir en relativisant la mort, ou en y échappant. Or ceci correspond plutôt à la vision réincarnationniste qui prévaut en Occident — où l'on se préoccupe beaucoup du développement du moi — mais n'a rien à voir avec ce

que pensent les bouddhistes. Pour ces derniers, l'idée même qu'ils puissent croire à cette doctrine figure sur la liste des « bêtises » qui risquent de déformer le véritable enseignement bouddhique [2].

Et que dire de ceux qui proclament que le bouddhisme parle merveilleusement bien de l'amour ? Sans doute y a-t-il là encore malentendu. Si, en effet, ils cherchent le bonheur dans des relations intimes et profondes entre des êtres qui engagent là leur liberté et à travers lesquelles ils espèrent s'épanouir comme personnes, alors une question absolument primordiale se pose : quel est le statut de la personne humaine dans le bouddhisme, qu'il s'agisse de sa propre personne ou de celle de l'ami(e) ou de l'aimé(e)? Sont-ils prêts à accepter que la relation de l'amour est quelque chose d'éphémère ou sont-il attachés quelque part en eux à l'idée que cet amour est la clé d'un bonheur véritable et durable qui, comme l'amour lui-même, sera plus fort que la mort ?

III

Le bonheur et les Béatitudes chrétiennes

Ces toutes dernières remarques nous amènent à quelques réflexions sur la cohérence chrétienne que les Béatitudes manifestent avec tant de clarté. Il me semble tout d'abord que les Béatitudes promettent, de manière très paradoxale, le bonheur à ceux qui se trouvent apparemment dans des situations qui sont plutôt jugées « malheureuses » par le monde et même par certaines traditions spirituelles. En effet, les « bienheureux » des Béatitudes ne sont ni les riches (on l'a toujours dit) ni ceux qui sont « bien dans leur peau », ni ceux qui sont personnellement épanouis, ni ceux qui maîtrisent leur mental, leurs émotions et leur progrès spirituel en s'appuyant sur des pratiques destinées à les amener à cette maîtrise. Ce ne sont pas non plus ceux qui sauraient vraiment aimer les autres de manière exemplaire. Autrement dit, le bonheur des Béatitudes ne dépend essentiellement ni de ce que l'homme fait ou peut faire, ni de ce qu'il accomplit ou peut accom-

2. Voir « Visite de Sa Sainteté le Dalaï Lama », numéro spécial de la revue bouddhiste *Dharma* (avril 1997), p. 28-29.

plir, ni de ses pratiques méditatives ou ascétiques. Ce bonheur dépend d'abord de l'humble reconnaissance du fait que c'est dans une relation amoureuse avec Dieu que tout sera accompli. Et dans cette confiance l'homme peut déjà faire l'expérience, comme d'un avant-goût du bonheur sans limite qui lui est promis par ce Dieu qui l'aime comme il est, dans sa pauvreté, et qui accompagne les efforts qu'il fait pour que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne vienne, que sa volonté soit faite etc. L'homme s'abandonne à Dieu, et en ce sens-là, il y a un « moi » qui meurt. Mais c'est une vraie libération de tout ce qui pèse sur lui dans cette vie. Cependant dans la perspective chrétienne plutôt que d'être libéré (ou de se libérer) « de », l'homme est libéré « pour » — libéré pour participer, avec tous ses frères et sœurs, à la dynamique relationnelle de la vie de Dieu lui-même ; et surtout d'être libéré « par » — par ce Dieu qui l'invite à partager sa vie. (Les autres articles publiés dans de ce numéro développeront certainement ces points qui, me semble-t-il, découlent de la foi chrétienne.)

Il y a donc là deux types de bonheur et chacun dépend de la cohérence, bouddhiste ou chrétienne, qui le « définit ». Aujourd'hui, peut-être plus que dans le passé, chacun est donc appelé à discerner quel bonheur il désire et quel chemin l'y conduira. Il serait naïf d'imaginer que les chemins proposés par ces deux traditions sont interchangeables, que l'on pourrait mélanger les éléments de l'un avec des éléments de l'autres, ou que l'on pourrait simplement écarter ce qui semble inacceptable dans l'un ou dans l'autre. Car si on le faisait, le chemin en question risquerait de perdre sa capacité à porter l'homme jusqu'au bout de son cheminement. Mieux vaut donc se laisser interpeller par la cohérence de l'autre pour aller jusqu'au bout de la richesse de sa propre tradition. N'est-ce pas là le véritable fruit du dialogue interreligieux ?

Dennis GIRA

Directeur adjoint de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut catholique de Paris

ÉTUDES THÉOLOGIQUES & RELIGIEUSES

1997/3

Secrétariat-Abonnements :
13, rue Louis-Perrier F-34000 MONTPELLIER

Abonnement 1997 :
France 160 FF
Etranger 180 FF

Prix de ce n° :
60 FF
(franco 75 FF)

CCP : Etudes théologiques et religieuses 268.00 B.Montpellier

Christian BIOT

Béatitudes et service pastoral

Lors de la célébration de mariages ou de funérailles, le texte des Béatitudes est souvent proposé comme lecture évangélique. Il devient une sorte de texte passe-partout pour indiquer un vague idéal au couple qui célèbre sa fondation ou pour servir d'introduction... à un éventuel projet de canonisation du défunt. Cette proclamation de Jésus qui ouvre le sermon sur la montagne peut-il trouver d'autres usages dans la pratique pastorale ?

En faisant appel à mon expérience d'aumônier d'hôpital et d'aumônier de prison, je fais les brèves remarques suivantes.

I

Un texte qui me sert de révélateur

* Un soir de novembre 1992, en arrivant dans la chapelle de l'hôpital, j'ai trouvé Mme F. Son mari vit probablement ses derniers jours sans qu'ils aient pu encore se parler l'un à l'autre de ce qui survient. Elle pleure, c'est-à-dire qu'elle a renoncé à se montrer battante, invincible. Elle peut être atteinte, rejointe. Les mots qui vont s'échanger ne seront plus des mots de convenances. Ce soir là, il me semble que j'ai compris quelque chose de la béatitude des pleurs : heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés. La cuirasse du "devoir bien faire et bien se tenir" a été fendue par la douleur et le chagrin ; une part

de l'immobilité a cédé la place à une possible blessure. Cette femme n'était pas heureuse de pleurer, mais elle pouvait, en se laissant aller à pleurer, laisser aussi s'ouvrir un chemin vers un peu de consolation. De telles conduites, à la fois volontaires et involontaires, ouvrent un chemin pour ceux qui vont être séparés par le silence et l'espace de la mort : ils se diront, peut-être, des mots qu'ils se taisaient l'un à l'autre jusque là ou même des mots qui n'avaient pas encore surgi à leur intelligence et à leur cœur.

* Dans sa cellule, Jean me raconte, une nouvelle fois, ses prouesses. Depuis qu'il a appris à manier les armes en Indochine, sa vie a bien souvent basculé du côté de la violence. Il fallait vivre et il avait du goût à vivre dans le risque et dans les marges de la loi. Puis son visage et sa voix se modifient quand il évoque un autre pays lointain où il a commercé pendant quelques années : il y a là-bas une femme, un enfant aussi. Il voulait rentrer en France pour régler ses affaires et s'installer avec elle. Les affaires ont tourné autrement pour lui. Alors vient la question : "Comment faire savoir à cette femme lointaine que je l'aime toujours et que mon intention n'était pas de l'abandonner mais de la retrouver ? Comment lui dire qu'elle est 'ma vie' alors que les barreaux de la cellule et les barrières de la maladie me retiennent ici à jamais ?" Dans cet instant, les yeux de Jean embués de larmes sont comme ceux d'un enfant. Me vient à l'esprit la béatitude des cœurs purs.

* Ainsi, bien souvent, des événements, des récits, des rencontres provoquent une sorte de court-circuit entre eux et telle ou telle béatitude (ou tel ou tel passage de l'évangile). Court-circuit : cela relève davantage d'un phénomène rapide, et fugitif, que d'un travail d'analyse qui fonderait la convergence entre ces événements bien étayés et le texte bien étudié, une convergence qui mettrait en valeur le jeu de la vie et de la mort.

En effet, à trop se laisser prendre dans cette pratique du court-circuit deux risques surgissent.

1. Celui de sacraliser des événements, des gestes ou des moments dont il n'est pas posssible de saisir tous les tenants et tous les aboutissants. Ici, je pense à certains phénomènes de 'conversions' qui se manifestent pendant un séjour hospitalier ou un séjour carcéral. Ainsi Joseph. Il termine une très longue peine qui a été prolongée à la suite

de sa responsabilité dans des soulèvements de détenus. Cependant, il découvre la Bible, prend contact avec des chrétiens et transforme sa cellule carcérale en cellule monacale. En signe de retrait du monde (et/ou pour rendre la communication plus difficile avec les surveillants ?), il ne parle plus et communique avec une ardoise ; en signe d'amitié, il fait largement profiter d'autres détenus de ses possibilités de cantiner de la nourriture et de ses talents de cuisinier. Pour beaucoup, c'est une vraie conversion, la transformation d'un violent en doux et la démarche d'un affamé de justice. En moi, peut-être parce que je n'ai pas su trouver un bon chemin de relation avec lui, et aussi parce j'apprécie (je juge) qu'il y a quelque chose d'excessif en lui, il y a un peu de scepticisme.

Alors je préfère dire : telle situation me "donne à penser" la béatitude, plutôt que : dans cette situation, je tiens (enfin) la réalisation de la béatitude.

2. L'autre risque consiste à vouloir percer le secret de ce qui se passe entre Dieu et tel ou tel être humain, et aussi de ce qui se passe dans les relations humaines. La précaution évangélique de ne pas nous livrer ce qui s'est dit entre Jésus et Zachée tandis qu'ils étaient dans la demeure de ce dernier me semble une référence indispensable. Sinon, dans leur manipulation, les Béatitudes peuvent devenir des instruments de 'consécration' ou de 'malédiction' dont chacun, clerc ou non, userait à sa guise. Dans une prison, les détenus n'ont pas tous le même statut.

Certains bénéficient d'une bienveillance exceptionnelle due à la protection liée à leurs responsabilités politiques, à leur honorabilité sociale ou à leur fortune. Mais, dans la vie ordinaire d'une prison, toute une hiérarchie s'instaure aussi à partir de la qualification des délits commis. Ceux qui sont en bas de l'échelle sont ceux qui sont accusés de délits sexuels, notamment de violences sur des enfants. Or, comme la violence traverse habituellement ces hiérarchies, la béatitude des doux risque bien d'être perçue comme une lecon de morale impossible ou comme une référence à un code qui est complètement étranger au code d'usage ou d'honneur en vigueur. De même, quand le poids d'une culpabilité incertaine écrase un détenu, la béatitude des cœurs purs risque bien d'enfoncer un peu plus l'auditeur d'une telle prédication : comment cette béatitude pourrait-elle être entendue comme une parole de libération, comme une invitation à se mettre en route (ce

qu'on lit dans la traduction proposée par Chouraqui : En avant...) ? La béatitude se retourne alors en malédiction, ou, plus exactement, elle semble annoncer une malfaisance dont Dieu serait l'origine et pas seulement une situation de malheur dans laquelle l'homme se serait laissé descendre.

Un des procédés de lecture qui protège des courts-cicuits serait-il, alors, de considérer les Béatitudes comme des révélateurs de la personne du Christ ? Si l'évangile de Matthieu met ce texte comme proclamation initiale de Jésus, n'est-ce pas pour parler de Jésus lui-même, pour donner une grille de lecture à l'ensemble des pages qui vont suivre ?

Mais est-ce possible de prendre une à une chaque béatitude et de la coller comme un titre sur tel ou tel événement raconté par Matthieu ou par un autre évangéliste ? Cela peut être le travail d'un prédicateur lors d'un "chemin de croix" ; mais cela ne dépasse pas l'exhortation morale ni le court-circuit.

II

Une tentative sans ambition

Chaque quinzaine une messe est célébrée à la prison le dimanche matin. Pour le dimanche 23 janvier 1996, le texte liturgique proposé était les Béatitudes. Avec quelques détenus, dans l'après-midi du samedi 27, nous avons pris un temps de lecture de cette proclamation à partir de la page reproduite ci-dessous.

Évangile de St Matthieu, chapitre 5, versets 1 à 10

Voyant les foules, Jésus monte sur la montagne. Il s'assoit. Ses disciples s'approchent de lui. Il ouvre la bouche et dit :

1. Heureux les pauvres de cœur (les remplis qui n'ont plus besoin de personne) à eux est le Royaume des cieux	2. Heureux les doux (les violents qui s'imposent de force) ils hériteront de la terre
3. Heureux ceux qui pleurent (les enfermés dans leur chagrin, leur souffrance) ils seront consolés	5 Heureux ceux qui font miséricorde (les 'sans pitié') pour eux, il y aura miséricorde
4. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice (les blasés) ils seront rassasiés	8. Heureux les persécutés pour la pour la justice (les j'prends pas de risques) à eux le Royaume des cieux
6. Heureux les cœurs purs (les esprits tordus et les envies perverses, les êtres pleins de détours) ils verront Dieu	7. Heureux les artisans de paix (les êtres de guerre et de destruction) ils seront appelés Fils de Dieu

* Proposition de lecture : ce texte décrit les conditions qui rendent possible les rencontres fraternelles et la rencontre de Dieu.

Par exemple, on n'est pas heureux parce qu'on pleure ; mais les pleurs montrent qu'on n'est pas fermé sur soi et qu'on est capable de recevoir d'un autre une présence réconfortante. Cet autre, c'est un homme ; cet autre, c'est Dieu aussi.

La numérotation des béatitudes permettait de suivre le fil de la proclamation tel qu'il est proposé dans Matthieu ; la répartition dans le cadre facilitait le repérage des formules qui se font écho. En ajoutant au texte lui-même des expressions négatives des Béatitudes (≠...) nous prenions le risque de rétrécir le champ d'interpétation de ce texte : est-ce qu'il n'y a que l'adjectif violent qui peut être opposé à l'adjectif doux ? L'objectif visé est exprimé dans la proposition de lecture.

* Pourquoi faire ainsi ?

Nous voulions éviter deux écueils, celui d'une lecture trop moralisante des Béatitudes et celui d'une lecture complètement déconnectée de la réalité quotidienne dans laquelle nous sommes, les uns et les autres, appelés à cheminer.

Une lecture trop moralisante, ce serait une lecture où le lecteur comprendrait immédiatement les Béatitudes comme une description ou une injonction. Une description : puisque tu es pauvre de cœur, tu as ou tu auras le Royaume de Dieu,... puisque tu es doux, tu hérites ou tu hériteras de la terre. Une injonction, c'est un ordre donné : tu dois faire ceci ou tu ne dois pas faire cela,... tu dois être pauvre ou doux ou affamé et, alors, tu pourras accéder à la récompense du royaume ou de l'héritage. Une lecture déconnectée serait celle qui renverrait la mise en œuvre des Béatitudes à un au-delà inaccessible. Le pari retenu était donc de proposer une lecture du texte comme l'évocation (ou la découverte) des conditions qui rendent possible la rencontre des êtres humains entre eux et la rencontre avec Dieu. Alors, en choisissant ce *"lieu de la rencontre"*, il s'agissait bien de se laisser interroger à la jointure de la vie et de la mort, à la jointure de ce qui fait exister (la reconnaissance) ou de ce qui renvoie dans le néant (la méconnaissance). Il ne s'agit donc plus de vouloir s'élever à une exigence morale ou de vouloir tenter l'impossible d'un au-delà mais de saisir, dans la faiblesse et la limite de l'aujourd'hui, ce vers quoi nous fait approcher Jésus dans cette proclamation, notre condition d'homme : être homme, être fils de Dieu, être du royaume, la joie qu'il y a à le devenir.

Cette tentative de lecture entreprise avec des détenus me semble s'inscrire dans les phrases du Père Fr. Genuyt publiées dans cette revue en septembre 1987 :

"Les béatitudes ne sont pas, en effet, une liste de conseils, de prescriptions et, pour tout dire, ce ne sont pas des injonctions du type : fais ceci et tu auras cela. Si elles étaient des injonctions, elles nous enfermeraient dans la jouissance propre à l'observation de la loi. Mais il n'y a pas de jouissance à être pauvre ou persécuté. En revanche, le pauvre ou le persécuté est déclaré et, par cette déclaration, fait bienheureux de ce qu'il a jouissance du Royaume. Le bonheur n'est donc pas promis en conséquence de la loi. Il est purement asserté. Ne peut y correspondre que la foi, et c'est encore une béatitude" (*L. et V.* n° 183 p. 43).

Cependant, si le travail accompli avec les détenus ne visait que la description de ce qu'ils réalisent parfois : être assez pauvre ou pur ou doux pour entrer en relation avec autrui ou avec Dieu, il manquerait alors ce qui est pourtant l'essentiel de cet acte poétique de Jésus : le don que produit la parole de celui qui est le Verbe de Dieu.

III

Le don des béatitudes

La construction littéraire du texte de Matthieu révèle que les Béatitudes ne sont pas de l'ordre d'un constat. Elles ne disent pas un savoir que Jésus voudrait communiquer à ses auditeurs ; elles ne sont pas plus un jugement qui vient clore ou sanctionner une expérience ou une conduite. La béatitude n'est pas un souhait banal ou une bénédiction réductible au 'bonjour' du matin ou au 'bienvenue' lors d'une fête. Elle est une parole créatrice qui engage celui qui la profère et qui appelle celui qui l'entend. Elle est une parole qui prend forme ou qui prend corps dans sa prononciation et dans son acceptation. Ainsi le travail de lecture auquel nous avons fait allusion dans les pages précédentes de cet article ne peut être qu'une préparation à l'accueil de ce qui vient toucher mystérieusement le cœur caché de l'homme. Sur cette part mystérieuse du détenu je n'ai pas de prise, pas plus que je n'avais prise sur cette part d'un malade ou d'un mourant.

Il y a seulement parfois l'écho d'un effet de cette parole christique, transformatrice de l'être, dans ce que peuvent en dire ceux qui ont fait le chemin de la souffrance, de la maladie ou de l'emprisonnement. Certains disent alors comment est né en eux quelque chose d'une joie ou d'une paix intérieures, comment la traversée n'a pu être épargnée des naufrages que par la présence d'autres et la confiance mutuelle qui les a construits. Signe de la foi en eux, de la foi entre eux et de la foi en Lui.

Alors peuvent se lire, comme des paroles proposées en écho l'une de l'autre, celles du récit de la création du premier au sixième jour et celles des Béatitudes au septième jour.

Christian BIOT
Aumônier d'hôpital

Jean-Pierre JOSSUA

“Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés”

Si je choisis de m’intéresser, au moins pour cette fois, aux Béatitudes en tant qu’elles nous disent quelque chose de la vie présente, je ne sais par où prendre celle des affligés (selon Matthieu) ou de ceux qui pleurent (selon Luc). Des Béatitudes spirituelles — cœurs pauvres et purs — ou actives — miséricordieux, doux, faiseurs de paix — du premier, on peut se persuader qu’elles comportent ici bas leur part secrète de bonheur, car elles sont justes, *accordées au secret du monde, bénies par Dieu. Des Béatitudes concrètes et passives du second — pauvres, affamés, persécutés —, on peut admettre que s’il est écrit que Dieu les accomplira par un retournement de toutes choses dans le Royaume, il n’en reste pas moins que devant interpréter l’Évangile dans des vies et une histoire qui durent nous tentons de les accueillir et d’inscrire sur terre cette subversion, à notre mesure, offrant le bonheur du pain et du droit.*

Mais que faire de la tristesse et des larmes ? Je n’ai pas envie aujourd’hui de dire que dans la logique du texte de Matthieu — les pauvres de Dieu, les affamés de la justification — il s’agit de ceux qui s’affligent du retard du Règne ; car l’Évangile doit dire quelque chose pour tous les êtres. Pas envie de suivre le mouvement d’actualisation que l’on peut décider en lisant Luc, et de décider de sécher les pleurs par notre action bienfaisante ; nous ne pouvons rien, face

à la plupart des peines. Pas envie de spéculer sur le cœur qui peut s'ouvrir, dans les larmes, pour une compassion envers autrui ; il lui arrive aussi de se fermer et de s'aigrir. Pas envie de me satisfaire de l'ultime : de ce que Dieu créera de vie et de foi de l'autre côté de la Porte, lors Grand pardon ; c'est pour tel être, tout de suite, que je suis requis de parler de "bonheur" dans la réalité de l'affliction.

Et voici que je me suis fait la part trop difficile. En écartant ces interprétations honnêtes, je suis venu me heurter au mur du mal incompréhensible, scandaleux. Et je ne sais plus que dire à celui, à celle qui pleure. À l'un, peut-être, qui croit, je suggèrerai que s'il ouvre son cœur dans la confiance, Dieu, qui ne cesse de le chercher, se montrera proche, secourable. Devant l'autre, qui ne croit pas ou ne parvient pas à apaiser son angoisse, à ouvrir sa souffrance, je me tairai et lui prendrai la main, sans me laisser submerger moi-même par le malheur et la culpabilité. Je suivrai le conseil de Paul : "Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure".

Jean-Pierre JOSSUA

Isabelle CHAREIRE

Les Béatitudes, espace de la vie théologale

Il est des joyaux qui encombrent ! S'en parer, c'est s'exposer ; les enfouir, c'est masquer leur éclat. À trop évoquer les Béatitudes on court le risque de les banaliser ou, pire, de leur faire jouer un rôle pervers comme en témoigne le texte ci-dessous :

"Comment contraindre les classes ouvrières à accepter silencieusement le chômage et la misère ? Comment les rendre subitement assez éclairées et assez intelligentes pour les dissuader de vouloir trancher par la violence du fusil et du sabre des problèmes formidables dont la race humaine étudie depuis trente siècles la solution, sans en avoir jamais rencontré d'autres que celle dont l'Évangile expose la divine théorie et qui se résume en ces mots : résignation et charité" [1].

Les Béatitudes ont souvent été signe de la frustration refoulée, du ressentiment qui, victorieux, se pare de magnanimité. Le cœur du message chrétien ne serait-il, comme Nietzsche le laisse entendre, que le pseudo-triomphe des faibles, le pire aveuglement plutôt que l'extrême lucidité ? Si l'on se refuse à mettre la lampe sous le boisseau (Mt 5, 14-16), il convient alors de déceler en elles, les contre-feux de ces possibles perversions.

1. Citation relevé par J. Benet, *Le Capitalisme libéral et le droit du travail,* T.1, p. 194, cité in Jacques Dupont, *Le Message des Béatitudes* (Cahier évangile ; 29), Cerf, 1978, p. 6.

Si les Béatitudes se prêtent si bien à ce risque de malentendu et à ce soupçon, c'est qu'en elles se noue la tension chrétienne par excellence entre incarnation et *eschaton* (l'ultime) : entre l'exigence d'habiter l'histoire, d'y déployer un agir cohérent qui lui donne sens et la disponibilité de recevoir Celui qui viendra accomplir en plénitude ce vers quoi tend cet agir. Celui qui viendra et qui, déjà vient, parce qu'il est venu. La radicalité de l'Absolu, en effet, s'est inscrite dans l'histoire sans cependant l'énerver de la tension qui l'habite : cette venue exacerbe le désir plutôt qu'elle ne le supprime, elle le rend plus aigu en dévoilant son sens ultime. L'esprit des Béatitudes relève d'un équilibre subtil que menacent des dangers venus de toute part : la perversion sociale interne et externe à l'Église ; la complaisance intérieure et le ressassement stérile. Équilibre subtil qui ne relève ni de la stratégie politique ni de la finesse psychologique mais de leur ancrage à l'Unique qui les proclame. Elles sont la manifestation de ce don de Dieu qui instruit une relation avec l'humanité selon le triple mode de la foi, de l'espérance et de la charité.

Les Béatitudes de Matthieu, souligne J. Dupont, donnent un programme de la vie chrétienne, alors que celles de Luc, se présentent comme un constat dû au renversement opéré par la venue du Règne. Ce double visage des Béatitudes est essentiel pour en saisir le dynamisme profond : "Devenez ce que vous êtes !" Plongés dans la mort et la résurrection du Christ, les chrétiens, animés par son Esprit, sont appelés à actualiser cet être nouveau jusqu'à son accomplissement ultime, don de Dieu. Chacune des Béatitudes, d'une certaine manière, témoigne de ces trois dimensions de l'être, de l'agir et du devenir, mais c'est avec les Béatitudes qui en portent le plus la tonalité que nous illustrerons celles-ci en développant notre propos selon ces trois axes :

1. La référence à Jésus comme point d'équilibre, révélation et foi.
2. La mise en œuvre active de la justice de Dieu, adversité et charité.
3. Le don du Royaume, le souffle du désir et de l'espérance.

I

La référence à Jésus : révélation et foi

Si les Béatitudes échappent au simple code moral et, par voie de conséquence, à l'exploitation politique qui peut en être faite, c'est que leur point d'équilibre s'enracine en la personne de Jésus. Dans le catalogue des béatitudes évangéliques sept au moins renvoient explicitement au Nom de Jésus. Quatre d'entre elles lient le bonheur à la reconnaissance de Jésus Fils de Dieu, à la lucidité du regard décryptant, derrière les apparences, grâce au don de l'Esprit, sa véritable identité (Mt 13, 16 ; 16,17 ; Lc 10, 23 ; Jn 20, 29). Les trois autres articulent béatitude et fidélité à Jésus, y compris jusque dans la persécution (Mt 5, 11 ; 11, 6 ; Lc 6, 22).

Cette perspective situe d'emblée les Béatitudes sous l'horizon de la révélation et de la foi. Cette foi étant reconnaissance de Jésus de Nazareth, homme de Galilée, mort et ressuscité, toutes les béatitudes sont éclairées par ce dynamisme de l'incarnation. Inconditionnalité et excès : pauvreté de cœur, douceur et pureté sont à relire sous cet angle.

La disponibilité dont témoigne la pauvreté de cœur, sans laquelle l'autre ne peut être rencontré, souligne la dimension relationnelle de l'existence chrétienne. Le désir qui sourd de l'être enraciné en Christ est dessaisissement que la présence de l'autre sans cesse comble et renouvelle ; il est capacité de tension sans maîtrise et de respectueuse attention. Attitude pascale, cette disposition n'est pas d'abord d'ordre psychologique, mais fruit de la grâce ouvrant à la vie du Règne.

La douceur est résolument une vertu de force : le joug du Christ (Mt 11, 28-30) c'est la capacité à être libre par rapport à ses intérêts immédiats, non pour se résigner, mais pour habiter la lutte de telle sorte que l'adversité et le conflit soient vécus avec une distance qui seule permet d'en repérer les enjeux véritables. La douceur est facteur de lucidité alors que la colère est aveuglement parce qu'elle est l'immédiateté de l'indignation. Les causes les plus justes peuvent être desservies par de "saintes colères". Le temps de l'histoire est patience ; cette patience, référée à l'aune eschatique (la fin des temps) ne signifie pas démobilisation, mais capacité de mettre en œuvre une action efficace. Cela n'est possible que par cette transformation intérieure suscitée par l'Esprit ; en effet, il faut se savoir aimée de Dieu pour être ca-

pable de résister à la colère sans désertion. Cette douceur n'est pas non plus cynisme car elle est la capacité d'accorder sa confiance à l'autre, en vertu de la fidélité de Dieu : "Alors l'âme, se voyant tant aimée, s'emplit d'amour" écrit Catherine de Sienne [2].

La miséricorde est cette générosité du cœur qui s'enracine dans l'amour pardonnant de Dieu : "C'est la mesure dont vous vous servez qui servira de mesure pour vous" (Mt 7,2). Il ne s'agit pas de renoncer à l'évaluation critique, mais d'aller au-delà de ce qu'elle peut avoir de mesquin en refusant d'enfermer l'autre dans ce qui nous apparaît de sa médiocrité : c'est voir en Zachée le quêteur de Dieu plus que le collecteur d'impôts.

Des controverses de Jésus avec les Pharisiens à propos du pur et de l'impur se dégage nettement la signification de ces notions (Mt 15, 1-20 ; 23, 25 sv.). Parce qu'ils disent et ne font pas, l'attitude des Pharisiens est marquée par l'incohérence : ils imposent des fardeaux qu'eux-mêmes sont incapables de porter. En liant justice et pureté Matthieu combat l'hypocrisie, et considère la pureté comme résultat d'une véritable conversion du cœur à la volonté divine. La pureté est également le pendant de la miséricorde, c'est pour cela qu'elle n'est pas cet idéal hors de portée qui arracherait à la condition humaine : elle est cette capacité de travailler sur son désir pour le creuser en l'orientant vers l'ultime. Cette transformation du désir sous le souffle de l'Esprit n'est pas aliénation mais libération car elle est entée sur la patience de Dieu. C'est le sens de l'épisode de la pécheresse pardonnée (Lc 7, 36 sv.) : "Parce qu'elle a montré beaucoup d'amour"... Pour l'être humain, la capacité de se laisser blesser amoureusement par la présence de l'autre ouvre à la reconnaissance de sa propre faillibilité. Ainsi, la pécheresse est-elle capable de travailler de manière effective, et non point idéologique, sur son propre désir. Est pur(e), non pas celle ou celui qui ne commet pas de péché, mais celle ou celui pour qui ces péchés ne sont point l'occasion d'une complaisance aisée, ou d'une culpabilisation excessive, mais le lieu d'accueil de la grâce.

En insistant sur la cohérence et la simplicité de l'orientation du cœur et son ouverture à la vision de Dieu, la béatitude de la pureté manifeste avec éclat la signification théologale du Sermon sur la Montagne.

---

2 Il dialogo della divina *provvidenza*. Siena, Cantagalli, 1994, p. 72.

Cet enjeu théologal est bien souligné par le renversement opéré par la Première Épître de Jean :

"Bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, s'il vient à se manifester, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme Il est. Quiconque a cette espérance en Lui se rend pur *(hagnizei heauton)*, comme Celui-là est pur *(hagnos)*".

Tressée avec la sixième Béatitude cette péricope dit à la fois la tension entre l'être et l'agir et entre l'histoire et l'*eschaton* qui est au cœur de toute vie chrétienne. Aux purs la vision de Dieu est promise, et cette habitation en la présence de la Gloire les rendra semblables à Lui.

Insistant sur la fidélité à Jésus jusqu'à la persécution, les trois autres Béatitudes ayant trait à ce registre de la foi (Mt 5, 11 ; 11, 6 ; Lc 6, 22) situent la venue du Règne dans un contexte d'adversité et échappent au soupçon d'une naïve utopie. Le contexte d'incarnation n'est pas nié, et il est renforcé par une autre série de béatitudes, celles qui sont liées à un agir. La foi se fait agir : le propre de la Loi Nouvelle c'est, écrit saint Thomas d'Aquin d'être "grâce du saint Esprit, grâce qui s'exprime dans la foi agissant par la charité" (*Somme Théologique*, 1a 2ae q. 108 art. 1).

II

La justice de Dieu : adversité et charité

Les Béatitudes ne présentent pas le monde comme serein ; le service du Règne ne va pas sans ruptures : que ce soit avec les liens naturels de parenté (Lc 11, 28), avec le consensus social en raison de la persécution (Mt 5, 10), ou avec l'histoire en raison de la venue des temps eschatologiques (Lc 12, 37. 38. 43). Le serviteur qui veille en mettant la Parole en pratique prend la suite du Christ au service de la justice et de la paix. Ce service, qui est lutte, est cependant source de bonheur (cf. aussi Jn 13, 17).

Parce que l'appel aux ouvriers de paix est immédiatement suivi de la béatitude de justice, nous ne sommes pas dans une dialectique de résignation et charité mais dans une dynamique de justice et

d'amour. Pour comprendre comment cette articulation permet d'échapper à l'utilisation faussée des Béatitudes, Paul Ricœur souligne pertinement la proximité du commandement d'aimer ses ennemis avec l'énoncé de la Règle d'or dans l'évangile de Luc [3] :

"Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent" (Lc 6, 27)

et

"Ce que que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux" (Lc 6, 31).

"Aimez vos ennemis", et non pas : "n'ayez pas d'ennemis" ; évaluez l'attente des autres à partir de votre propre attente. En faisant apparaître à la fois la résistance du soi, et l'opacité des relations humaines, le Sermon sur la Plaine, n'invite pas à se nier soi-même, ni à faire fi des rivalités et des conflits, mais il appelle à les dépasser : non pas en-deçà, mais au-delà. Dans l'invitation à l'amour inconditionnel il y a maintien du réalisme historique : *l'agapè* n'est pas négation de soi bien qu'elle soit oblative ; elle n'évacue pas la résistance et le conflit bien qu'elle invite à les vivre en reconnaissant la dignité de l'adversaire. L'amour des ennemis, s'il ne veut pas virer à l'injustice et à la couardise, doit avoir la justice pour creuset de vérité : "aimer ceux qui vous haïssent" peut être, en effet, l'expression d'une générosité magnanime aussi bien que le masque dont se parent la peur et la servilité.

L'amour le plus inconditionnel est vérifié au feu de la justice ; c'est pourquoi, manifesté au sein de l'histoire, il porte en lui la nécessité d'un agir (Mt 25, 31) afin de s'inscrire dans l'épaisseur de notre condition. La réalisation pratique de la charité permet de vérifier l'authenticité de celle-ci. Elle en dit l'objectivité. Ainsi, la justice est-elle la pierre d'angle de l'amour que la surabondance et la visée théologale (1 Co 13) inscrivent dans une dynamique supra-éthique. L'option préférentielle pour les pauvres prend sens dans cet enracinement de l'universel au cœur de la particularité la plus démunie : le témoignage

---

3. *Amour et justice = Liebe und Gerechtigkeit*, Tübingen, Mohr, 1990.

4. Que cette justice soit celle des œuvres de la vie chrétienne, comme le souligne la TOB (note h de Mt 5, 11 et note r de Mt 5, 20) et non la justice sociale, n'ôte rien aux conséquences historiques de a pratique de celle-ci, sauf à faire de la vie évangélique une parenthèse isolée du monde.

rendu à Dieu s'inscrit dans l'histoire, sa réalisation pratique signifie l'effectivité de l'amour [4].

Si *l'agapè* est amour oblatif, elle ne peut l'être sans exigence de réciprocité, sinon il n'y a plus don parce que le soi, dissous dans la servilité, n'existe plus pour pouvoir donner. L'oscillement de l'amour entre être et agir — aimer c'est plus que faire, et cependant il n'y a pas d'amour sans une pratique effective attestant cet amour —, témoigne de notre condition humaine et de sa visée vers un accomplissement de l'être, une assomption de l'agir qui donnent aux ouvriers de la justice cet élan source de leur lutte.

III

Le don du Royaume : le souffle du désir et de l'espérance

Le souffle des Béatitudes c'est l'espace ouvert à un désir, initié dans l'histoire et porté vers un horizon au-delà l'histoire : constat de situations objectives de manque et donc de disponibilité et de désir, et ouverture d'une Promesse portant le désir à son incandescence. Si l'Évangile déclare heureux celles et ceux qui éprouvent une situation de frustration, c'est parce qu'il propose d'inscrire l'humanité dans un devenir. Ce devenir, parce qu'il est à la fois dans et hors de l'histoire, articule situations historiques et promesse eschatologique.

Le caractère non métaphorique des béatitudes lucaniennes accentue la tension eschatique. Pleurs, pauvreté et faim : la souffrance du corps aiguise l'attente et, paradoxalement semble rendre plus aisée l'identification entre Béatitudes et résignation en raison de la tonalité eschatologique de la péricope. Cependant, resituées dans l'ensemble du troisième évangile, les Béatitudes prennent une autre coloration. Que ce soit la parabole du bon Samaritain (10, 29-37) propre à Luc, l'attention constante aux pauvres (14, 12 sv) ou la parabole du riche ignorant le pauvre Lazare (16, 19 sv.), il est bien question d'un appel à un retournement des situations dès à présent. L'imminence de la venue du Règne joue donc ici comme mobilisation pour l'histoire présente.

S'il en est ainsi, ce qui est promis dans les Béatitudes n'apparaît plus comme appel à la désertion. Il est remarquable de voir, là aussi, la différence de tonalité entre Matthieu et Luc. Le premier articule l'hé-

ritage de la promesse sur un agir dans l'histoire ; le second présente l'advenue du royaume comme une rupture de situation pour des victimes plutôt passives — avec le pendant des malédictions (6, 24-26 ; que l'on retrouve ailleurs dans Luc 10, 13 ; 11,42-52,...) qui peut apparaître comme le sommet du ressentiment si on ne les saisit pas comme des appels à la conversion. Les situations objectives décrites ici ne sont pas vertu ou vice en elles-mêmes ; ce qui est dénoncé c'est le consensus du plus fort qui ne donne existence qu'aux riches, aux puissants et gratifiés de la vie, dénonciation que réalise le Royaume qui vient.

Parce qu'elles sont proclamation de la logique du Règne victorieuse de la logique du monde, les Béatitudes s'inscrivent dans une dynamique d'espérance mobilisatrice signifiée par les deux évangélistes. Alors que Luc accentue le caractère de jugement, de crise instaurée par la venue du Règne, Matthieu souligne le caractère opératoire dans l'histoire de cette mise en jugement.

*

*   *

Foi, charité, espérance : c'est avec une lucidité toute particulière que les Béatitudes déploient la dynamique théologale. La reconnaissance et la fidélité à Jésus le Christ ouvrent sur l'espérance en la réalisation ultime de la Promesse, engageant ainsi dans une clairvoyance active ici et maintenant. "Les problèmes formidables dont la race humaine étudie la solution depuis trente siècles la solution" ne sont donc pas résolus par la résignation et la charité — entendue en un sens mesquin (et non chrétien), ils sont affrontés sous le signe du messianisme de Jésus qui est énigme de puissance et de faiblesse. Énigme qui est la condition même de la marche de l'humanité vers ce Dieu qui fait toutes choses nouvelles.

Isabelle CHAREIRE
Faculté de théologie, Université Catholique de Lyon

Pierre TEILHARD de CHARDIN

Sur le bonheur

Et pour être heureux, tout à fait heureux... — il nous faut, d'une manière ou de l'autre, directement ou à la faveur d'intermédiaires graduellement élargis (une recherche, une entreprise, une idée, une cause...) transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous... Il faut, pour atteindre la zone des grandes joies stables, que nous transférions le pôle de notre existence dans le plus grand que nous. Ce qui ne suppose pas, rassurez-vous, que nous devions, pour être heureux, faire des actions remarquables, extraordinaires, mais seulement, ce qui est à la portée de tous, que, devenus conscients de notre solidarité vivante avec une grande Chose, nous fassions grandement la moindre des choses. Ajouter un seul point, si petit soit-il, à la magnifique broderie de la Vie : discerner l'immense qui se fait et qui nous attire au cœur et au terme de nos activités infimes ; le discerner et y adhérer : tel est, au bout du compte, le vrai secret du bonheur. C'est dans une profonde et instinctive union avec le courant total de la Vie que gît la plus grande de toutes les joies", reconnaît Bertrand Russell lui-même, un des esprits les plus aigus et les moins spiritualistes de la moderne Angleterre.

... (mais), pour arriver à se donner à fond, il faut pouvoir aimer. Or comment aimer une réalité collective, impersonnelle, — monstrueuse à certains égards — telle que le Monde ou même l'Humanité !... Le mouvement qui porte sous nos yeux, la masse humaine à se mettre au service du Progrès n'est pas "self-suffisant" *mais... cet élan terrestre,*

auquel je vous convie, demande, pour se soutenir, de se syntoniser et de se synthétiser avec l'élan chrétien.

Autour de nous, la mystique de la Recherche, les mystiques sociales, se lancent avec une foi admirable à la conquête de l'avenir. Mais aucun sommet précis et, ce qui est plus grave, aucun objet aimable ne se présentent à leur adoration. Et voilà pourquoi, au fond, l'enthousiasme et les dévouements qu'elles suscitent sont durs, secs, froids, tristes c'est-à-dire inquiétants pour qui les observe, et, finalement, pour ceux qui s'y livrent, incomplètement béatifiants.

Or, à côté, et, jusqu'ici, en marge, de ces mystiques humaines, la mystique chrétienne ne cesse pas, depuis deux mille ans, de pousser toujours plus loin (sans que beaucoup s'en doutent) ses perspectives d'un dieu personnel, non seulement créateur, mais animateur et totalisateur d'un Univers qu'il ramène à soi par le jeu de toutes les forces que nous groupons sous le nom d'évolution. Sous l'effort persistant de la pensée chrétienne, l'énormité angoissante du monde converge peu à peu vers le haut jusqu'à se transfigurer en un foyer d'énergie aimante !...

Comment ne pas voir, je vous le demande, que ces deux courants puissants, entre lesquels se divise présentement l'impact des énergies religieuses humaines, celui du Progrès humain et celui de la grande charité, ne demandent qu'à se combiner et à se compléter ?

Imaginons, d'une part, que le jaillissement juvénile des aspirations humaines, prodigieusement accru par nos conceptions nouvelles du Temps, de l'Espace, de la Matière et de la Vie, passe dans la sève chrétienne pour l'enrichir et pour la stimuler. Et imaginons en même temps, d'autre part, que la figure si moderne d'un Christ universel, tel que l'élabore en ce moment même la conscience chrétienne, vienne se placer, apparaisse, rayonne au sommet de nos rêves de Progrès, de manière à les préciser, à les humaniser, à les personnaliser. Ne serait-ce pas là une réponse, la réponse complète aux difficultés devant lesquelles se débat notre action ?

Faute de l'infusion d'un sang matériel nouveau, le spiritualisme chrétien risque de se débiliter et de se perdre dans les nuages. Et, faute de l'infusion de quelque principe d'amour universel, bien plus sûrement encore, le sens humain du Progrès menace de se détourner

avec horreur de l'effrayante machine cosmique où il se trouve engagé.

Joignons le corps à la tête, — la base au sommet ; et, brusquement, c'est une plénitude qui jaillit.

En vérité, la solution complète au problème du bonheur, je la vois dans la direction d'un Humanisme chrétien ou, si vous préférez, dans celle d'un christianisme super-humain, au sein duquel chaque homme comprendra un jour qu'il lui est possible, à tout moment et en toute situation, non seulement de servir (ce qui n'est pas assez) mais de chérir en toutes choses (les plus douces et les plus belles, comme les plus austères et les plus banales) un Univers chargé d'amour dans son Évolution.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN
Pékin, 28 décembre 1943
(extrait de Sur le bonheur, *Paris, Seuil, 1966)*

L'existence chrétienne actualisée dans l'histoire...
autour de cette thématique
***Lumière & Vie* a déjà publié :**

N° 142 : La charité partagée : entre le pouvoir et l'amour

- B. Dompnier, *Le XVIIe s. français : quand tout pouvoir se nommait charité.*
- R. Dulong, *L'église et le débat politique.*
- P. Thibaudet, *Réflexions inactuelles à propos d'un ministère de la charité.*
- B. Lauret, *Le pouvoir d'altérer.*

et alii...

N° 176 : La dimension spirituelle : chemins chrétiens d'humanité

- J.P. Jossua, *Quelques repères tirés de l'expérience.*
- F. Quéré, *Le mouvement pour aller plus loin.*
- M. Bellet, *La vie, simplement.*
- R. Ducret, *L'instauration spirituelle*

et alii...

N° 219 : L'espérance

- Ch. Duquoc, *Progrès et espérance.*
- M. Berder, *Le différé des promesses : condition de la Bonne nouvelle.*
- D. Singles, *L'espérance en devenir.*
- S. Robert, *Dieu inattendu et inespéré.*

et alii...

Position

*LA THÉOLOGIE INDIENNE**

Autour de la troisième rencontre de théologie indienne

Cochabambara, août 1997

Du 24 au 30 août 1997, dans les environs de Cochabamba, en Bolivie, s'est tenu la troisième rencontre de théologie indienne. Plus de deux cent vingt délégués de quarante peuples indigènes du continent américain y participaient.

Dès le premier jour les délégués indigènes se sont retrouvés selon leur identité indigène. Il n'y avait plus de nationalités occidentales, mexicaine, panaméenne ou bolivienne, seulement des Nahualt, Tseltal, Zapateco, Kuna, Aymara, Quechua ou Guarani. Il n'y avait plus de catholiques ou de protestants mais seulement la rencontre de peuples communiant dans leur foi en la terre mère ou le soleil... La première nuit à Cochabamba aurait-elle effacé la première évangélisation ? La fierté des Églises chrétiennes réside sans doute dans le fait d'avoir permis la rencontre en raison de leur participation financière.

Je voudrais rendre compte de quelques aspects qui m'ont le plus frappé au cours de la rencontre : le retour d'exil des peuples indigènes, les points forts de la sagesse indigènes et les grandes questions posées aux Églises chrétiennes.

I

Une étape sur le retour d'exil des peuples indigènes

Depuis cinq cents ans, depuis le début de la conquête, un "cri" retentit aux oreilles du Père, sous diverses formes, pour demander le respect du long processus d'approche et de connaissance de Dieu vécu par les cultures indigènes dans leur sagesse. La rencontre de Cochabamba s'inscrit dans la continuité de ce cri qui demande à être entendu. Dans les cultures indigènes, élever la voix est le début de la violence physique. Ce fut un "cri" prononcé sans élever la voix pour permettre au dialogue souhaité de continuer. Il est vrai que le ressentiment exprimé est plus fort et virulent chez les délégués des peuples des Andes, Quechua ou Aymara (Équateur, Pérou, Bolivie) que chez les autres.

Les peuples indigènes ont été conduit en exil par les Églises chrétiennes, l'église catholique d'abord, mais aussi par les Églises réformées. Durant cinq cent ans leurs cultures, sagesses, rites ont été combattus, réduits à ne s'exprimer que dans la clandestinité. Depuis le début de la conquête ils résistent et n'ont jamais abandonné leurs rites ni leurs croyances. Ils

* Ce texte est le point de vue d'un prêtre, travaillant en Bolivie, à propos du congrès des théologiens indiens.

ont été pourchassés, insultés, réduits à se cacher pour exprimer leur sagesse. C'est pourquoi ils se sentent *"étrangers sur leur propre terre"*[1], cette rencontre de Cochabamba marque une étape dans le chemin du retour d'exil des peuples indigènes. Ils "reconquièrent" un espace et réaffirment leur identité.

La troisième rencontre de théologie indienne marque une étape de plus dans la reconstruction de l'identité des peuples indigènes. Les membres des peuples indigènes ont pu se reconnaître semblables dans l'aspect physique, semblables dans leur histoire marquée par la marginalisation et les abus de toutes sortes, semblables dans leurs croyances. Ils se sont sentis fiers d'appartenir à un peuple indigène. Face à un système néo-libéral qui uniformise tout, ils revendiquent le droit à la différence.

Ce chemin de retour d'exil se trouve marqué par les *"épines"* exprimées dans le document final :

- la modernité qui divise et détruit les peuples indigènes.

- la migration qui fait abandonner l'identité indigène.

- la violence et la mort qui proviennent du pillage des ressources naturelles...

- le système néo-libéral va jusqu'à leur voler cette sagesse ancestrale, médecine, vêtement, musique, pour les vendre sur le marché international...[2]

Le rôle des Églises n'échappe pas aux critiques des membres de la rencontre :

- les Églises cherchent à comprendre à partir de schémas, définitions, concepts qui sont étrangers aux peuples indigènes.

- l'assistanat des Églises, leurs soupçons face aux projets et aux théologies, indigènes, font souvent "avorter" les processus.

- Les Indiens dénoncent la violence qu'ils subissent des Eglises dans leur prétention à posséder toute la vérité.

Les critiques vont aussi aux peuples indigènes eux-mêmes en raison de l'ethnocentrisme, obstacle pour un enrichissement mutuel.

Le processus a été marqué par l'affection manifestée dans l'écoute, le respect et le dialogue vécu dans la rencontre. Cela s'est vérifié au cours des travaux formels, mais aussi au cours des célébrations, rites Quechuas et Aymaras, rites protestant et catholique, dans les partages fraternels qui jalonnent les rencontres de "couloir" et les soirées. Ce processus a renouvelé l'espérance que la sagesse indigène est aussi *"sagesse pour la vie du monde"*.

II

Les points forts de la sagesse indigène

Le document final affirme haut et fort la vitalité des peuples indigènes : *"Bien que la sagesse de nos peuples originaires ait été niée, discriminée et satanisée, elle émerge maintenant avec force, de la vie même des communautés indiennes"*. Et aussi : *"Dans le processus historique actuel*

---

1) [illegible] "message final" de la rencontre ou du "document final" de [illegible] 38, rue du Doyenné 69005 Lyon)
2) [illegible] des motifs de tissages indigènes [illegible].

de nos peuples ; nous avons l'affirmation, la re-création, la valorisation de l'identité (de nos peuples)". La re-création des mythes, rites et légendes ne font pas que se transmettre oralement mais aujourd'hui sont mis par écrit.

La rencontre a permis de souligner les points forts de la sagesse indigène, qui sont aussi *"sagesse pour la vie du monde".* Parmi ceux-ci j'ai pu relever les points suivants :

- Les termes pour désigner Dieu. Le message final reprend cinquante-trois termes pour désigner Dieu. Ces cinquante-trois noms représentent autant d'aspects différents que chaque peuple et chaque culture ont élaboré pour tisser une relation spécifique avec Dieu. Le terme de Dieu, imposé par les chrétiens, risque fort de n'être perçu que comme un nom commun, "il ne désigne pas *un* dieu, [...], mais *le* dieu." [3] Le mot Dieu devient "le fourre tout" qui permet à tous de parler avec un même mot. Mais chaque culture se doit de préciser ses approches particulières de Dieu dans ses termes propres, par exemple *pachamama.* les Églises chrétiennes sont donc renvoyées à témoigner de la spécificité de leur approche de Dieu : Jésus Christ.

- L'affirmation que Dieu est Père et Mère. Cela a été martelé tout au long de la rencontre. Il est l'un et l'autre, sans exclusion ni exclusive, sans supériorité de l'un par rapport à l'autre. Cela s'inscrit au cœur même des cultures indigènes organisées autour du couple, du masculin et du féminin. Il s'agit pour les Églises chrétiennes d'accueillir les questions posées au sujet de la place de la femme, en ce qui concerne la construction de l'être humain... Pour les peuples indigenes tout est masculin ou féminin et c'est dans le couple que se réalise pleinement l'être humain. Fait à l'image de Dieu, l'être humain doit construire la ressemblance avec Dieu a partir du couple. Ce que les documents de la rencontre dénoncent comme "machisme" n'est ce pas l'inquiétude des peuples indigènes de voir se réduire la richesse de leur sagesse au seul profit du masculin ? De voir le féminin réduit a la portion congrue ? L'intégration de cet aspect du couple, des sagesses indigènes. tout en respectant "l'exception exceptionnelle" du célibat, ne permettrait-elle pas d'élargir le débat dans l'église catholique sur la place de la femme ?

- Un autre couple de mot a eu une place importante : Dieu et Vie.

"Notre théologie est pleine de vie, elle est faite de chemins vécus, de schémas pratiques, qui nous font aimer sa sagesse". "Nous proclamons que c'est notre vie qui donne sa saveur à notre théologie". c'est l'affirmation que la façon de vivre la relation avec Dieu, la façon de communiquer avec lui et de l'approcher, de la comprendre s'inscrit directement dans la vie des hommes et des femmes des peuples indigènes, au sein de leurs communautés ; que Dieu, *"chez les peuples indigènes est plus humain et plus naturel".* En contre point la théologie et la spiritualité chrétiennes apparaissent bien abstraites, loin du vécu des peuples indigènes. Le document final reconnaît que les bases de l'éthique indigène sont le partage. la solidarité, le respect mais ne reconnaît pas ces notions comme étant des valeurs évan-

(3) T. Todorov, *La conquête de l'Amérique.* Paris. Seuil, 1982, p. 137

geliques. L'évangelisation n'a pas encore rejoint la vie des peuples indigènes. Ceci remet en cause la pratique des Églises et de ses agents de pastorale. Les Églises seront-elles à même d'entendre la question ?

- Le rapport à la Bible. Le document final considère necessaire de faire une *"relecture de la Bible à partir du quotidien et de notre manière d'être pour harmoniser l'experience humaine qui inclut le témoignage biblique avec l'expérience religieuse propre de nos peuples."*

Ceci nous pose la question de la Bible dans sa relation avec les peuples indigènes. *"Il est necessaire de faire un effort pour une relecture de la Bible, de façon à ce que les indigènes puissent trouver en elle ce que Dieu dit aux cultures"*. Il est bien évident que la Bible ne rejoindra la vie des peuples indigènes que dans la mesure où celle-ci sera à même de laisser parler les differentes cultures lors de sa lecture. Un texte une fois écrit échappe, au moins en partie, à l'intention de ses auteurs. Une vision fondamentaliste de la Bible fait de Dieu lui-même l'auteur materiel de la Bible. Il est malheureusement vrai que l'on rencontre des indigènes qui le croient car cela leur a ete enseigné. Hors ce cas, le texte inspiré échappe à ses auteurs une fois ecrit et l'herméneutique biblique passe aussi et d'abord par ses lecteurs [4]. Un lecteur des peuples indigènes doit avoir la "liberté" de pouvoir lire le texte à partir de sa realité, sa culture etc. Cela nous pose la question de savoir si pour "comprendre" la Bible il nous faut connaître la culture juive ? Non seulement les peuples indigènes ne la connaîtront jamais "suffisamment" mais en plus cela ne les "intéresse" que dans le cadre d'un dialogue interculturel et interreligieux : ce que dit la culture juive et occidentale les intéresse dans la mesure où ce que les peuples indigènes disent est pris en compte. En d'autres termes il faut nous garder de lier la compréhension de la Bible à une clef de lecture à partir de la culture juive ; ceci peut se faire dans un deuxième temps, lorsque les peuples indigènes auront pu faire parler la Bible dans et par leur propre culture. En d'autres termes dans quelle mesure la compréhension de la Bible a-t-elle pour passage obligé les cultures juive et occidentale ?

- Le dialogue. L'aspect sans doute le plus marquant de la rencontre a été celui du dialogue interreligieux, souhaité et mis en forme par les participants. Cela a été pratiqué dans les différents rites qui ont marqué les célébrations de la rencontre. La messe catholique et le culte protestant n'ont été que l'un de ces rites. La célébration finale a été une synthèse des rites et des croyances présents lors de la rencontre.

"Conscients qu'il y a d'autres peuples différents de nous, nous voulons offrir, à l'Amérique Latine, sans prétention ni arrogance, au moyen du dialogue..." Voilà définie l'ambiance de la rencontre : dialogue, ni arrogance, ni prétention. Cela s'inscrit dans la sagesse indigène qui *"enseigne que pour récupérer l'harmonie il doit y avoir un vrai dialogue respectueux de*

---

4. COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *L'interpretation de la Bible dans l'Eglise*, Paris, Cerf, p. 66-67 : "une fois produit [illegible] autonomie par rapport à son auteur, il commence une carrière de sens [...] le sens d'un [illegible] donne pleinement que s'il est actualisé dans le vécu de lecteurs qui se l'approprient..."

la dignité des autres et de leurs différences, d'écoute de leur message et de leur parole". Le but du dialogue étant de vouloir un monde *"où toutes les différences puissent vivre ensemble"*. La rencontre a affirmé aussi que le *"dialogue a été une initiative des peuples indigènes"*.

Voilà autant de questions posées aux Églises chrétiennes. L'attitude des différentes Églises chrétiennes doit encore être purifié de tout ce qui est supériorité et négation de l'identité des peuples indigènes.

En effet *"quand les Églises parlent de théologies indiennes, elles ont à l'esprit une théologie chrétienne, mélangée avec des éléments indigènes"*. Cela revient à dire qu'il n'y a qu'une seule théologie. Cette attitude est une négation de l'identité des peuples indigènes car tout est semblable. C'est refuser le droit à la différence.

L'attitude des différentes Églises est encore fortement marquée par des *"soupçons idéologiques"*. Le sentiment de supériorité des différentes Églises envenime les rapports avec les peuples indigènes. Il ne peut y avoir de dialogue si l'une des parties se sent supérieure. L'altérité n'est pas inégalité.

Le texte du document final définit bien ce que doit être l'attitude des différentes Églises :

- entrer dans un processus d'insertion : comprendre, assumer les valeurs, la cosmovision, les expressions et expériences religieuses des peuples indigènes.

- accompagner non pour imposer l'évangile mais en écoutant, vivant avec, en acceptant le cheminement des peuples, se risquer à faire l'effort pour être au niveau des peuples...

La rencontre a permis de vérifier que le dialogue est possible et qu'il est aussi possible aux Églises chrétiennes d'entrer dans un processus d'insertion et d'accompagnement.

III

Questions posées aux Églises chrétiennes

Dans le cadre de la rencontre de théologie indienne l'aspect spécifiquement chrétien, Jésus Christ, n'a pas été présent. La référence à Jésus Christ ne fut pas une référence marquante de la rencontre. En effet toute religion est le témoin de la relation de l'homme avec Dieu. Cette relation ne s'épuise dans aucune forme de religion. Les Églises chrétiennes n'ont pas le monopole du salut, mais une mission particulière, celle de témoigner de Jésus Christ qui seul peut "épuiser" la relation avec Dieu. Il s'agit pour l'humanité d'établir une communion différenciée avec Dieu.

Les Églises chrétiennes sont amenées à se poser la question de savoir ce qui n'a pas fonctionné dans l'évangélisation et qui fait que Jésus-Christ n'est pas encore une référence après cinq cents ans de présence chrétienne sur le continent. Les valeurs évangéliques ne sont pas reconnues comme valeurs par les peuples indigènes bien qu'ils définissent les valeurs des peuples indigènes comme étant : amour, solidarité, partage. Ils ne reconnaissent pas que ce sont aussi des valeurs évangéliques.

Sans doute ont-ils perçu la *praxis* de premiers chrétiens sur le continent comme un contre-témoignage. Sans doute aussi l'accent sur les sacrements a-t-il été un obstacle à une évangélisation donnant à connaître le Christ. "Christ ne m'a pas envoyé baptiser mais proclamer l'Evangile" (1Co, 1,17). Évangélisation n'est pas à

confondre avec sacrementalisation. Ce que la première évangélisation a, semble-t-il, oublié.

Cette évangélisation fondée sur les sacrements fut mise en œuvre dès le début de la conquête et de la colonisation. La pratique ecclésiale centrée sur la seule administration des sacrements fait de l'autre, de celui qui est évangélisé, un objet. C'est le considérer comme un inférieur puisqu'il n'est pas baptisé. Il y a inégalité et le dialogue n'a pas lieu. D'autre part le désir de baptiser vient du fait que nous sommes tous égaux devant Dieu. Cette égalité nie l'altérité des peuples indigènes et donc la validité de sa quête de Dieu.

C'est à la fois la grande chance et le grand défi d'une nouvelle évangélisation de faire que Jésus Christ soit connu et reconnu par les peuples indigènes. Mais cela ne se fait pas de n'importe quelle façon.

Les Églises chrétiennes auront tout d'abord à désirer la rencontre et le dialogue avec l'autre. C'est se mettre en situation de pauvreté en s'exposant à la part de vérité des peuples indigènes. Sans ce désir de rencontrer l'autre, les Églises chrétiennes ne pourront que continuer à vouloir imposer leurs vérités. Or la vérité se cherche et se construit dans le dialogue qui témoigne de la diversité des approches de Dieu.

Construire le dialogue devrait être l'axe de toute action (évangélisation) des Églises chrétiennes. La diversité est le lieu du dialogue et de l'échange. Le dialogue naît de l'exigence de la quête de la vérité, qui est une nécessité. La diversité représente une chance exigeante pour les Églises chrétiennes. Car il ne s'agit pas de tomber dans la passivité mais bien d'oser communiquer. Il faut admettre l'identité de chacun en excluant toute violence et surtout celle de dénier à l'autre le droit à une part de vérité. Il faut reconnaître la différence en faisant qu'aucune voix ne réduise l'autre au statut d'objet. Dans le dialogue, personne ne peut avoir le dernier mot. Les Églises chrétiennes ne peuvent mettre en œuvre une réponse qu'à partir de leur spécificité : l'annonce de Jésus Christ. Et cela en remisant ses jugements de valeurs, ce qui permet d'entendre les valeurs de l'autre ; en refusant d'ignorer, en refusant de méconnaître, ce qui est se départir de sa supériorité ; en se rapprochant de l'autre sans s'identifier à lui. Les Églises chrétiennes vivront la différence, aimeront et estimeront les peuples indigènes en fonction de leurs valeurs et non des siennes. L'accueil de l'incarnation, de la part des peuples indigènes, n'en dépend-t-il pas ?

Nous voyons alors combien une pratique pastorale des sacrements doit être seconde. Et cela pour ne pas faire obstacle à la rencontre de l'autre. Et surtout pour rendre toute sa place à ce qui est le premier : le témoignage de Jésus Christ.

Les Églises chrétiennes se doivent de prendre en considération tant l'aspect Père et Mère de Dieu que l'aspect essentiel du lien entre Dieu (foi) et vie. L'aspect masculin/féminin de la cosmovision des peuples indigènes, de même que la perception de Dieu comme étant Père et Mère, ne peut qu'enrichir les Églises chrétiennes. Le Christ ne sera reconnu que s'il devient pour les indigènes "chemins vécus", que s'il se fait "plus humain, plus naturel", que si le Christ intègre le vécu des peuples indigènes. Le Christ n'a pas été reconnu car celui-ci a été lié au monde occidental d'une façon exclusive. C'est aussi la question de la Bible : peut-on la lire, en découvrir la saveur sans être imprégné" de culture occidentale ? Il s'agit de rendre présent le Christ aux peuples indigènes. Il s'agit de permettre aux peuples indigènes d'écrire

l'histoire de leur cheminement avec le Christ.

Si les Églises chrétiennes cherchent à comprendre, désirent assumer les valeurs, la cosmovision des peuples indigènes, si elles acceptent d'apprendre à être accompagné, de cheminer avec sans imposer, de dialoguer sans détenir toute la vérité, le Christ pourra être connu et servira pour et à la vie des peuples indigènes. Si les Églises chrétiennes se centrent sur Jésus Christ et Jésus Christ seul ; elles ne tomberont pas dans le piège de ne parler que de Dieu et de se diluer au milieu des différentes approches de Dieu.

Que dans une aube nouvelle, les
peuples tous ensemble,
dansent la danse de la vie en plénitude,
mangent et boivent en savourant
ensemble ce que Dieu,
Mère et Père nous offre.

Jallalla, Jallalla !

François DONNAT

El Alto - Bolivie - Septembre 1997



TABLES DES N°s 101 à 200

- Index des auteurs
- Sommaire des cahiers
- Liste des mots-clés

Prix du numéro spécial : 50 F (Etranger : 55 F)

Prix des deux numéros de tables (1 à 100, 101 à 200) :

France : 60 F (Etranger : 65 F)

Comptes rendus

Paul GRAVILLON, **Pour en finir avec les Judéo-Chrétiens !** Lyon, Ed. Aléas, 1995, 180 p., 110 F.

Le titre est bien frappé mais ne sera certainement pas toujours bien reçu ! Cette expression "il faut en finir avec les Judéo-chrétiens" revient à toutes les pages comme une obsession de l'auteur. Il faut comprendre qu'il ne s'agit ni des Juifs, ni des Chrétiens, mais d'une certaine culture occidentale, surtout romaine et vaticane, que l'auteur juge sclérosée, et contre laquelle il déchaîne sa violence.

Le style "harangue populaire" s'adapte mal aux nuances et c'est alors que l'invective entraîne à des jugements confus ou injustes. Par exemple : il est difficile d'admettre l'opposition qu'il souligne entre le Nouveau et l'Ancien Testament, celui-ci ne traduisant que l'Alliance avec Dieu par la Loi et oubliant toutes les relations personnelles entre Dieu, ses patriarches et ses prophètes. L'auteur semble ignorer leur histoire humaine, difficile et émouvante, les appels de Dieu à la tendresse et au partage.

De même les réflexions sur le Sacrifice (Croix et Eucharistie) ne sont pas toutes crédibles. Il faudrait relire les textes de St-Jean et de St-Paul dont on ne peut dénaturer les termes pour leur faire exprimer sa propre pensée (p. 55).

L'Église a commis des fautes, c'est une réalité ; l'auteur les dénonce mais il enfonce souvent des portes ouvertes. Sa violence rejoint les anathèmes anciens et perpétue cet esprit de rejet qu'il combat.

De cette lecture on retiendra l'attachement presque passionné de l'auteur à la personne du Christ, à son message d'amour et de vie, et derrière des phrases au vitriol, quelques belles percées poétiques.

L. REVELLIN

Dominique POIROT, **Jean de la Croix, poète de Dieu,** Paris, Cerf, 1995, 377 p.

Cette nouvelle édition des poésies de Jean de la Croix nous offre une étude du rôle de la poésie dans l'expression de la vie mystique. En regard de l'original espagnol, la traduction française est celle de Marie du Saint-Sacrement, avec quelques romances traduites par Pierre Sérouet. Chaque poème est accompagné d'un commentaire historique, littéraire et théologique. Le volume constitue un instrument de travail précieux.

J.-Cl. SAGNE

Jean DE LA CROIX, **Les Cantiques spirituels,** A. et B. Présentation et traduction par Françoise Aptel et Marie-Agnès Hausaiêtre, Jean-Pierre Thibaut, Paris, Cerf, 1995, 2 vol., 549 p.

Le mérite principal de cette nouvelle édition du Cantique Spirituel est de nous offrir une traduction en français contemporain des deux versions du poème et de son commentaire. L'introduction devrait marquer la fin d'une longue controverse sur l'authenticité du Cantique B en signalant la découverte récente d'un manuscrit daté de 1593. Les deux volumes proposés sont un outil de travail bienvenu.

J.-Cl. SAGNE

Philippe ROUILLARD, **Histoire de la Pénitence des origines à nos jours**, Paris, Cerf, 1996, 205 p.

Ce livre recouvre vingt siècles d'histoire de la pénitence. Il la donne à découvrir, à analyser, il fait des comparaisons et il présente la richesse de cette longue évolution.

Le premier chapitre traite de l'origine de la pénitence à partir du baptême de Jésus dans le Jourdain. L'auteur insiste sur l'attitude de Jésus, à partir des paraboles du Bon Pasteur et de l'Enfant Prodigue : Jésus est avant tout soucieux de l'homme pécheur. Paul dans ses lettres révélera beaucoup plus le souci du péché.

Les autres chapitres vont suivre les fluctuations du sacrement : aux premiers siècles, puis au Moyen-âge, longue période où le système pénitentiel sera influencé par les jugements plus ou moins rigides du clergé - les 16e, 17e, 18e siècles, lendemains du Concile de Trente avec toutes les remises en question... On arrive au 20e siècle, mais Vatican II ne marque qu'une étape dans une évolution bien loin d'être achevee.

L'auteur pose alors des questions actuelles : "Qu'est-ce maintenant qu'une faute grave ?". "Est-il toujours possible de pardonner ?" (dans un environnement de violence).

Les derniers chapitres étudient le sacrement de pénitence dans les Églises orthodoxes d'Orient et de Russie, dans l'Église Anglicane, dans l'Église Réformée.

La conclusion de cette étude relativise bien la crise contemporaine du sacrement de pénitence : elle est la cinquième qu'aura connue l'Église tout au long de son histoire.

Il semble que l'évolution... soit scandée par un métronome, soumise à un rythme etrange, qui tous les 400 ans environ, instaure un nouveau système et une nouvelle mentalité".

Le deuxième partie du livre est consacrée à des documents fort intéressants dont certains nous paraissent cocasses, page 151 : "Si quelqu'un se dispute avec les clercs et les ministres de Dieu, il jeûnera pendant une semaine au pain et à l'eau" (en cas de meurtre)... "mais s'il s'agit d'un laïc, il jeûnera pendant 7 jours, car la faute d'un homme de ce monde est moins grave ici-bas, comme aussi sa récompense sera moindre dans l'au-delà". Page 167: "Pour ce que mon curé est sourd, Je m'en vais à luy voulantiers".

Louise REVELLIN

"**La prière des Pères - De Tertullien à Jacques de Saroug**" - Présentation de sœur Marie-Madeleine BRAQUET et sœur Edith NEYRAND (L'Église des Pères), Sodec/AIM, Bayard éditions/Centurion, Paris, 1997.

Dans une langue volontairement simplifiée, le présent volume offre une traduction française de cinq textes patristiques sur la prière. On y trouvera notamment plusieurs commentaires de la prière fondamentale des chrétiens, le "Notre Père".

Dominique CERBELAUD

Miguel de MOLINOS. **Guide spirituel.** Introduction, traduction et notes par Paul Drochon, Paris, Cerf, 1997, 216 p.

Le traducteur et présentateur du livre nous l'annonce comme porteur de lumière intérieure et de sérénité. Le livre qui est le traité majeur du quiétisme a été publié en 1675 et n'a pas été mis en cause lors du procès de Molinos en 1687. L'introduction

rappelle les grandes lignes de ce drame historique particulièrement ténébreux.

La lecture de l'ouvrage ne manquera pas de poser question. Molinos se réfère beaucoup à Thérèse de Jésus et à François de Sales. Il sait bien ce que l'on doit dire de la vie d'oraison et de l'accompagnement spirituel. Il y a peu à redire du contenu objectif de l'ouvrage. Par contre, trois tendances dominantes suscitent un malaise indéfinissable.

Le guide spirituel parvenu à la vie intérieure est présenté comme la référence centrale, l'Esprit Saint étant fort peu mentionné. L'oraison dans la foi pure (sans représentation de Dieu) est enseignée comme un état stable que l'on ne saurait jamais quitter. Ce qui fait le plus question, on s'en doute, c'est la paix intérieure que Molinos préconise comme le fruit de la vie spirituelle. Cette paix, qui semble tenir de l'impassibilité et de l'indifférence psychologique, paraît être l'objet d'une culture jalouse. Molinos est prêt à la défendre contre les appels du prochain. Le silence sur la Passion de Jésus est étonnant chez ce lecteur de Thérèse d'Avila.

Le traité est un monde clos de raisonnements et de froideur. L'illusion de Molinos a été de croire que ce qui n'émouvait pas sa sensibilité n'avait plus d'existence pour lui. La stratégie qu'il préconise contre les tentations, c'est-à-dire la résignation douce et le mépris, risquait fort d'induire une passivité incontrôlable.

Il n'y a rien de plus subtil ni de plus redoutable que la déformation du savoir spirituel quand elle vient des maîtres de la vie intérieure. Une mystique chrétienne ne peut jaillir que de la compassion et du désir apostolique. Comment lire ce livre sans avoir à l'esprit la dénonciation du quiétisme ? Il y a quand même une tout autre veine chez Caussade dans *"l'Abandon à la Providence divine"*, où la seule fin est la recherche active de la volonté de Dieu. Avec Molinos, tout se centre sur l'obtention et le maintien de la tranquillité psychologique. Au vrai, cette question est réactivée de nos jours dans bien des tentatives de méditations.

J.-Cl. SAGNE

Claus WESTERMANN, **Une histoire d'Israël - Mille ans et un jour**, Paris, Cerf (Foi vivante, Bible), 1996, Vol. 1: 140 p. - Vol. II : 220 p.

1er volume :

La première page de ce livre nous place d'emblée devant la perspective grandiose du projet de Dieu sur l'humanité et la réponse ambiguë qu'Il en reçoit au long des siècles. Mille ans et un jour est le sous- titre du livre. Un jour, celui où se manifeste le Verbe de Dieu. Tout le drame se joue dans le dialogue amorcé à la création, inachevé pour nous, et qui prend tour à tour le caractère paisible de la Promesse et de la louange, celui de la révolte et de la menace, celui du pardon et du don.

L'introduction a le grand mérite de mettre en valeur l'actualité de ces textes anciens, leur richesse et l'évidence d'une continuité dans la gestion des problèmes humains tout au long de l'histoire.

Ce 1er volume aborde l'histoire de la Création et ses rapports avec les sciences naturelles, le travail de l'homme au XXe siècle, le problème de l'origine du mal resté inexplicable.

L'histoire d'Abraham prend un relief saisissant quand elle s'inscrit, avec toutes ses difficultés et ses épreuves, dans l'épaisseur de notre siècle. Celles d'Isaac, Jacob,

Esaü, si mouvementées, sont exemplaires : les hommes que Dieu choisit ne sont pas meilleurs que les autres. Le Dieu de la Bible agit librement : "son action est débordante et elle échappe à nos mesures" (p. 52).

L'auteur en abordant l'histoire de Joseph met en relief la permanence des problèmes de la famille, l'importance du politique dans la vie des peuples, la valeur des rêves, souvent expression d'un vouloir de Dieu. L'histoire des patriarches illustre bien la difficulté de comprendre cette volonté de Dieu qui n'apparaît pas toujours comme un Dieu "juste" aux yeux de ses fidèles.

Un chapitre est consacré à la situation géographique de la Palestine et des puissances qui l'entourent pour montrer que la survie du petit peuple d'Israël est paradoxale et ne se justifie à ses yeux que par la volonté de Dieu de le maintenir comme temoin de l'Alliance.

L'auteur pose alors une grave question au christianisme : à l'exemple du peuple juif, infidèle à sa vocation, le peuple chrétien n'a pas pris en compte assez tôt le sort des travailleurs de l'âge industriel, et d'autres (marxistes) se sont levés contre cette oppression.

La Bible qui éclaire, juge aussi et console. Elle montre que l'intervention divine, à l'inverse du magicien, n'élimine pas la souffrance, mais crée une relation personnelle avec celui qui souffre.

Cette remarque de C. Westermann pourrait conclure la 1ère partie de l'ouvrage : "Ce qui est justement admirable dans la Bible, c'est qu'elle embrasse toute l'existence de l'homme devant Dieu, que rien de la condition humaine ne doit lui rester étranger."

2ème volume :

Dès le début du 2e volume, intitulé "les rois et les prophètes" l'auteur fait apparaître les deux conceptions opposées de la royauté : celle qui la refuse radicalement, celle qui l'établira comme don de Dieu et possibilité de résistance à l'ennemi de l'extérieur, sans jamais la diviniser. "Ici a été limité une fois pour toute le politique, le pouvoir de l'homme sur l'homme".

Les récits historiques sur David nous sont présentés comme les plus précieux de l'Ancien Testament, "l'un des plus remarquable de l'Antiquité". L'histoire dans le Deutéronome étant essentiellement théologique.

Le chapitre qui suit englobe une longue période de la vie d'Israël, du schisme à la chute de Samarie.

Les études détaillées sur les prophètes dévoilent un souci pédagogique : bien des paroles, des agissements obscurs ou scandaleux sont troublants pour les chrétiens de notre siècle. La lecture rend plus clair le sens vrai de la prophétie et met en relief sa conception de la justice dans une société sans classe, bien différente de celle de Marx.

Le livre s'achève sur l'histoire de la communauté juive après l'exil et le sens des psaumes dont la richesse semble inépuisable.

Les qualités de clarté et de précision du texte, la chaleur de l'expression, le sens de l'humain qui paraît à chaque page, font de ces livres un instrument précieux pour initier le lecteur ignorant, pour affermir la foi et susciter l'admiration de tous devant la Bible, expression du dialogue de Dieu et des hommes.

"Nous sentons que derrière le drame qui se joue sur un tout petit espace, à savoir entre

le Dieu d'Israël et son peuple à la nuque raide sur la scène étroite du maigre sol de la Palestine, il y en a un autre, aux dimensions du monde : le drame de l'histoire universelle".

Louise REVELLIN

J.P. JOSSUA, **Mon amour vient à moi**, Paris, Cerf, 1997.

J.P. Jossua présente dans un livre court et dense une série de méditations inspirées par les psaumes pris dans leur chronologie habituelle. Il est un croyant curieux, réfléchi, dubitatif quelquefois, émerveillé bien souvent.

Une solide opinion est affirmée dès la 1e méditation, à l'encontre de ceux qui veulent restreindre l'objet de la prière, privilège de la condition du croyant "d'ouvrir à Dieu tout ce que l'on vit". Affirmation encourageante et consolante.

Le psaume 120 permet à l'auteur de dénoncer fort justement la perversion du langage, perversion qui s'insinue à notre époque dans tous les domaines (propagande - publicité...). Il propose avec humour "une écologie des mots".

"Etablis une garde à ma bouche et veille sur la porte de mes lèvres" (Ps 141). Le souci du malheureux habite la prière du croyant, l'auteur relève dans bien des psaumes cet appel à la miséricorde mais aussi ce besoin d'une présence plus sensible pour conforter la foi. Il cite une phrase du poète R. Char: "il semble que ce soit le ciel qui ait le dernier mot, mais il le prononce à voix si basse que nul ne l'entend jamais".

Le malheureux n'a-t-il pas le pouvoir de "réveiller l'Éternel" par son cri incessant?

Le psalmiste garde les yeux ouverts sur le monde et son histoire, il y retrouve toujours des traces de Dieu, de ses appels et de ses gestes. J.P. Jossua ne veut pas s'arrêter à ce mémorial, mais "rejoindre, aimer la réalité rugueuse du monde, de l'histoire, de chaque existence, pour y reconnaître les hauts faits de Dieu, grands par la puissance qui s'y déploie, mais tout autant par leur caractère mystérieux" (p. 104).

"Je te chante en présence des anges" (Ps 138). Une page du livre est consacrée aux anges malgré leur "récente mise à la retraite" et au-delà de leur service de sollicitude auprès des malheureux. L'auteur voit avec une pensée tout intuitive ces êtres parcourant l'espace intérieur des mondes, reflets de la paix du monde non-visible.

Les psaumes 148-150 suscitent un bel élan de foi envers l'homme libre, en harmonie avec son Dieu et le louant de tous ses instruments, de toutes ses voix, de toute sa poésie.

L. REVELLIN

André FOL, **Temps de crise, temps de croire ?**, Préface de Georges Haldas, Postface de Christian Duquoc. Editions Saint Augustin, 1890 - Saint-Maurice (Suisse), 1996.

"*Alors que je ne ressentais aucune douleur, le 13 mai au matin, le radiologue me confirmait l'existence de tumeurs au foie et au pancréas. Le premier à avoir été mis dans la confidence est un petit carnet qui m'accompagne...*".

Dans la forme c'est un "journal" qui devient un "récit" : celui d'une aventure en cours dont le terme est posé dès le départ. Un cancer fulgurant, des fonctions vitales qu'il faut amputer, le corps ouvert de haut en bas et de gauche à droite ; les tubes, les sondes, les drains. Les jours qui ne sont plus des jours de vie mais

des minutes, des heures d'endurance entêtée, car la patience n'est plus de mise lorsque trop, c'est trop... C'est cela qui se dit à fleur de page. Les nuits qui ne sont plus des nuits parce que les somnifères ne remplacent pas les antalgiques et alors surgit la colère intérieure, épuisante parce qu'inefficace : pourquoi, alors qu'on a les moyens de calmer la douleur, laisse-t-on souffrir ? En haut de l'échelle hiérarchique du corps médical, on donne assez facilement les médicaments qui apaisent la douleur ; mais c'est comme un domaine réservé, souverain. Au niveau des soignants, ils n'ont pas le pouvoir de le faire, et c'est l'horreur d'une interminable souffrance augmentée de savoir qu'elle pourrait être apaisée et, dès lors, vivable, assumable.

Cette question de l'antalgie n'est pas le centre du récit d'André Fol. Elle est seulement une des trames de ce tissu vivant : le corps dénudé, exposé aux regards et aux jugements, aux décisions et aux gestes, tantôt proches tantôt lointains. Une perception exceptionnellement affinée de tout cela. Une compréhension affectueuse en même temps que sévère.

Ce récit qui se lit sans pause concerne aussi bien les mandarins que les personnels soignants, les accompagnants, les visiteurs... et bien sûr, toute personne souffrante. Le titre du livre dit assez l'espace ouvert aux destinataires : "Temps de crise, temps de croire ?". Le point d'interrogation me semble une modestie, une discrétion respectueuse mais vigoureusement libératrice. Comme disait récemment Jean-Paul Kaufmann (retenu plus de trois ans en otage au Liban) : "*Dans les pires moments, une force vous soutient. Chacun peut l'interpréter à sa guise*".

Alors que l'auteur est théologien, ce livre est "hors genre" : ni théologique, ni livre de prière, ni témoignage apostolique. Il inscrit une expérience dans la trace profonde de l'Écriture biblique et évangélique, comme si c'était le cadre naturel, disponible pour essayer de comprendre et de vivre ce qui arrive. Dès lors, rien ne doit être abandonné au "non sens", tout doit devenir "parole". Le carnet est là pour obliger à ne rien abandonner à la banalité ou à l'insignifiance. Sans jamais se complaire dans le miroir de la Passion du Christ, ce livre participe pleinement à l'effort nécessaire de renouvellement du langage théologique chrétien.

Il consiste en ceci : comment, lorsqu'un mal inexorable vous réduit à être un objet d'investigation et de chirurgie, comment persévérer à être un sujet ?

Des centaines d'examens, de diagrammes analysés par ordinateurs, sans qu'on vous en parle, des résultats communiquées en termes sybillins ; ces fausses informations, parfois ; ces erreurs inavouées...

Face à cela. André Fol n'avait qu'un carnet, à portée de main, jour et nuit. Qui raconte la souffrance, jour et nuit ; qui esquisse l'espérance, jour et nuit.

C'est la position du veilleur, du guetteur. La position inconfortable du prophète, auquel ne manque pas l'humour, cette distance qui signe l'authenticité.

Gérard ROLLAND

Jérome ROUSSE-LACORDAIRE, **Rome et les francs-maçons, Histoire d'un conflit**, Berg International, 1996, 195 pages, 120 F.

L'ouvrage de J. Rousse-Lacordaire est une contribution érudite à une histoire très conflictuelle puisque dès 1738 l'église catholique voyait dans la franc-maçonnerie un danger pour la foi chrétienne et une perversion potentielle de l'équilibre social et politique. En 1983, la Congrégation pour la doctrine de la foi refuse à un catholique l'appartenance à la franc-maçonnerie, donnant pour raison de cette interdiction que la doctrine de cette association est inconciliable avec celle de l'église.

L'auteur montre sur documents les raisons extrêmement variables selon les contextes d'une opposition qui ne s'est pas démentie, malgré quelques aménagements récents. Il existe, semble-t-il, une continuité dans cette allergie. L'auteur y discerne le signe d'un désaccord à l'égard de prétentions de la raison moderne et de ses effets socio-politiques. L'ouvrage est bien écrit, il est d'une grande clarté. On ne peut qu'en recommander la lecture à ceux qui s'intéressent à l'histoire moderne et contemporaine.

Christian DUQUOC

Adolf von HARNACK, **Histoire des dogmes,** trad. Eugène Choisy, Paris, Cerf, 1993, 495 pages, 160 F.

Ce précis d'histoire des dogmes a été publié en 1893. Il rassemble en un exposé suivi et de lecture relativement facile l'énorme travail que fit von Harnack dans ce domaine. On ne peut qu'admirer l'érudition qui soutient cette synthèse. On mesure le déplacement d'intérêt et de méthode qui s'est imposé depuis un siècle. C'est sans doute ce mouvement que nous pouvons aujourd'hui évaluer qui est l'apport le plus original de cette édition classique. On est actuellement beaucoup moins assuré que le dogme est la résultante d'une acculturation hellénisante en rupture avec l'expérience originaire. L'interprétation donnée dans ce volume de l'évolution du dogme, sérieusement argumentée, ne peut qu'inciter à réfléchir aux problèmes actuels d'acculturation. Une vérification historique de ses effets non désirés est ici proposée. Il est instructif de lire la doctrine de la Réforme comme un rééquilibrage d'une évolution trop contextuelle des dogmes. Le protestantisme libéral apparaît ici comme la clef majeure de l'interprétation d'une histoire plurielle.

Christian DUQUOC

BULLETIN POUR L'ABONNEMENT 1997

Nom . . . .

Rue . . . .

Code postal . . . . Ville . . . .

Pays . . . . Votre numéro d'abonné(e) . . . . . .

	ordinaire	solidarité
France	240 F	300 F
Etranger	275 F	350 F

Pour les cinq numéros, le supplément par avion est de 50 F

Les abonnements de solidarité permettent de servir la revue à des correspondants qui sont dans l'impossibilité d'en régler le prix.

L'abonnement 1997 vous donne droit aux n°s 231-235.

Pour se réabonner, on peut découper ce bulletin ou, plus simplement, joindre au chèque la bande d'envoi de ce numéro.

CCP Lumière & Vie 3038 78 A Lyon

Le gérant : Ch. Duquoc - Imprimerie BOSC France - 69600 OULLINS
Dépôt légal : 9649 - 3ème trimestre 1997 - Commission paritaire : N° 50.845